BATAILLES & BLINDÉS

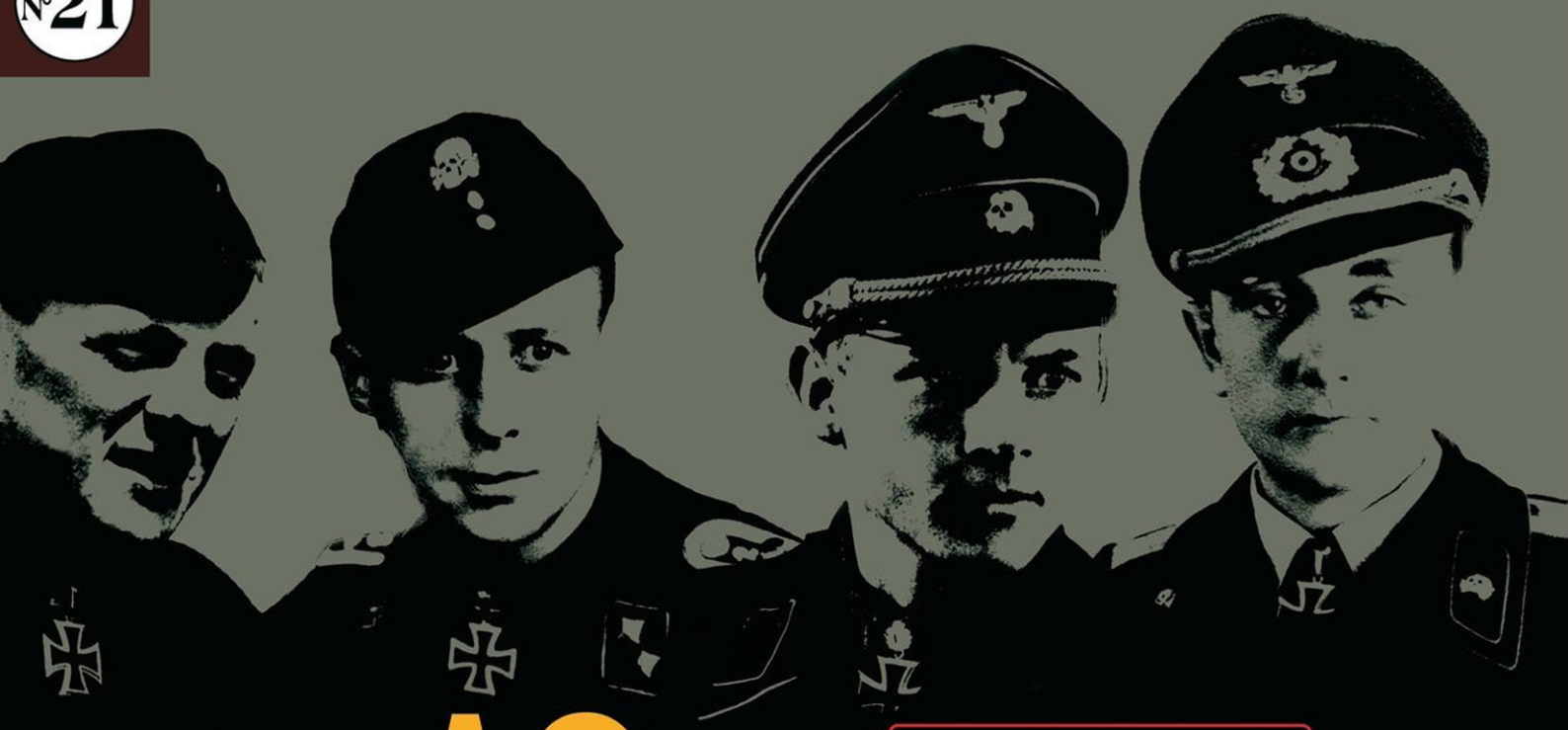
BATAILLES & BLINDÉS

PROFILS +20 & PLANS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°21



dossier spécial

les AS de la Panzerwaffe

les meilleurs "casseurs de chars" de l'arme blindée allemande

« SEIGNEUR SUIS » LE 7e BCL AU COMBAT

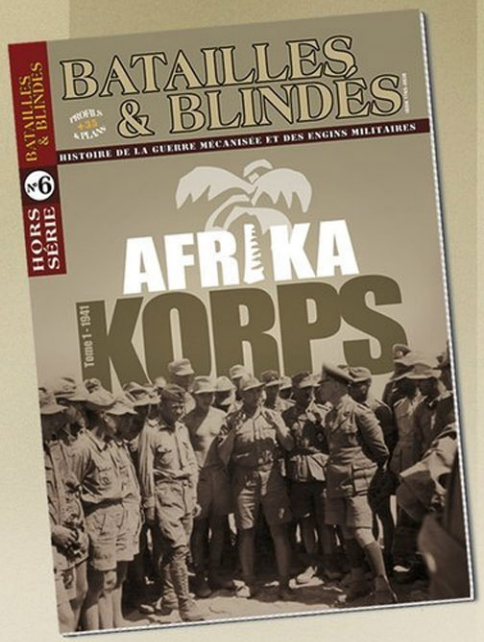
LES LÉGÈRETÉS D'UN ATELIER LOURD !

Batailles & Blindés n°21
Septembre - Octobre 2007
Belgique, Italie,
Portugal Cont., Luxembourg : 7,90 €
Autriche : 8,20 € – Canada : 14$C

M 01699 - 21 - F: 6,90 € - RD

AFRIKA KORPS

Tome 1 - 1941



Batailles & Blindés Hors-série n°6

Dépêché en Libye pour y secourir les Italiens, l'*Afrika-Korps* enchaînera succès sur succès face à des Alliés désemparés. Écoutez plutôt ces noms jusqu'alors méconnus et entrés dans l'Histoire : Derna, Bardia, Tobrouk, Halfaya, Solloum, Aïn El-Gazala, Bir-Hakeim, Sidi Rezegh... N'entendez-vous pas les cliquetis des *Panzer* roulant dans la poussière ? Ne devinez-vous pas dans la tempête de sable les silhouettes de ces sentinelles épuisées montant la garde aux confins de déserts inhospitaliers ? La légende de l'*Afrika-Korps* est indiscutablement liée à la personnalité et au talent d'Erwin Rommel qui, en février 1941, est encore un illustre inconnu pour le grand public. C'est sous le soleil mordant de Cyrénaïque et de Marmarique, dans les effroyables *Khamsins*, à la tête de « son » *Afrika-Korps* que le « Renard du désert » va se tailler une réputation de fin tacticien.

Disponible en kiosque depuis le

30 juillet 2007

BATAILLES & BLINDÉS

Renseignements : **CARAKTERE** - 306, avenue du Prado - 13008 Marseille - FRANCE / Tél: 04 91 41 83 03 - **www.caraktere.com**

Édito

Patriote, Français libre de la première heure, officier et combattant émérite, Premier ministre de 1972 à 1974, Pierre Messmer est décédé le 29 août, à l'hôpital du Val de Grâce, à Paris.
Quelques semaines avant lui, c'est Marcel Maurice, chef de char sur *Tank Destroyer* M-10 dont nous vous avions raconté les aventures en Alsace dans le numéro 1 de « Batailles & Blindés », qui nous avait laissés. Retraité de l'Aérospatiale, Marcel m'avait reçu avec un certain étonnement lorsque j'étais allé le visiter pour la première fois : « Comment et pourquoi un jeune comme vous peut-il s'intéresser à des histoires vieilles de 60 ans ? » ; « La passion pour l'Histoire, pour les combattants, pour leur parcours, tout simplement », lui avais-je alors répondu. Cet édito leur est bien modestement dédié, aux uns et aux autres. Car ainsi va la vie et, après les « Poilus » de la Grande Guerre, c'est au tour des Anciens de la Seconde Guerre mondiale, connus ou pas, de disparaître. Et avec eux, si nous n'y prenons pas garde, c'est une partie de notre mémoire collective qui fichera le camp. Que restera-t-il alors de la Seconde Guerre mondiale dans 30 ou 40 ans, hormis des poncifs assortis de « vérités officielles ».
Plus encore qu'un « devoir de mémoire », selon l'expression autant consacrée que galvaudée, c'est une « mission sacrée » qui consiste à rappeler, en ces pages et ailleurs, que derrière des noms tels que Sedan, Tobrouk, Stalingrad, Koursk, Caen, Bastogne ou Berlin se « cachent » des millions d'hommes et de femmes, militaires ou civils, ayant eu leur existence propre, leur famille, leur foyer, leurs idées, etc., comme tout un chacun, comme nous tous. Croyez-moi, ce n'est pas pour rien que j'ai choisi de présenter notre dossier sur les « as » de la *Panzerwaffe* sous la forme de biographies détaillées. C'est aussi pour ça, que je ne passerai jamais dans ces pages des photos représentant des soldats morts au combat ou bien mutilés. Question de respect. Et ça, ce n'est pas négociable !

Bonne lecture à toutes et à tous et à très bientôt !

Yannis Kadari

Bataille & Blindés n°21
Septembre - Octobre 2007
ISSN : 1765-0828

Magazine édité par
Caraktère SARL
306, avenue du Prado
13008 Marseille – France
SARL au capital de 1 000 euros
RCS de Marseille 422 047 118

www.caraktere.com

Rédaction : 04 91 74 76 67
Service Commercial : 04 91 41 83 03
Télécopie : 04 91 79 11 63
info@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication et rédacteur-en-chef : Y. Kadari
Secrétaire à la rédaction : V. Bernard - C. Valence
Conseiller Général à la Rédaction : L. Tirone
Infographie : A. Gola - A. Giancaterina - M. Mioduszewska

Conseillers à la rédaction :
H. Cance - H. Wenkin

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

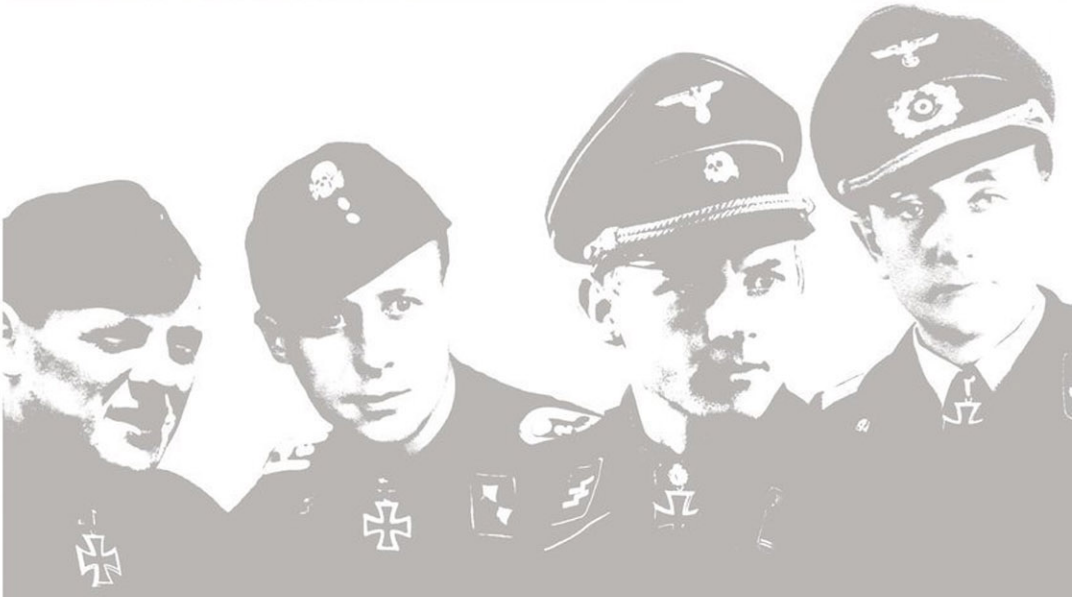
Imprimé en France par / Printed in France by :
Léonce Deprez à Ruitz (62)

Batailles & Blindés n° 21

4 UNITÉ — Les légèretés d'un atelier lourd

Écrite par l'un de ses acteurs, cette histoire narrée dans un style rabelaisien, aussi cocasse que truculent, raconte l'épopée de l'Escadron de Réparation N°1 du GER XV de la 2e Division Blindée. Initialement connu comme étant l'Atelier Lourd N°6 œuvrant pour le compte de la 1e Compagnie de Chars de la France Libre, L'E.R.1 participera à toute la campagne de 1944-45, en France puis en Allemagne. Rattaché au 501e Régiment de Chars de Combat, les contacts étaient fréquents entre les équipages des Sherman et des « *lights* » du 501 et les hommes de la réparation. Grâce au talent de son narrateur et à l'utilisation de surnoms, ce texte vous plonge au cœur d'un échelon de réparations « on ne peut plus français ». Un vrai régal !

14 les AS de la Panzerwaffe — dossier spécial



Plus de 3 000 chars, soit l'équivalent du parc blindé de seize corps cuirassés soviétiques, voici le nombre des victimes chenillées « homologuées » pour les 50 « as » de la *Panzerwaffe* que nous avons recensées et dont nous publions le classement. Impressionnant au point d'en être quasiment inimaginable !
[...] Nous avons décidé de choisir à la fois quelques figures incontournables de la *Panzerwaffe* mais aussi de mettre à l'honneur des hommes oubliés ou moins connus tel que par exemple Wendorff. Le parcours de certains soldats, tel que Egger ou encore Siebold, nous a semblé si extraordinaire que la publication de leur biographie nous a paru indispensable. La place a malheureusement manqué pour aborder d'autres *Panzerkommandanten* aux carrières passionnantes mais nous ne manquerons pas de compléter ce dossier dans un futur numéro de « Batailles & Blindés », à commencer par les exploits de Wittmann à Koursk et en Normandie à paraître dans le numéro 22.

64 CAMPAGNE DE FRANCE — Le 7e BCL au combat (suite et fin)

Dans la seconde partie de son étude le Lieutenant-Colonel Pesqueur évoque en détail la renaissance du 7e BCL ainsi que ses derniers combats de juin 1940. Suivront le repli de l'unité puis sa dissolution. Comme lors de la contre-attaque visant à tenter d'aveugler la brèche de Sedan, les tankistes français se battront avec courage et abnégation, sans esprit de recul... Malheureusement, malgré les hautes qualités de ces hommes, l'inéluctable aura bel et bien lieu !

72 Panzer Projekte — 17 cm K.44 (Sf)/Geschützwagen VI
78 La Guitoune — Le courrier des lecteurs
80 Fiche de lecture — « Le Général Estienne – Père des Chars »

Dans Batailles & Blindés n° 22

Dossier :
De Koursk à la Normandie, à bord du Tiger de Michael Wittmann !

Par le sergent-chef Cherrier
Document proposé par Alain Le Floch

Les Légèretés d'un atelier lourd !

Écrite par l'un de ses acteurs, cette histoire narrée dans un style rabelaisien, aussi cocasse que truculent, raconte l'épopée de l'Escadron de Réparation N°1 du GER XV de la 2e Division Blindée. Initialement connu comme étant l'Atelier Lourd N°6 œuvrant pour le compte de la 1e Compagnie de Chars de la France Libre, L'E.R.1 participera à toute la campagne de 1944-45, en France puis en Allemagne. Rattaché au 501e Régiment de Chars de Combat, les contacts étaient fréquents entre les équipages des Sherman et des « *lights* » du 501 et les hommes de la réparation. Grâce au talent de son narrateur et à l'utilisation de surnoms, ce texte vous plonge au cœur d'un échelon de réparations « on ne peut plus français ».

◀ H-39 de la 1e Compagnie de Chars de la France Libre en train d'être réparés par les mécanos de l'Atelier Lourd n°6, en Syrie, en 1941, après l'opération « Exporter ». Rappelons que la Compagnie de Chars du général de Gaulle aura été la seule unité blindée française à n'avoir jamais déposée les armes pendant toute la durée du conflit. Elle avait été formée en 1940, en Grande-Bretagne, à partir de la 342e Compagnie Autonome de Chars de Combat envoyée à Narvik. Photo Blasquez

L'étonnement et l'admiration des *gentlemen* de la tribu des Beni Snassen [tribu rifaine installée en territoire marocain ainsi qu'en Oranie – NdlR] furent à nuls autres seconds, ce 31 août 1943, jour historique qui vit le passage de la frontière algéro-marocaine par l'Atelier Lourd n°6 des Forces Françaises Libres. Et tous les vrais croyants louaient le Prophète de présenter ainsi à leurs regards ravis une telle caravane, aussi brillante sans doute que celles dont disposait, en des temps très anciens, l'illustre Haroun Al-Raschid [Calife abbasside du VIIIe siècle popularisé par le recueil de contes des « Mille et une nuits » – NdlR] et présentant encore sur celles-ci le précieux avantage de marcher au pétrole. L'enthousiasme fut à son comble lorsque les fidèles connurent que ce somptueux cortège arrivait tout droit de l'Orient, de régions touchant la cité sainte de Médenine et que les guerriers qu'ils saluaient en ce moment avaient au passage des Libye, Cyrénaïque et autre Tripolitaine occis un nombre incalculable de croquants « gammés » ou « faiscés » [soldats allemands et italiens – NdlR]. En vérité, cette éblouissante phalange n'avait apparemment connu depuis longtemps l'usage du rasoir et les senteurs qui émanaient d'icelle évoquaient plutôt l'huile à frites que les parfums d'Arabie… Vêtus de caleçons couleur de désert, ces héros chevelus, barbus et malodorants montaient des voitures aussi extraordinaires que variées et il semblait bien que tous les Vulcains étrangers avaient participé à leur création et que tous les barbouilleurs de la Tour de Babel avaient concouru à orner d'inscriptions en langages les plus divers. Par étapes donc, ces ambulants orfèvres traversèrent, d'Est en Ouest, le *Maghreb*, que l'on nomme aussi l'Empire Fortuné, louant sans réserve ces vins d'Afrique que chanta Omar Kayan [Mathématicien et astronome perse du XIe siècle, poète à ses heures – NdlR]. La curieuse cohorte vint enfin planter ses tentes sur le rivage Atlantique en un lieu dit Afn Diab, dominé par une cité de perdition et de luxure, nommée Anfa ou bien Dar-El-Beida ou encore Casablanca ; c'était le 5 septembre 1943. Durant trois quarts de lune, les métallurgistes guerriers firent retentir les échos de la paisible plage d'une mélodieuse synthèse de bruits de forge, de casseroles et d'échappements libres car la cohorte vivait en l'attente fébrile de la venue d'un matériel nouveau construit aux Amériques et voguant déjà sur la mer Océane porté par des galères d'un récent modèle. La nuit étoilée couvrait de son voile complice les Africaines Amours des orfèvres, tandis que le soleil desséchait les tonneaux du Maroc. Un quarteron de néophytes était venu grossir l'élément nord-africain de l'illustre compagnie lorsque, le 11 octobre 1943, à 8 heures du matin, l'Atelier Lourd n°6, ruisselant de lumière et constatant que la bousole se pointait Sud/Ouest-Nord/Est, se dirigea vers la gloire et l'éternité !

TEMARA ET LE « CIRQUE »

Lorsque les historiens de la 2e Division Blindée traiteront de la période de pré-embarquement, il est certain que la campagne dite de « Temara » retiendra tout particulièrement l'attention de nos modernes « Juvénal » [Poète satirique latin du 1er siècle – NdlR]. Le chiffre 7 est fatidique. De même qu'il y a 7 jours dans la semaine, 7 couleurs dans l'arc-en-ciel, 7 péchés capitaux et 7 planètes, il était fatal qu'il faudrait 7 mois pour la gestation de la 2e Division Blindée ! L'endroit choisi pour cette opération fut les environs de Rabat et il eut été difficile de trouver mieux que ce coin jadis fréquenté par les corsaires barbaresques. Donc, ce 11 octobre 1943, la plus belle collection de truands et de gentilshommes de fortune que l'Histoire n'ait jamais connus depuis les Grandes Compagnies de Messire Bertrand Duguesclin et les conquistadors de l'Amérique centrale prit possession d'une clairière en forêt de Temara ; l'Atelier Lourd n°6 prenait ses quartiers et le 1er novembre devenait Escadron de Réparation n°1 (E.R.1).

GER XV

▶ Chenilette Renault UE des unités de la France Libre en Syrie. Légionnaires de la 13e DBLE et tankistes de la Compagnie de Chars combattront ensemble à plusieurs reprises, notamment lors de l'affaire de El-Himeimat, au Sud du front de la bataille d'El-Alamein. Photo Blasquez

Bien que le titre ait changé, les hommes étaient demeurés les mêmes. Aux origines, l'état-major de l'Atelier Lourd n°6 se composait ainsi. Le Capitaine commandant l'atelier, physiquement semblable à D'Artagnan et dont les moustaches à la mousquetaire étaient le baromètre de l'humeur générale.
Deux lieutenants : le premier, ancien du 61e Bataillon de Chars de Combat et qui savait à merveille tempérer le dynamisme bruyant de cette Arme par une philosophie acquise au cours de séjours en pays d'Orient. Le second, venu des Indes et tellement pénétré des préceptes du Rig-Veda [Dédié au dieu Agni, le Rig-Veda est le plus ancien des textes hindous en sanskrit connus à ce jour – NdlR] qu'il était devenu semblable aux fakirs, portant la même barbe que ces sages. Cet état-major s'enrichit par la suite d'un troisième lieutenant, assez court et fort volubile, dont la grande idée fut la construction d'un ouvrage d'art destiné à porter les couleurs et qui tenait du tremplin olympique et du monument funéraire… Le départ prématuré de cet officier décorateur empêcha l'achèvement de cette nouvelle merveille du monde. Vint ensuite un sous-lieutenant qui avait trouvé que le chemin le plus court pour rejoindre l'Atelier au Maroc était encore de passer par la Pologne et la Russie. Enfin, presque simultanément parurent encore deux autres lieutenants : l'un d'allure « Don Quichottesque » et d'âme artiste, l'autre, replet et trouvant comme Candide

▼ Dans le lot des engins hérités de la 342e CACC, les mécanos Français libres utiliseront ce camion-atelier Panhard K125 de l'Armée française de 1940. Lors de la création de la 2e DB, ces matériels seront reversés dans des dépôts de l'ex-Armée d'Afrique. Photo Blasquez

◀ Station Wagon Ford affecté à l'unité de maintenance de la Compagnie de Chars en Égypte. Désormais équipés à l'anglaise, les tankistes des FFL combattent à bord de chars Crusader d'origine britannique.
Photo Blasquez

que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.
L'E.R.1, digne en tous points des régiments de chars dont il était l'atelier, montra rapidement sa capacité d'organisation. Le « cirque », comme son nom l'indique, épousait la forme… d'un carré presque parfait au milieu duquel évoluaient les poulets, les cochons et le personnel. Son unique entrée était farouchement défendue par une barrière genre passage à niveau et dont la manœuvre judicieuse était le cauchemar du service technique. Ce service technique était avantageusement représenté par un tandem des plus décoratifs : un sous-officier toisant 1,77 mètre et un dessinateur mélomane, tous deux estimant que la plus utile des pièces de l'équipement militaire est encore le bidon et logeant dans une vieille roulotte italienne, vrai château des courants d'air aussi étanche qu'un panier à salade ! Flanquant la « Technicité », une tente rescapée du désert, abritait, plutôt mal que bien, les services administratifs où, sous la compétence d'un sergent-chef philanthrope et hilare, s'affairait un trio de secrétaires dont l'un était atteint de la maladie du sommeil, le second du ver solitaire et le dernier enfin tellement paré de breloques qu'on l'eut pu prendre pour l'homme-orchestre. Suivons le guide !
Le magasin d'habillement, sous tente évidemment, avait des destinées confiées à un caporal théosophe, parlant cinq langues, n'en sachant aucune, grand orateur et somnambule par-dessus le marché. Les cuisines, placées sous la haute surveillance d'un caporal-chef, sommelier dégustateur, présentaient fidèlement l'image d'un village indigène, tant par la disposition pittoresque des logis que par la richesse du vocabulaire Sabir que le maître-queux déversait sur son personnel. Au fond du « cirque », un curieux assemblage de voliges et de fils de fer révélait l'existence du mess des sous-officiers sur lequel nous reviendrons tout à l'heure. Deux des côtés du carré étaient occupés par les trois sections légères et la section lourde. Ces magnifiques unités, à l'image de la section de commandement, offraient le même confort bohème et les gens y montraient un égal amour pour la bouteille et les personnes du sexe faible.

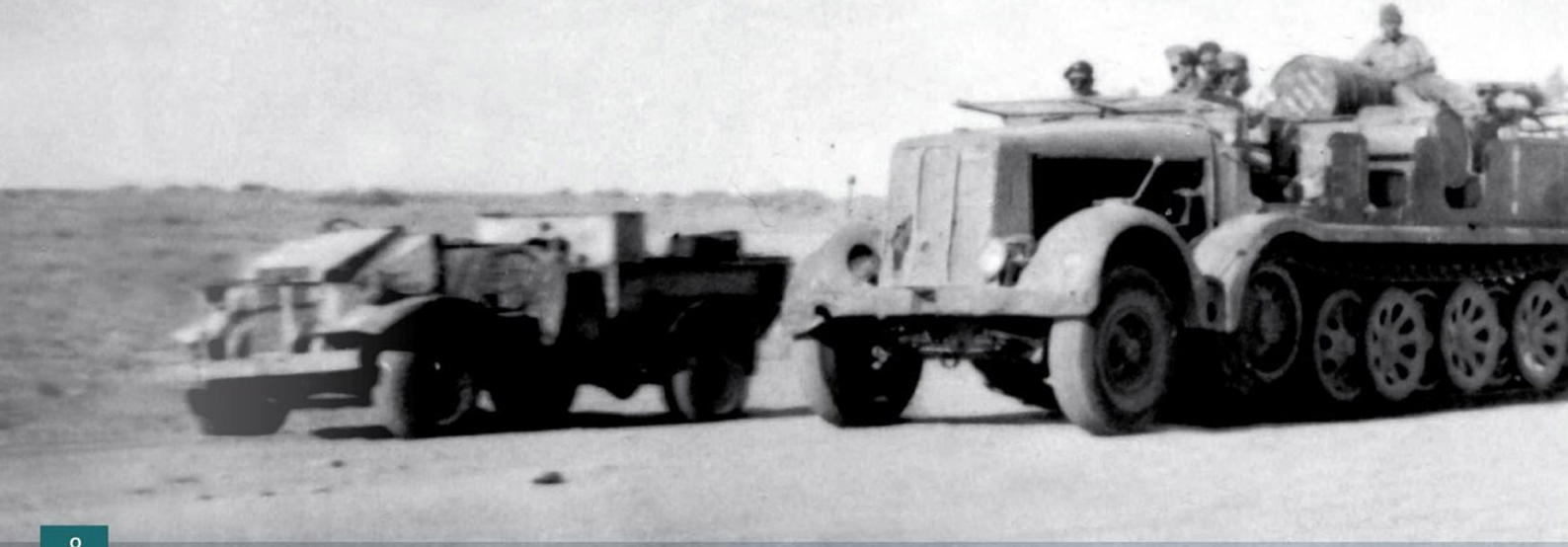
◀ Dire que la Compagnie de Chars de la France Libre est hors-norme tiendrait de l'euphémisme au regard de ce cliché. Il n'empêche que ces hommes auront fait passer l'honneur et l'amour de leur patrie avant toute chose…
Photo Blasquez

▶ « la Revanche », bricolage du désert né de l'esprit fertil des Français libres alliant un *Pak 38* de *5cm* à un châssis de Chevrolet 30CWT, est en pleine révision. Faute de mieux, les mécanos travaillent en plein désert, à même le sable. Photo Blasquez

Au milieu de piles de vieux pneus et de monceaux de ferrailles hétéroclites siégeait une cuisine clandestine bien mieux achalandée que l'officielle : c'était le magasin des pièces de rechange et des matières premières, lequel était dirigé par un caporal-chef commis-voyageur assisté d'un adjoint spécialisé dans le renouvellement du stock de ce marché aux puces ainsi que des réserves liquides appelées à être dégustées par les connaisseurs de l'Atelier. Le quatrième côté du carré, enfin, sorte de redoute avancée de la forteresse, était défendu par « l'équipe de protection et d'instruction », laquelle tenait ses pénates en un superbe village nègre dû à l'ingéniosité de l'important élément bédouin qui le peuplait. Cette équipe produisait ce que l'on fait de mieux en matière de discipline générale, ceci sous l'autorité d'un sergent surnommé « Malikoko » portant d'incomparables moustaches et flanqué d'un caporal Indigène aux moustaches identiques.

Le départ pour l'exercice comme la rentrée de cette brillante phalange provoquaient l'admiration de tout l'Atelier, tant par son allure martiale que par son ordre de déplacement, lequel était toujours invariable ! D'abord le chef, puis la troupe, ensuite le caporal, enfin le chien de l'escouade. Le tout fonctionnant à une cadence évoquant la migration des buffles aux approches de l'automne. L'armement principal de cet élément de protection consistait en un canon allemand multitubes dont l'effet décoratif était indiscutable mais que nul n'eut l'occasion d'entendre sonner. Ainsi qu'en tout Atelier qui se respecte, l'activité de la journée se manifestait par un vacarme de coups de marteau et autres bruits mécaniques. Mais le soir, on se serait cru au beau milieu d'un marché persan. Les chanteurs bénévoles se prodiguaient à la lueur des chandelles ou des ampoules 6 volts et leurs voix se mêlaient avec bonheur à celles des poêles à frire et des bourriques nostalgiques. Il est juste de dire que le mess des sous-officiers donnait le ton. Cette remarquable construction, style « baraque de marchand de moules », s'élevait en un endroit qui présentait cet avantage de se transformer en bain de pieds à la moindre averse. L'intérieur en était somptueusement paré de guirlandes de saucisses ainsi que de nombreuses images rappelant les actions remarquables de la « Tribu ». Car les sous-officiers de l'E.R.1 étaient constitués en tribu, laquelle avait ses lois et ses réjouissances et dont le mess était le temple. Après le travail, la maîtrise de l'E.R.1. se précipitait au complet vers cet édifice où présidait un adjudant porteur du titre pompeux de « Grand Mogol » et qui appelait à la rescousse le *steward* de l'endroit d'une volée de coups de coupe-coupe assénée de 3 douilles de 25 pendues à une ficelle. Le *steward* se présentait aussitôt sous la forme d'une pleine lune véhiculant des bouteilles et aussi des verres de provenance variée sinon honnête. Chaque membre de la Tribu portait un titre, ainsi qu'il convient à toute personne de qualité. Par exemple, « Archimède » était chef de la mécanique générale. « Le ministre des Phynances », chef comptable. « Le fournisseur d'étincelles aux Armées », chef de l'équipe électricité, etc.

▼ Colonne de l'Atelier Lourd n°6 composée d'un CMP 8CWT et d'un FAMO *Sd.Kfz 9* capturé tractant des camions italiens. Comme les hommes de Rommel, les Français libres deviendront bien vite les champions de la récup' ! Photo Blasquez



◀ Le bon outil au bon moment ! On appréciera le campement de fortune des mécanos qui, souvent, se débrouilleront avec rien ou pas grand chose. On imagine sans mal leur joie lorsque, affectés à la 2e DB équipée à l'américaine, ils auront à leur disposition une foultitude d'équipements, d'outils, de véhicules et de pièces détachées ! Photo Blasquez

Ce gouvernement était évidemment présidé par le « Grand Mogol » assisté du « Premier ministre », chef du service technique. Certains ambassadeurs étaient admis à titre étranger, tels « le roi Pausole » du 501e Régiment de Chars de Combat ou « le gouverneur du Texas » de la liaison technique américaine. Le pathétique des réjouissances nocturnes variait selon le degré d'optimisme, c'est-à-dire selon la température. Les véritables actes héroïques se situaient toujours après minuit. Ainsi en fut-il lors de cette nuit mémorable ou « Malikoko » joua ses moustaches au poker et les perdit au milieu de la consternation générale ! Il est vrai que ces célèbres attributs furent dès le lendemain miraculeusement retrouvés collés sur l'image d'une personne seulement vêtue de sa dignité en un endroit où les dames ont plutôt coutumes de porter la barbe... Cette pièce unique figure d'ailleurs à la « pinacothèque » de la Tribu. L'honorable compagnie possédait un phonographe mais, comme celui-ci ne comportait pour toute aiguille qu'une pointe à tracer, les concerts étaient surtout vocaux et y excellaient particulièrement le « Grand Mogol », « le gouverneur du Tchad » et « François 1er ». Lorsque tous trois chantaient ensemble une chanson différente, la fin du concert était proche. Toutes les cérémonies se terminaient par « l'hymne de la Tribu », seul morceau que chacun soit capable de chanter juste. Noël 1943 fut l'occasion d'une réjouissance importante où tous les seigneurs portaient les vêtements et les attributs de leur qualité. En ces temps, le dynamisme de l'E.R.1. débordait les frontières de Temara. En dehors de Rabat et de Casablanca, où les quartiers réservés sont précisément ceux où toute réserve est abolie, le siège des ébats amoureux de l'E.R.1 se situait à une demi-lieue du « cirque ». C'était en l'occurrence une sorte de cantine de bled où la tentation charnelle était représentée par une unique Vénus indigène dont le seul étalage des seins gélatineux provoquait des rivalités fratricides.

▶ Toutes photos : Si le Crusader est un char rapide, bien armé, équipé de radio, bref moderne par rapport aux vieux H-39 de la Compagnie, il a néanmoins un défaut d'ordre mécanique : sa pompe à eau qui passe le plus clair de son temps à lâcher, pour oui comme pour un non. Cette « fichue » pompe occupera souvent les mécanos de l'Atelier Lourd n°6 ! Photos Blasquez

1e Cie de Chars de la France Libre

Vers la fin de la campagne de « Temara » se place l'épisode dit « l'arrivée intempestive du Général ». On sait combien pouvait représenter de jours de salle de police (en gestation) la non observation des consignes imposées au préposé à la barrière défendant l'entrée du « cirque ». Ce matin-là, ce poste important était confié à un guerrier brillant autant par son esprit que par ses vertus militaires et orné de surcroît d'une surprenante chevelure dont la teinte provenait sans doute d'un judicieux passage au four à cémenter. Il était 7 heures 30 lorsque le soldat garde-barrière vit surgir une voiture, laquelle stoppa devant l'obstacle. Au signe désinvolte du conducteur, la dextre impérative de la sentinelle indiqua la célèbre roulette : « *Au bureau des entrées, comme tout le monde !* » À ce moment apparut à la portière un képi portant deux étoiles et qui articula nettement ceci : « *Espèce de c..., tu ne vois pas que je suis le Général !* » Alors, beau comme Léonidas aux Thermopyles, les yeux au ciel, le soldat roux répondit : « *M'est égal, j'ai pas envie d'être foutu dedans !* » « *Après tout*, reprit le Général, *puisque c'est la consigne !* » et il passa à pied. Bien que la marche à quatre pattes ne fut pas seulement provoquée par l'entrée réduite des guitounes, l'E.R.1 apporta autant d'ardeur dans sa mission que dans ses libations et répara en ces sept mois d'attente 96 chars et 116 véhicules. Enfin, le 13 avril 1944, jour tant attendu du départ, l'atelier pliait son bazar et, tout flambant neuf de son matériel nouveau, dépouillé de ses reliques archéologiques, hormis une citerne italienne privilégiée, prenait à nouveau la route, en passant cette fois la frontière algérienne d'Ouest en Est arrivait à Assi Ben Okba le 16 avril, jour anniversaire de la première montée en ligne des chars français au plateau de CRAONNE (16 avril 1917).

ASSI BEN OKBA ET SON PINARD

Un citoyen qui dut se frotter les mains en son Olympe, c'est le divin Bacchus lorsqu'il vit la 2e Division Blindée s'abattre, telle une volée de sauterelles, sur ce coin d'Oranie. Le paysage était lunaire, tout en cailloux, les creux comme les bosses, et baignait dans une atmosphère de chambre de chauffe, bien qu'on ne fut qu'en avril. Mais il y avait de la vigne ! Donc du vin ! Présenter du pinard à la 2e DB en général et à l'E.R.1 en particulier, c'est offrir le paradis en bouteilles aux moines de Saint-Bernardin ! Nous ignorons si 1942 fut pour la région d'Oran une année de surproduction vinicole mais, dans l'affirmative, il est sûr qu'en trois semaines, ledit excédent fut séché dans toutes les règles

de l'art. Assi Ben Okba devant être un stationnement précaire, nos orfèvres s'appliquèrent donc à passer au mieux ce court séjour. Le cantonnement était constitué par une champignonnière de tentes collectives si ingénieusement disposées qu'il était impossible de passer entre elles en plein jour à cause de l'enchevêtrement de piquets et de ficelles destinés à assurer leur équilibre. Comme la circulation nocturne est fort en usage à l'E.R.1, cette opération se soldait chaque matin par un impressionnant bilan de genoux couronnés, de poignets tordus et de nez en brioche. Le travail de la journée consistant seulement en corvées, la plus importante de celles-ci était l'approvisionnement en eau. Mais comme il faisait très chaud, plusieurs voyages étaient quotidiennement nécessaires. Inutile de dire que, sur les soixante jerrycans d'un chargement, dix seulement ramenaient de l'*aqua simplex*, les cinquante autres étant garnis de précieux rosé. La joie régnait dans chaque tente mais celle où logeaient le chef comptable, le sous-officier aux vivres et le vaguemestre éclatait littéralement d'enthousiasme ; le premier nageait dans la félicité et avait retrouvé les « tomes » du quartier latin ; le second, dont les talents de dégustateur ne faiblissaient pas et qui avait servi comme navigateur, était d'un précieux concours au capitaine pour évaluer, à l'aide d'une échelle mobile, le tonnage des cargos du port d'Oran ; quant au troisième, c'était une sorte d'alambic, large comme une armoire, tonitruant comme toute la cour des miracles et montant une motocyclette fonctionnant au « Picon menthe » ! Enfin, l'heure des embarquements ayant sonné, ceux-ci s'échelonnèrent pour l'E.R.1 entre les 1er, 10 et 21 mai 1944. En quittant l'Algérie, la moitié de l'effectif était en puissance de fiançailles avec un nombre au moins égal de cabaretières oranaises…

L'ANGLETERRE, SES CHÂTEAUX, SES TAVERNES ET SES DEMOISELLES

Les trois tronçons de l'E.R.1 voguèrent vers l'inconnu selon des itinéraires différents et une fortune semblable. La journée du 1er mai casée dans une flottille de *LST* comprenait les champions de la lime et de la manivelle avec leurs machines. Elle toucha Swansea le 12 du même mois, après une traverse illustrée par 24 indigestions de haricots au sucre et en conserve (*Beans* prononcez « Binns »), et rejoignit Hull par la route. L'expédition seconde comportant l'état-major de l'Atelier s'offrit le luxe du plus long voyage ; longeant la côte islandaise pour tromper l'ennemi, le cargo Empire Cameroun parvint à Hull le 27 mai. Enfin, le détachement post-curseur de l'E.R.1 profita de l'embarquement du solde de la 2e DB sur le Capetown Castle le 21 mai. Ce précieux chargement fut déballé très en forme le 1er juin sur les quais de Liverpool, réembarqué une heure plus tard, par voie ferrée, et enfin déversé à Middleton Woods. Toute la DB étant groupée dans les environs Nord-Est et Ouest de Hull, le lieu de stationnement de l'E.R.1 fut South Cave où l'Atelier se retrouva donc au complet, ce 1er juin 1944, à l'ombre d'un château vétuste et évidemment hanté. Il y devait, en trois mois, réparer 49 chars et 44 véhicules.

Petite bourgade du Yorkshire, South Cave évoquait exactement le décor familier aux personnages et aux lecteurs de Dickens et chacun de ses *cottages* abritait certainement un honorable Pickwickien. En ce début d'été, il y faisait jour jusqu'à 11 heures du soir et le soleil, si l'on peut dire, se levait à 4 heures. Il y pleuvait 29 jours par mois et les gens de l'endroit prétendaient que la saison était exceptionnellement belle. L'autorité de sa Majesté était représentée à South Cave sous la forme d'un constable haut de 6 pieds 3 pouces et bâti comme un navire de ligne. Il conviendra de pendre désormais haut et court tout cuistre qui parlera encore de la « pudibonderie britannique ». Toute la DB sait par expérience que la vertu féminine est encore bien plus légère que la plume chère à François 1er.

L'enthousiasme et l'ardeur sentimentale des dames et demoiselles anglaises au bénéfice de « l'armée Leclerc » furent tels que l'on put craindre un moment que ladite armée n'offre plus que le spectacle d'hercules filant aux pieds d'innombrables Omphales. L'E.R.1 y gagna en distinction et en élégance ; tel truand qui ne s'était brossé les dents depuis sa première communion ne sortit plus que cravaté,

▶ Dans le lot des matériels que nos mécanos auront à réparer, le Sherman prendra une place particuliére puisqu'il sera le char moyen de la 2e Division Blindée de Leclerc. Nous voyons ici un M4A1 ou Sherman II britannique photographié en Égypte à l'automne-hiver 1942, peu de temps avant ou après la bataille d'El-Alamein. Au premier plan, posent quelques membres de l'Atelier lourd n°6 alors affecté à la 1e Compagnie de Chars de la France Libre. Photo Blasquez

tel autre, dont la chevelure givrait de pellicules son col, fit tailler sa toison une fois par mois et la couvrit d'huiles odorantes plusieurs fois par jour. C'était merveille que d'admirer, au bal, nos métallurgistes esquissant des ronds de jambes et des révérences avec la grâce de tortues séduisant un verre de lampe. Les idylles étaient innombrables et se manifestaient fort avant dans la nuit, c'est-à-dire jusqu'au matin. Les sous-officiers ainsi que les hommes logeaient en une vaste baraque semi cylindrique en tôle ondulée. Comme chaque membre de la Tribu avait ses aventures amoureuses propres, il en résultait fatalement que les heures de rentrée au bercail étaient aussi diverses que successives. En conséquence, le premier couché était sûr de ne pouvoir fermer l'œil de la nuit tandis que le dernier arrivant avait tout juste le temps de changer de béret pour le rassemblement. Le principal lieu de joie South Cave était le café du Renard tenu par une personne à la généreuse poitrine et dont l'agréable physique justifiait ce surnom de la « Grenouille » que lui avaient octroyé les orfèvres. Ladite taverne possédait un piano mais il était rigoureusement interdit d'en jouer le dimanche ; si un malotru contrevenait à cette interdiction, le Constable de 6 pieds 3 pouces surgissait immédiatement afin de faire respecter les lois de sa Majesté et de la Tradition.

▼ M1A1 Heavy Wrecker Ward la France du GER XV et quelques-uns de nos « fournisseurs d'étincelles aux Armées » ! Photo Le Ray

◀ Superbe Diamond T980 avec remorque Rogers du 15e Groupe d'Escadrons de Réparation.
Photo Le Ray

▼ Les nouveaux matériels produits aux USA arrivent en masse en Grande-Bretagne ; ici un M1A1 Heavy Wrecker Ward la France affecté au nouveau GER XV de la 2e DB. La Division « Leclerc » se taillera d'ailleurs une solide réputation auprès des Alliés en matière de « dotations officieuses » de matériels, en particulier de véhicules, en chapardant de droite et de gauche... Abondance de biens ne peut nuire, dit-on !
Photo Le Ray

Le second lieu de plaisir du village était la boutique du marchand de frites au poisson qui était le refuge des gourmets de l'E.R.1. Parfois, les orfèvres s'ex-territorialisaient jusqu'à Hull, véhiculés par un autobus à l'impériale aussi rapide que la machine de Cugnot. C'était alors l'occasion d'orgies sans nombre... ■

Suite et fin des aventures de l'Escadron de Réparation N°1 du GER XV dans le prochain numéro de Batailles & Blindés !

dossier spécial

les AS de la Panzerwaffe

les meilleurs "casseurs de chars" de l'arme blindée allemande

Dossier préparé par Laurent Tirone & Yannis Kadari

Avec l'aide et le concours de plusieurs correspondants allemands, dont Thomas Anderson, Detlev Terlisten et Johann Burckhardt, en ce qui concerne les aspects iconographiques et de nombreuses données factuelles.
Qu'ils soient publiquement remerciés ici !

Plus de **3 000** chars, soit l'équivalent du parc blindé de seize corps cuirassés soviétiques, voici le nombre des victimes chenillées « homologuées » pour les **50** « as » de la *Panzerwaffe* que nous avons recensées et dont nous publions le classement. Impressionnant au point d'en être quasiment inimaginable ! D'autant plus impressionnant que, côté soviétique, le tankiste le plus efficace, Lavrinenko Dmitriy, totalisera 52 victoires, Andreyev Rodionovich, le second, n'en ayant que 27. En ce qui concerne les Américains, le *Sergeant* Lafayette Pool finira la guerre avec 258 victoires ; à la différence près que, au sein de l'*US Army*, réduire en miettes une camionnette ou un wagon hippomobile était considéré comme une victoire à part entière ! Mais revenons à nos « as » de la *Panzerwaffe*, dossier au sujet duquel quelques précisions s'imposent.

Tout d'abord, nous avons choisi de ne travailler que sur des *Bordführer* œuvrant à bord de chars, ce qui implique *de facto* que les unités de *Panzerjäger* et celles de la *Sturmartillerie* ont été mises de côté. Point d'ostracisme ici, simplement une question de place car, à elles seules, les aventures guerrières d'hommes tels que Hans Sandrock (environ 120 victoires – *Fallschirm-Sturmgeschütz-Abteilung* « Hermann Göring »), Albert Ernst (environ 65 victoires – *schwere Panzerjäger-Abteilung 519*) ou encore Hugo Primozic (environ 60 victoires – *Sturmgeschütz-Abteilung 667*) rempliraient des dizaines de pages voire des livres bien épais. Attendez-vous toutefois à ce que la carrière de ces soldats vous soit un jour ou l'autre présentée ici même. Ils le méritent amplement, vous pouvez me croire !

Autre point important, fondamental même : qu'est-ce qu'un « as » ? Comme pour la *Luftwaffe* et ses *Experten*, il n'existe pas de règles officielles permettant de répondre à cette interrogation. En France et aux États-Unis, en ce qui concerne l'aviation, un pilote totalisant cinq victoires était considéré comme un as. En Allemagne, ce ne sera jamais le cas, ni pour les pilotes de chasse, ni pour les chefs de char. Plusieurs critères permettent cependant de se faire une idée à ce sujet. Tout d'abord, le nombre de victoires « homologuées », même s'il y aurait beaucoup à dire sur la question de l'homologation. Ensuite, le fait que le *Bordführer* ait reçu ou non la *Ritterkreuz*, élément qu'il convient là aussi de relativiser puisque l'as des as des *Panzer*, Kurt Knispel, ne la recevra jamais. Enfin, le port du *Panzerkampfabzeichen*, le badge d'assaut des blindés qui, à compter de juin 1943, donnera une indication fiable quant à l'expérience des combattants grâce à l'introduction d'un cartouche indiquant le nombre de missions de combat auxquelles l'homme a participé ; quatre variantes apparaissent avec un distinguo entre 25, 50, 75 et 100 missions. L'on s'en doute, la plupart des « as » en totalise largement plus.

En outre, il est important de comprendre que notre classement n'a pas la prétention d'être définitif et de clore la question. Il ne représente qu'un point d'étape. En effet, si les sources primaires, les documents d'époque, et secondaires, les travaux d'historiens militaires, ne manquent pas concernant certains de ces *Panzerkommandanten*, je pense notamment à des combattants comme Michael Wittmann, Ernst Barkmann ou Otto Carius, ce n'est guère le cas pour la majorité des officiers et sous-officiers de notre liste. Autrement dit, nous avons parfois été contraints de procéder par itérations, déductions et recoupements. Prenons l'exemple de Kurt Knispel, encore lui, as des as de la *Panzerwaffe* sur *Panzer IV kurz* puis *lang* et ensuite Tiger I et II : s'il est certain que l'homme totalise 168 chars détruits à son actif, ce qui est déjà une performance exceptionnelle, il apparaît que quelques-unes de ses victoires n'auraient pas été prises en compte par sa hiérarchie. Combien de T-34, de KV, de Churchill, de Sherman et autres JS-2 Knispel s'est-il réellement « offerts », peut être ne le saura-t-on jamais. Par contre, et c'est important pour moi, ainsi que pour Laurent Tirone qui aura été mon « complice » pour ce dossier spécial, vous aurez en lisant ces textes un aperçu détaillé du parcours de Knispel et de ceux de ses camarades de combat. À chaque fois que cela aura été possible, outre les récits de leurs engagements, nous avons cherché à cerner la personnalité et le caractère de ces « chasseurs », de ces « prédateurs » pourrions-nous presque dire. D'ailleurs, le choix des biographies à publier a été difficile. Pourquoi un « as » plutôt qu'un autre ? Quels critères devions-nous retenir : le nombre de victoires ? *Waffen-SS* ou *Heer* ? Uniquement les membres des *Tiger-Abteilungen* ? Finalement, nous avons décidé de choisir à la fois quelques figures incontournables de la *Panzerwaffe* mais aussi de mettre à l'honneur des hommes oubliés ou moins connus comme par exemple Wendorff. Le parcours de certains soldats, tel que Egger ou encore Siebold, nous a semblé si extraordinaire que la publication de leurs biographies nous a paru indispensable. La place a malheureusement manqué pour aborder d'autres *Krieger* aux carrières passionnantes mais nous ne manquerons pas de compléter ce dossier dans un futur numéro de « Batailles & Blindés » !

Reste enfin un dernier point découlant de ce dossier sur lequel je souhaite ajouter un mot. S'il est entendu que dans les cieux un as est seul dans son chasseur – encore que, il peut souvent compter sur un ou plusieurs ailiers – il n'en va pas de même en ce qui concerne les chars. On ne le répétera jamais assez, mais il n'y a des as que parce qu'ils peuvent s'appuyer sur des équipages expérimentés, bien formés et dont les membres sont soudés les uns aux autres. L'exemple le plus frappant est le tandem Wittmann-Woll de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101*. Et ce n'est pas un hasard si l'un et l'autre recevront la *Ritterkreuz* au cours d'une même cérémonie de remise des décorations, en janvier 1944. Ainsi, ce n'est pas par hasard non plus si, souvent, les canonniers d'hier deviendront les *Bordführer* de demain.

Bonne lecture !

Yannis Kadari

Michael Wittmann

Par Yannis Kadari

La légende de la Panzerwaffe

Décrire le parcours de Michael Wittmann et faire le récit de ses aventures et de ses combats en quelques pages est une mission quasi-impossible tant le jeune homme a multiplié les exploits aussi bien sur l'*Ostfront* qu'en Normandie durant l'été 1944. J'ai donc choisi de publier sa notice biographique dans ce numéro, en insistant sur son caractère, et de revenir « en force » sur ses combats en Russie et en France dans la prochaine parution du magazine. Place, maintenant, à l'histoire de l'une des plus grandes légendes de la *Panzerwaffe* !

Michael Wittmann vient au monde le mercredi 22 avril 1914, dans la modeste ferme familiale de Vogetal, à quelques kilomètres de Beilgries, dans l'Oberpfalz. Élève moyen, il se passionne surtout pour la nature, la chasse ainsi que la mécanique. Il est décrit comme un enfant espiègle et doux, parfois taciturne, souvent rêveur mais toujours obéissant. Doté d'un solide sens de la responsabilité et de principes hérités en droite ligne de sa rigoureuse éducation, il s'occupe de ses deux sœurs et de son frère lorsque ses parents sont occupés aux travaux des champs. Curieux, il ne manque jamais une occasion d'assister son père, Johann, lorsque ce dernier répare ou révise les matériels agricoles pour lesquels la famille s'est endettée pour de longues années. Au-delà de sa vie de garçonnet né dans un milieu rural, Michael est aussi et surtout un catholique croyant et pratiquant auquel l'on a inculqué très tôt les notions de devoir et de sacrifice. Chaque dimanche, les Wittmann vont à la messe pour y écouter attentivement les prêches du curé de la paroisse. En outre, malgré leurs difficultés financières liées au marasme économique consécutif à la fin de la guerre, la famille ne manque jamais l'occasion de participer à des ventes de charité au profit des pauvres et des déshérités de la région ou encore des milliers d'anciens combattants si mal lotis dans l'Allemagne de la république de Weimar. C'est au contact de ces hommes, parfois miséreux et qui se sont battus durant de longs mois dans les tranchées boueuses de la Grande Guerre, que Michael se découvre un patriotisme palpitant ; palpitant certes, mais pas militant ; en un mot, Wittmann est un adolescent que la politique n'intéresse pas. Toutefois et parce que l'homme de 19 ans est un fervent patriote, il réagira favorablement, comme ce sera d'ailleurs le cas pour des millions d'Allemands, à l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler, le 30 janvier 1933. Car, ce que Michael retient surtout des discours du nouveau *Reichskanzler*, c'est sa volonté de rendre à l'Allemagne sa place en Europe et de mettre fin aux humiliations du *Diktat* de Versailles.

Par contre, ce que le jeune homme ignore, lui comme d'autres, c'est le jeu mené en coulisses par les nationaux-socialistes afin de définitivement écarter du pouvoir leurs alliés de circonstance, les conservateurs. C'est ainsi que le ministère du Travail perd progressivement de son influence au profit du ministère de l'Intérieur qui, au passage, met la main sur le *Reichsarbeitsdienst*, le service du travail volontaire. Une campagne de propagande est alors organisée, vantant les valeurs de solidarité, de travail et de bénévolat. Trois notions qui ne peuvent que résonner dans l'esprit d'un Wittmann ayant été éduqué dans les canons de la chrétienté. Michael n'hésite pas ; il se porte volontaire. Nous sommes le 1er février 1934 et, pour la première fois de son existence, il quitte la ferme familiale pour de longues semaines. Au fil des chantiers sur lesquels il œuvre, il rencontre d'autres jeunes Allemands venus de toutes les régions du pays et issus de toutes les classes sociales. Il est enthousiasmé par cette mixité sociale, ses voyages, la vie au grand air et l'ambiance régnant dans les bivouacs du *Reichsarbeitsdienst*. Mais, par-dessus tout, c'est l'accueil que les populations leur réservent, à lui et à ses camarades, lorsqu'ils ouvrent un nouveau chantier tel que la construction d'une route ou le renforcement d'un pont, qui le séduit. Wittmann est fier de marcher au pas cadencé, la pelle à l'épaule, sur les bords des routes du *Reich* et de travailler pour la collectivité. Pourtant, cette expérience au sein du *Reichsarbeitsdienst* ne le transfigure guère. Modeste et discret, son ambition se borne à retrouver les siens et, à terme, à reprendre l'exploitation familiale.

Il va toutefois changer d'avis. Bien qu'il ne soit pas influençable, au final, il décide de suivre l'exemple de ses amis qui, une fois leur période au *Reichsarbeitsdienst* achevée, s'engagent directement au sein de l'Armée. C'est ainsi que, encouragé par son père, le 30 octobre 1934, il signe comme simple soldat à la *7. Infanterie-Division*. Il est versé à la *10. Kompanie* de l'*Infanterie-Regiment 19* encasernée à Freising.

◀ En 1941, le *Stug III* est encore considéré comme un simple canon d'assaut. Sur le front de l'Est, il se révèle pourtant être l'un des seuls engins à pouvoir prendre à partie les T-34 ! Son canon de *7,5cm kurz* n'est certes pas ce qui se fait de mieux mais, en l'occurence, la *Werhmacht* n'a rien de plus puissant. C'est aux commandes de ce type de machines que bien des as, dont Wittmann, vont apprendre toutes les ficelles du combat blindé. L'engin présenté est « Buzzard », le *StuG Ausf. A* de Michael Wittmann.
Coll. J. Burckhardt

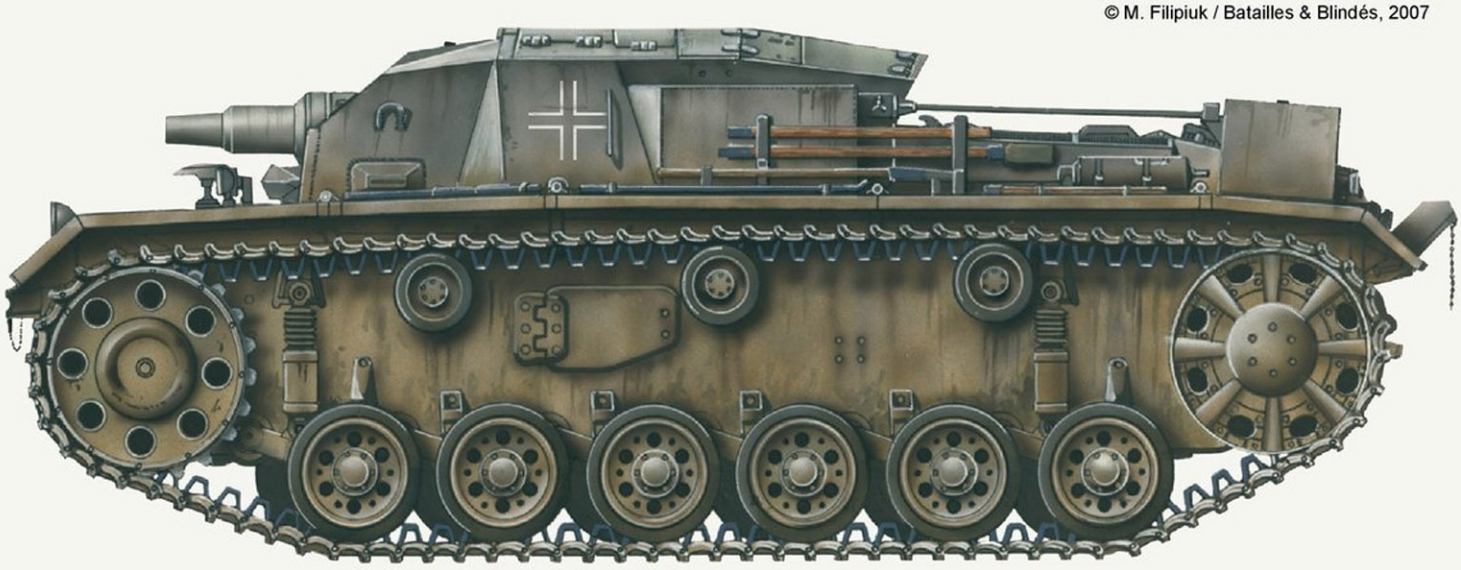
▶ Ces *SS-Panzerschützen* épuisés mais posant fièrement devant leur *Panzer III Ausf. J* savent pertinemment que le montage du canon long de *5cm* n'est pas suffisant pour jouer à armes égales avec les T-34 et autres KV-1. Il faut toute la *maestria* d'un Wittmann pour pouvoir engager de telles machines au combat avec de bonnes chances de succès. Coll. Y. Kadari

Le passage de Wittmann sous les drapeaux du *Heer* est des plus classiques : classes, séances de tir, prises d'armes, etc. Seuls deux événements méritent d'être soulignés. D'une part, il y a la découverte des premiers modèles de *Panzer* par notre homme. C'est en effet au cours d'une séance d'instruction suivie d'un exercice de combat antichar en rase campagne que Michael voit pour la première fois un *Panzer I Ausf. A*. Passionné de mécanique, il s'entretient longuement avec le *Bordführer* et son pilote. Le char est minuscule mais il impressionne tout de même Wittmann. D'autre part, comme tous les fantassins, il suit une instruction dédiée au combat au corps à corps. La chose ne l'intéresse pas vraiment mais il en retire une leçon que nul guerrier n'ignore : « tuer ou bien être tué », voilà à quoi peut se résumer le fait de faire la guerre. Dès lors, pour Wittmann qui continue à pratiquer la chasse durant ses permissions, la guerre apparaît comme une sorte de « course contre la mort » ou le gibier peut aussi « avoir la peau » de celui qui le traque ; il ne l'oubliera jamais. Le 30 septembre 1936, le *Gefreiter* Wittmann quitte le *Heer* pour la *SS*. Pourquoi ? Simplement pour rejoindre ce qui lui paraît être l'élite et parce qu'il considère que c'est là le meilleur moyen de servir son pays. Le 1er novembre, on le retrouve au sein de la *SS-Standarte 92*, à Ingolstadt. **Là,** il acquiert de nouveaux fondamentaux tactiques. Il suit aussi une formation idéologique qui ne semble pas lui laisser un souvenir impérissable. En tous les cas, en avril 1937, il est versé dans la « Leibstandarte SS Adolf Hitler », à Berlin, preuve que c'est un élément de valeur bien noté par ses chefs. Wittmann se familiarise alors avec le pilotage puis le commandement des automitrailleuses *Sd.Kfz.222* et *232*.

En septembre 1939, il est engagé dans la campagne de Pologne. Le jeune *SS-Unterscharführer* commande l'une des voitures du *Panzerspäh-Zug* de l'unité. Quelques semaines plus tard, Michael part pour Berlin afin d'y suivre des cours sur les tactiques des blindés. Il en ressort passionné par la guerre mécanisée. Suit la campagne à l'Ouest durant laquelle il combat à bord de sa *Sd.Kfz.222*. En juillet 1940, la « Leibstandarte » est envoyée près de Metz afin d'y être rééquipée. Dans le lot des nouveaux matériels livrés se trouvent six *Sturmgeschütze III Ausf. A* flambant neufs. Pour notre homme, aucun doute à avoir, il faut rejoindre la *SS-Sturm-Batterie* en cours de formation et combattre à bord de l'une de ces machines. Persuasif, il parvient à arracher les accords nécessaires auprès de sa hiérarchie et à constituer un équipage qu'il entraîne sans relâche. Et c'est à bord de son *StuG* baptisé « Buzzard » qu'il participe à l'opération « Marita » contre la Yougoslavie et la Grèce. Wittmann y acquiert une solide réputation de chasseur. Le 11 juin 1941, la « Leibstandarte » est transférée à l'Est en vue de l'opération « Barbarossa ». À l'aube du 22, les armées du *III. Reich* déferlent sur l'Union Soviétique. La division de Wittmann est affectée à la *Heeresgruppe* « Süd » et opère principalement en Ukraine. Le 12 juillet, notre homme est décoré de la Croix de Fer de seconde classe pour avoir détruit plusieurs chars soviétiques. En septembre, il reçoit la Croix de Fer de première classe, pour la destruction de six T-34 dans la zone de Rostov-sur-le-Don. Une légende est en train de naître ! Wittmann est alors promu *SS-Oberscharführer*. En juin 1942, il reçoit l'ordre de quitter l'*Ostfront* pour suivre des cours à la *SS-Junkerschule* de Bad Tölz, en Bavière. Pendant ce temps, son unité change d'organisation et devient la *SS-Division (mot.)* « Leibstandarte SS Adolf Hitler ».

Quelques jours avant Noël 1942, le 21 décembre, Wittmann devient *SS-Untersturmführer*. Il reçoit en même temps sa nouvelle affectation. Il fait désormais partie de la toute récente *13. Kompanie* équipée du nouveau Tiger. Dans un premier temps, il commande un *Panzer III lang* avec pour mission de protéger les « lourds » des attaques de l'infanterie ennemie ; flanc-garde et escorte lui conviennent mais il rêve de commander l'un de ces fauves de 56

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007



▼ ***StuG III Ausf. A SS-Sturm-Batterie* « Leibenstandarte » Canon d'assaut de Michael Wittmann lors de l'opération « Barbarossa », été 1941.**

tonnes. En juillet 1943, son rêve est exaucé et il prend le commandement de l'un des treize engins de la division. Son baptême du feu sur Tiger a lieu dans le cadre de la bataille contre le saillant de Koursk. Dès le premier jour de l'assaut, Wittmann se distingue en engageant son char dans un sous-bois puis en débouchant à la lisière d'une forêt sans s'être jusqu'alors aperçu qu'il était posté derrière la ligne de feu des blindés soviétiques ! Prenant soin de rendre compte en signalant sa position et de demander du renfort, il passe à l'attaque et détruit trois T-34 avant d'être à son tour touché par un perforant qui endommage son train de roulement. Qu'à cela ne tienne ! Une partie de l'équipage débarque et répare sous le feu ennemi avant de repartir au combat. Le *Bordführer* accroît alors son score de huit T-34 et de 7 canons antichars ! Dire que la 52e Division de la Garde se souviendra longtemps de Wittmann serait un euphémisme... Le lendemain, il ajoute à son tableau de chasse deux T-34/76, deux automoteurs et trois chars légers T-60. Si Wittmann remporte succès sur succès contre les T-34 et les KV, il n'en va pas de même pour les unités allemandes qui ne peuvent percer les lignes soviétiques. « Zitadelle » est un échec. Berlin renonce, d'autant que les Anglo-Américains viennent de débarquer en Sicile ouvrant par là même un second front.

Le 29 juillet 1943, la *13. Kompanie* devient le noyau dur de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101* formée à Sennelager. L'unité est en théorie indépendante mais, *de facto*, elle est rattachée à la « Leibstandarte » qui devient la *1. SS-Panzer-Division*. Wittmann combat en octobre dans la région de Kiev où il détruit une vingtaine d'engins soviétiques. En novembre, il est dans la zone de Jitomir. Afin de prévenir une offensive soviétique, « Sepp » Dietrich décide d'attaquer par surprise et de reconquérir la ville de Brusilov. Tandis que quelques *Panzer* fixent les défenses ennemies, le Tiger de Wittmann les déborde puis se faufile au sein du dispositif russe. Par surprise, il détruit coup sur coup deux T-34. Cependant, un troisième char russe cherche à l'éperonner afin d'en finir avec lui. Bien trop audacieuse, la manœuvre ne réussit qu'en partie et les tankistes soviétiques sautent sur la caisse du Tiger afin de grenader le compartiment moteur. Alors que les balles et les obus fusent en tous sens, Wittmann émerge de sa tourelle comme un diable de sa boîte et repousse les assaillants à l'aide de son pistolet ! Où l'art et la manière d'alimenter une légende !

Le 13 janvier 1944, Michael Wittmann et son canonnier, « Bobby » Woll, reçoivent la *Ritterkreuz* pour avoir stoppé, avec quelques-uns de leurs camarades, l'attaque d'une brigade blindée ennemie. À peine décoré, toujours le 13, Wittmann repart au combat et s'adjuge 19 chars supplémentaires. Il atteint ainsi le score exceptionnel de 88 blindés détruits. Le lendemain, il apprend sa promotion au grade de *SS-Obersturmführer*. Peu de temps après, il reçoit un télégramme de Hitler l'assurant de sa gratitude et l'invitant au *Führerhauptquartier* de la « Wolfsschanze » pour y recevoir les *Eichenlaub*. Wittmann devient dès lors un héros national que la propagande de Goebbels s'empresse de faire connaître à toute l'Allemagne et même, bien involontairement, au-delà des frontières du *Reich* puisque c'est à cette époque que Staline fera mettre la tête du chef de char à prix ! Cérémonies officielles, visites dans les usines d'armement, interventions sur Radio « Berlin » et séances photos sont, un temps durant, le lot quotidien de notre as. Cependant, le temps passe et la guerre continue. Début 1944, la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101* est retirée du front pour être reconstituée en Belgique. Wittmann, qui revendique alors 119 victoires, se voit confier le commandement de la *2. Kompanie* de l'*Abteilung* alors aux ordres du *SS-Sturmbannführer* Heinz von Westernhagen.

◀ Wittmann devient rapidement « l'enfant chéri » de la propagande du *Reich*. Cette omniprésence dans les médias de l'époque forge une bonne partie de sa légende. Mais en contrepartie, sa disparition tragique va causer un profond émoi parmi beaucoup de soldats allemands.
DR

dossier spécial

◀ Wittmann (à gauche) et son canonnier, Balthasar Woll (à droite), sont décorés de la *Ritterkreuz* en janvier 1944 pour leurs exploits communs sur le front de l'Est. À cette époque, et comme en atteste le canon de *8,8cm* de son Tiger, Wittmann compte déjà plus de 80 victoires.
Bundersarchiv

▶ Ce Tiger n°133 est identifié comme celui de Fritz Zhaner de la *1. Kompanie* de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101*. Nous sommes à Morny, le 7 juin 1944, et les « lourds » commencent leur marche vers le front de Normandie. Paradoxalement, ce sont plus les pannes mécaniques qui vont les ralentir que les *Jabos* anglo-américains ! Bundersarchiv

▼ Victime d'une panne mécanique, le Tiger n°231 du *Junker* Belbe est pris en remorque par le n°232. Bien que ce type de manoeuvres soit formellement interdit, les impératifs du front et le manque d'engins de dépannage font que le règlement a bien souvent été détourné par les équipages contraints de faire avec les moyens du bord ! Bundersarchiv

Le 1er mars 1944, il épouse Hildegard Burmester avant de repartir pour son nouveau cantonnement, à Beauvais, en France. Le mardi 6 juin 1944, les troupes alliées débarquent en Normandie. La *1. SS-Panzer-Division* est en réserve aux côtés de la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » et de la *Panzer-Lehr-Division* de Fritz Bayerlein. Du 6 au 12, l'unité de Wittmann fait mouvement pour rejoindre la Normandie via Paris. Sous les raids des *Jabos*, les Tiger arrivent enfin près de la ligne de front. Le 12, les *SS-Panzerschützen* sont prêts à en découdre avec l'ennemi. Wittmann et sa compagnie sont stationnés à côté de Villers-Bocage, au Sud de Tilly-sur-Seulles. Le 13 au matin, Michael s'apprête à réaliser un exploit militaire qui marquera à jamais les annales de la guerre mécanisée !

Nous le retrouvons à la tête de quatre Tiger et d'un *Panzer IV* embusqués sur les flancs de la colline n°213. Ses ordres sont simples : stopper l'avance de la *7th Armoured Division* britannique qui cherche à déborder le dispositif allemand et à atteindre Caen. Sur les coups de 6h30, le « chasseur » repère ses prochaines « proies » sur la nationale n°175. Il s'agit d'une colonne blindée britannique formée d'engins du *4th Yeomanry Regiment Sharpshooters* affecté à la *22nd Armoured Brigade*. Michael ordonne à ses équipages de retenir leur feu jusqu'à une distance d'environ 200 mètres. La tourelle du Tiger pivote et suit lentement le véhicule de tête, puis, soudain, dans un bruit assourdissant, le *8,8cm* fait feu ! En quelques secondes, deux Cromwell s'embrasent. C'est bientôt le tour d'un half-track de commandement. L'Allemand décide de s'engager dans Villers-Bocage via une rue perpendiculaire à la route nationale. Ce faisant, il passe à quelques mètres d'un blindé britannique caché par la fumée des explosions. Le Tiger fait un passage en force, exposant son flanc au canon de 75mm du Cromwell qui bizarrement ne fait pas feu !? Et pour cause… pris de panique, le canonnier anglais vient de quitter son poste, laissant le Cromwell désarmé ! Lors de sa progression, Michael et son équipage se rendent vite compte qu'ils ont affaire à une

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007

Panzerkampfwagen VI Tiger
schwere SS-Panzer-Abteilung 101
StabsKompanie
Char personnel du *SS-Sturmbannführer* Heinz von Westernhagen. C'est à bord de ce blindé que Wittmann trouve la mort en Normandie, en 1944

importante concentration de chars et de canons. Le « lourd » recule puis fait demi-tour dans le but de repartir par le chemin emprunté quelques minutes auparavant. Cette fois-ci, le Cromwell, toujours embusqué, ouvre le feu à courte distance, son canonnier venant de reprendre son poste. Deux obus frappent la cuirasse du *Panzer* mais ils ne parviennent pas à pénétrer le blindage. En réponse, le *8,8cm* tonne et fait littéralement voler en éclats l'engin adverse. Cette affaire étant réglée, Wittmann poursuit sa route tandis que son pilote emballe le Maybach HL-230 du char lourd. Après s'être ravitaillé en munitions et carburant, le Tiger revient à l'assaut. En préambule et par précaution, il détruit un Sherman Firefly, seule machine dangereuse pour lui avec son canon de *17 Pounder*. La colonne britannique est en pleine débandade et Michael en profite pour détruire avec ses camarades vingt-sept véhicules en moins de cinq minutes ! Les *Tommies* finissent par réagir et ripostent à l'aide d'un antichar. Le *Panzer IV* et trois des Tiger engagés, dont celui de Wittmann, sont touchés. Les équipages giclent des machines mais Villers-Bocage et ses abords sont toujours allemands et Monty ne prendra pas Caen avant de longues semaines.

Le 25 juillet 1944, sur recommandation de « Sepp » Dietrich, Michael Wittmann reçoit les *Schwertern* pour sa *Ritterkreuz*. C'est Hitler en personne qui décore le tankiste, lui annonçant sa promotion au grade de *SS-Hauptsturmführer*. Le *Reich* ayant besoin de héros encore en vie, Berlin propose à Wittmann de devenir instructeur à Putlos. Ce dernier refuse et repart se battre en Normandie dès le 6 juillet. Il participe à la bataille de Caen à bord de son engin. En août, il est basé à Cintheaux avec les restes de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101* éprouvée par les récents combats. Le 8 août, vers 12h00, le Tiger n°007 de Wittmann fait mouvement dans un champs près de Gaumesnil, au Sud de Caen, sur la route de Falaise, lorsqu'il est touché de plein fouet par les perforants d'un Sherman Firefly du *A Squadron* du *1st Northamptonshire Yeomanry*. Le char explose. La tourelle est projetée à plusieurs mètres de haut avant de lourdement retomber au sol. L'équipage meurt sur le coup. Le *SS-Hauptsturmführer* Wittmann avait détruit 141 chars et 132 canons. ■

◀ « *Achtung Jabos !* ». La menace aérienne alliée oblige tous les véhicules allemands à se transformer en bosquets ambulants. Un tache ardue pour les équipages des *Tiger* compte tenu de la taille et de la masse de leurs engins. De plus, il fallait renouveller cette opération régulièrement... pour ne pas voir le camoufage prendre une belle couleur marron ! Bundesarchiv

Les deux font la paire !

Par Laurent Tirone

Balthasar Woll

s.SS Panzer-Abteilung 101

Nom : Woll

Prénom : Balthasar « Bobby »

Nationalité : Allemande

Né le : 1er septembre 1922, Wemmetsweiler, Sarre, Allemagne

Mort en : 1996

80 victoires

Balthasar Woll est issu d'une modeste famille ouvrière. Son parcours professionnel est au départ bien loin de toutes préoccupations guerrières. Il s'oriente ainsi vers des études techniques avec une spécialisation dans le domaine électrique. Lorsque la guerre éclate, Woll est encore trop jeune pour rejoindre l'Armée. C'est seulement le 15 août 1941 qu'il se porte volontaire pour intégrer les Waffen-SS, plus précisément pour devenir mitrailleur au sein de la 3. SS-Division (mot.) « Totenkopf ». Comme les autres soldats de cette division, il combat farouchement les Soviétiques dans la poche de Demiansk. C'est au cours de ce que l'on va appeler le « chaudron » de Demiansk que Woll est gravement blessé. Evacué du Kessel, il part se refaire une santé dans un hôpital en Allemagne. À cette occasion, il reçoit le Demjanskschild – honneur qui, comme son nom l'indique, récompense ceux qui ont survécu à cet affrontement dans les neiges de Russie. En tant que SS-Oberschutze, il est décoré de la Croix de fer de deuxième classe le 23 juillet 1942. Après sa convalescence, il devient canonnier dans les Panzertruppen et rejoint, fin 1942, le 4. schwere SS-Panzer-Regiment de la « Leibstandarte ». S'il n'est fait aucun doute des qualités de soldat de Woll, c'est en tant que canonnier à bord du Panzer de Michael Wittmann qu'il va se construire une carrière militaire exceptionnelle. L'entente entre les deux hommes est parfaite ou presque. L'expérience aidant, Balthasar Woll a la capacité d'interpréter les souhaits de son Bordführer, ce qui en a fait un duo soudé et extrêmement efficace. Les deux hommes s'apprécient mutuellement, au point que, de camarades de combats, ils deviennent amis. Woll est d'ailleurs le témoin de mariage de Wittmann. Logiquement, son parcours se confond avec celui de ce dernier. Les deux hommes sont en Russie en janvier 1943 et se battent dans le secteur de Kharkov. À cette époque, Wittmann est encore SS-Untersturmführer sur Panzer III. Même équipée d'un canon long, cette machine est loin de valoir les T-34/76 soviétiques, mais Woll est un remarquable canonnier capable de coups aux buts exceptionnels !

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007

Panzerkampfwagen VI Tiger
schwere SS-Panzer-Abteilung 101
2. Kompanie – 1. Zug
char personnel de Balthasar Woll
Normandie, 1944

L'opération « Zitadelle » en juillet 1943 consacre le duo. Les deux hommes se retrouvent dans les entrailles d'un Tiger I qui remplace avantageusement le Panzer III de leurs débuts ! En étroite coopération avec Woll, qui est alors considéré comme le meilleur tireur de la « Leibstandarte », Wittmann ajoute à son tableau de chasse 30 blindés supplémentaires, principalement des T-34/76 et des KV-1, mais aussi 28 canons antichars et deux batteries d'artillerie. Au cours de cette bataille, la division de « Sepp » Dietrich revendique la destruction de 487 chars soviétiques et de 204 pièces d'artillerie. Les Tiger se sont taillé la part du lion avec 151 blindés et 87 canons. Le 14 octobre 1943, « Bobby » Woll reçoit la Croix de fer de première classe. Le 9 novembre, il est promu au grade de SS-Rottenführer. Le parcours de Woll et de Wittmann est cependant loin d'être terminé et leurs victimes vont continuer à s'ajouter à leur tableau de chasse avec une impitoyable régularité. Le 16 janvier 1944, les deux hommes se distinguent une nouvelle fois lorsqu'un groupe de T-34/85 et de chars lourds KV-1 monte à l'assaut des positions de la « Leibstandarte ». Seize T-34 vont succomber sous les perforants de 8,8cm avant que les Soviétiques ne renoncent provisoirement à leur attaque. Pour ces faits d'armes, Woll reçoit la Ritterkreuz. Il est promu SS-Unterscharführer le 30 janvier.

La bataille de Normandie le voit monter au combat à bord de sa propre machine, le Tiger n°212, au sein de la schwere SS-Panzer-Abteilung 101, sous les ordres de Wittmann. Blessé à la tête lors d'une attaque aérienne menée par des Jabos, il est évacué vers l'Allemagne. Woll est alors éloigné du service actif jusqu'en mars 1945. Pendant sa convalescence, il rejoint le château de Holte avec la fonction d'instructeur pour assurer la formation de nouveaux canonniers, conducteurs, pourvoyeurs et chefs de char. Ses supérieurs ne tarissent pas d'éloges à son sujet et il est nommé SS-Oscha le 1er octobre 1944. Son retour en unité sur le front de l'Ouest coïncide avec la défaite du III. Reich. « Bobby » Woll est fait prisonnier par les Américains. Libéré après quelques mois de captivité, il reprend, en tout anonymat, son ancienne activité d'électricien. Il s'éteint en 1996. Son palmarès en tant que « As » de la Panzerwaffe s'élève à approximativement 80 blindés, 107 canons antichars, plusieurs pièces d'artillerie et une position de mortiers lourds. Mais il ne fait aucun doute que Wittmann lui doit nombre de ses victoires. ■

◀ **Page de gauche**
Woll en compagnie de son ami Wittmann, à gauche. Si ce dernier a revêtu sa tenue d'apparat pour les besoins des photographies de propagande, les autres *Panzerkommandanten* présents sur la photo portent leurs uniformes camouflés. Si elles sont efficaces pour se fondre dans la nature, par contre, elles ne protégent pas assez les *Panzerschützen* contre le danger tant redouté des incendies pouvant se déclencher à bord des chars endommagés.
Bundesarchiv

◀ En compagnie de Jupp Sälzer, Bathazar Woll arbore sa Croix de Chevalier. Il faudra toute la force de persuasion de Wittmann pour qu'elle lui soit attibuée début 1944 alors qu'il n'était alors que « simple » canonnier.
Bundesarchiv

Par Laurent Tirone

Le « Suisse » de la « Das Reich »

Ce T-34/76 Modèle 1942 arbore de grandes croix blanches destinées à éviter les méprises. Malgré cela, les erreurs d'identification seront malheureusement fréquentes. Coll. T. Anderson

Emil Seibold

SS-Panzer-Regiment 2

Nom : Emil

Prénom : Seibold

Nationalité : Helvético-allemande

Né le : 26 février 1907, Bâle, Suisse

Mort en : 1990

69 victoires

Lorsque la famille Seibold, d'origine allemande, donne le jour à leur fils en Suisse, ils sont loin de se douter que cet enfant né sur une terre traditionnellement « neutre » va devenir un des plus redoutable commandant de chars de la *Waffen-SS*. Après un passage sur le tard au sein des *Hitlerjugend* en Bavière, contrairement à certains de ses futurs camarades de combat, il n'embrasse le métier des armes que sur le tard, vers l'âge de 33 ans. En avril 1940, sans que sa double nationalité helvético-allemande ne pose de souci, il intègre les *Waffen-SS* en tant que fantassin ; il a le matricule 4096-1995. C'est en Pologne, en septembre 1939, qu'il reçoit son baptême du feu au sein d'une compagnie d'assaut de la *SS-Totenkopf-Standarte*. En novembre, il est affecté à la *3. Kompanie* du *Panzerjäger-Bataillon* de la « Das Reich » ; il y sert en tant que conducteur de motocyclette. Une fonction qu'il n'occupe pas longtemps car il est rapidement promu canonnier dans la même unité. La campagne de France puis l'invasion de l'Union Soviétique lui offrent l'occasion de faire valoir ses qualités de combattant. Pour ses faits d'arme, il obtient, le 23 août 1941, la Croix de fer de deuxième classe.

C'est donc en tant que servant d'un canon antichar qu'il acquiert une certaine expérience dans « l'art et la manière » de détruire les engins ennemis. La montée en puissance des chars soviétiques rendant rapidement obsolètes leurs matériels, les Allemands sont contraints, pour redonner du *punch* à leurs formations blindées, de faire feu de tout bois. Parallèlement aux improvisations sur châssis de chars déclassés ou bien capturés à l'Ouest, il est décidé en mars 1943 d'affecter quelques T-34/76 de prise au sein de la *III. Abteilung* de la *2. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Das Reich ». Pour Seibold, qui a rejoint le *SS-Panzer-Regiment 2* quelques mois plus tôt, la mise à disposition de ce blindé 100% soviétique est une véritable révélation. Bien qu'il puisse paraître incongru de parler d'alchimie entre un homme et une machine de guerre, c'est en tant que *Bordführer* d'un T-34 modèle 1942 que Seibold va dévoiler tout son talent. Une valeur unanimement reconnue par ses supérieurs qui, le 20 avril 1943, le décorent de la Croix de fer de première classe. L'opération « Zitadelle » contre le saillant de Koursk et plus particulièrement la bataille de Prokhorova consacrent notre homme comme l'un des plus brillants chefs de char de la « Das Reich ». Avec son *Panzerkampfwagen* T-34 *747(r)*, il obtient des scores remarquables, au grand dam des équipages soviétiques qui ne pensaient pas que leur char national puisse être aussi efficace ! La dotation du *SS-Panzer-Regiment 2* est d'ailleurs originale avec pas moins de 25 T-34/76 contre une trentaine de *Panzer IV lang* ! Aussi performante soit la machine soviétique, il n'en demeure pas moins que combattre à son bord présente quelques inconvénients majeurs. Les risques de méprise sont en effet importants ; pour certains « casseurs de chars », tout T-34 se doit d'être détruit même si celui-ci arbore de grandes *Balkenkreuze* sur ses flancs. De juin à août 1943, Siebold envoie à la casse 23 chars adverses. Les décorations continuent de pleuvoir pour le « Suisse » qui, le 4 juin 1944, reçoit la *Deutsche Kreuz in Gold*. En février 1945, son parcours conduit Emil Seibold en Hongrie avec la *8. Kompanie* du *SS-Panzer-Regiment 2*. Le 6 mars, à bord cette fois d'un *Panzer IV Ausf. H* arborant le numéro 831, il participe comme *Zugführer* aux durs combats contre les forces soviétiques près de la forêt de Bakony, à proximité de Budapest.

Au cours de sa carrière au sein de la *Panzerwaffe*, le *SS-Hauptscharführer* Seibold épinglera à son tableau de chasse 65 ou 69 (selon différentes sources) chars ennemis, l'essentiel de ses victoires ayant été obtenu aux commandes de son T-34 soviétique. Un score qui le place au premier rang de sa division. Pour son parcours exceptionnel essentiellement réalisé sur le front de l'Est, il recevra la *Ritterkreuz* lors d'une ultime cérémonie de remises de décorations le 6 mai 1945. Ayant survécu à la guerre, il s'éteint en 1990. ■

Par Laurent Tirone & Yannis Kadari

Quatorze dans la même journée !

Fils du ministre des Affaires Étrangères du *Reich*, Joachim von Ribbentrop, Rudolf s'engage le 1er septembre 1939 au sein de la *SS-Standarte* « Deutschland ». Avec la *11. Kompanie*, il prend part aux combats menés aux Pays-Bas et en France, campagne pendant laquelle il montre sa témérité en se portant volontaire pour mener un assaut sous le feu de l'artillerie ennemie alors qu'il est lui même blessé ! Il est décoré de la Croix de Fer de seconde classe.

Le 1er juin 1940, Rudolf von Ribbentrop est transféré à la *SS-Junkerschule* de Braunschweig afin d'y suivre des cours d'officier. Il sort de l'école le 20 avril 1941 avec le grade de *SS-Untersturm-führer* pour prendre le commandement d'un peloton de la *SS-Gebirgs-Aufklärungs-Abteilung* de la *Kampfgruppe* « Nord ». Les premières semaines de l'assaut contre l'Union Soviétique le conduisent en Finlande où, avec ses hommes, il affronte les unités russes qui défendent l'accès à Leningrad. À la tête de son groupe de combat, il parcourt 125 kilomètres en trois jours. Suite à une blessure par balle, Ribbentrop est hospitalisé jusqu'en février 1942, date à laquelle il rejoint la *6./SS-Panzer-Regiment 1* de la « Leibstandarte ». Engagé dans la région de Kharkov avec son unité équipée de *Panzer IV*, le *SS-Obersturmführer* Ribbentrop contribue à plusieurs reprises à sauver des situations pourtant mal engagées. Blessé pour la troisième fois, il désobéit à un ordre d'évacuation pour reprendre le combat avec son équipage. Ses actes de courage lui valent de recevoir la Croix de Fer de première classe le 18 mars 1943.

L'opération « Zitadelle » le voit à la tête de la *6. Kompanie*. Le 12 juillet, la bataille de chars de Prokhorova lui donne à nouveau l'occasion de se distinguer. Isolé de son unité, son *Panzer IV lang* se retrouve pris au beau milieu d'une offensive soviétique regroupant près d'une centaine de T-34/76. Commence alors une série de duels pendant lesquels les *Panzerschützen* affrontent leurs adversaires à parfois trente mètres et moins ! Ce ne sont pas moins de quatorze T-34 qui succombent sous les coups de l'équipage allemand. Le 20 juillet 1943, cet exploit vaut à Ribbentrop de recevoir la *Ritter kreuz*. Le 1er août, il est versé à la nouvelle *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » afin d'y instruire les jeunes recrues. Début décembre, il prend le commandement de la *3./SS-Panzer-Regiment 12*. Le 7 avril 1944, la division reçoit l'ordre de se porter en Normandie. Attaqué par un Spitfire et de nouveau blessé, notre homme est rapatrié vers l'Allemagne. Fidèle à lui même, il désobéit aux ordres pour rejoindre son unité ! Pendant l'été 1944, ses Panther infligent de lourdes pertes aux troupes anglo-canadiennes cherchant à percer les lignes allemandes. En juillet, atteint d'une jaunisse, il est encore hospitalisé. La campagne de Normandie est désormais terminée pour lui.

Le 1er septembre, il devient officier d'état-major au sein du *SS-Panzer-Regiment 12*. Lors de l'offensive des Ardennes, un fragment d'obus vient se loger dans sa mâchoire. Comme d'habitude, il refuse d'être évacué et reste à proximité de la zone des combats. De retour dans son unité à l'orée de l'année 1945, il est promu *SS-Hauptsturm-führer* le 30 janvier. En février, il affronte les chars soviétiques en Hongrie. Conscient du sort qui l'attendrait lui et ses hommes en cas de capture par les troupes staliniennes, Ribbentrop parvient le 8 mai 1945 à rejoindre les lignes américaines en Autriche où, conformément aux ordres reçus, il se constitue prisonnier. ■

Note : Le lecteur pourra se reporter au numéro 2 de « Batailles & Blindés » afin de découvrir ou de redécouvrir les combats de Joachim von Ribbentrop et de son équipage lors de l'opération « Zitadelle » contre le saillant de Koursk.

Rudolf v. Ribbentrop

SS-Panzer-Regiment 12

Nom : von Ribbentrop

Prénom : Rudolf

Nationalité : Allemande

Né le : 10 mai 1921, Wiesbaden, Allemagne

Toujours en vie

14 victoires

▶ C'est à bord d'un *Panzer IV Ausf. G* comme celui-ci que Rudolf von Ribbentrop va affronter des myriades de T-34 à Koursk. Si son blindage n'est toujours pas à la hauteur, son canon long de *7,5cm* peut par contre pulvériser le char moyen soviétique aux distances usuelles de combat. Coll. Y. Kadari

dossier spécial

Otto Carius

Par Laurent Tirone & Yannis Kadari

Quand le loup sort du bois !

Le palmarès d'Otto Carius en fait incontestablement l'un des plus grands as des *Panzertruppen*. Si son parcours militaire est un classique du genre, il faut avouer que rien ne prédisposait ce jeune homme maigrelet et à la santé fragile à devenir un talentueux chef de char doublé d'un meneur d'hommes respecté par ses subordonnés et apprécié de ses supérieurs.

Rien, absolument rien, dans la jeunesse d'Otto Carius ne pouvait laisser supposer que cet enfant timide et chétif deviendrait quelques années plus tard l'un des plus dangereux chefs de char que les adversaires de la *Panzerwaffe* aient jamais connu. Adolescent passionné de littérature et de musique classique, il se destine dans un premier temps à une carrière d'artiste. Pourtant, malgré son talent de mélomane et ses qualités avérées de pianiste et de violoniste, il préfère suivre des études techniques pour ensuite devenir ingénieur. Mais, bientôt, l'Europe promet de s'embraser. Patriote et fils d'un ancien combattant de la Grande Guerre, Carius fait le choix de surseoir à ses études et de s'engager dans le *Heer*. Il cherche alors à s'enrôler dans une unité de *Panzerjäger*. Toutefois, à plusieurs reprises, les recruteurs qui l'examinent refusent son dossier, arguant de sa taille et de sa corpulence ; la réponse est toujours la même : « trop maigre, trop frêle, pas assez physique ». Loin de se décourager, Carius déploie des trésors de persuasion et réussit enfin à intégrer la *Wehrmacht* au printemps 1940. Il a tout juste 18 ans lorsqu'il part en garnison à Posen, dans le *Reichsgau* du Wartheland, afin d'y faire ses classes au sein de l'*Infanterie-Ersatz-Bataillon 104*. Commence pour lui une instruction intense qui mettra à rude épreuve ce garçon au physique bien peu adapté à la vie martiale. En outre, sa petite taille et son manque de résistance lui valent très vite de subir des brimades et des mauvaises plaisanteries quotidiennes, aussi bien de la part de ses camarades de chambrée que de ses instructeurs qui, en prime, n'ont de cesse de lui confier corvée sur corvée. En un mot, Otto Carius est devenu la « tête de turc » de son bataillon, celui que l'on aime à ennuyer pour s'amuser… N'altérant ni son enthousiasme ni sa détermination à réussir sa carrière militaire, ces épreuves, au contraire, forgent son caractère. Pour ne pas répondre aux provocations des uns et des autres, il développe un sang-froid à toute épreuve ainsi qu'une grande capacité à analyser les situations conflictuelles. Et puisque sur le plan physique il n'est pas toujours à la hauteur, il compense par sa vivacité d'esprit et redouble d'efforts sur le plan intellectuel. Malgré tout, l'entraînement dispensé dans « la reine des champs de bataille » ne convient guère à Carius. Il se lasse. Aussi, lorsque son chef de compagnie demande douze volontaires pour intégrer une unité de blindés, le jeune homme saute sur l'occasion pour quitter l'Infanterie. Son père, vétéran rappelé sous les drapeaux, tente de l'en dissuader. Qu'importe ! Otto n'hésite pas et demande immédiatement sa mutation.

Il l'obtient quelques semaines plus tard et c'est comme chargeur à bord d'un *Panzer 38(t)* qu'il intègre la *Ersatz-Panzer-Abeitlung 7* encasernée à Stuttgart-Vaihingen. Sa frêle silhouette devient un réel atout lui permettant de se faufiler sans mal dans l'étroite caisse du char d'origine tchèque. De plus, et ce qui ne gâche rien, l'ambiance régnant au sein de sa nouvelle unité-école est à mille lieux de celle de la précédente. À l'école de tir de Putlos, dans le Schleswig-Holstein, Carius peut enfin suivre sereinement l'instruction militaire dispensée par ses pairs.

◀ Des *Panzer 38(t)* et *III* viennent de traverser la frontière soviétique ! Les premiers kilomètres de Carius en territoire russe se déroulent dans une relative tranquillité. Le jeune homme a une telle confiance en son *Panzer 38(t)* qu'il en vient à penser que sa machine est invincible. Les premiers T-34/76 rencontrés en chemin vont se charger de lui démontrer le contraire... Coll. Y. Kadari

▶ Premier hiver en Russie pour ces *Panzer 38(t)* qui traversent une petite ville qui semble avoir été épargnée par les bombardements. À l'orée de l'hiver 1941-42, Les succès initiaux (loin d'avoir été si aisés que l'on a coutume de l'affirmer ici ou là) se sont transformés en terrible batailles d'attrition. Carius est depuis longtemps revenu des qualités de son char et ne rêve plus que de *Panzer IV* à canon long ! Coll. Y. Kadari

En octobre 1941, son unité est en partie intégrée au sein du *Panzer-Regiment 21* de la *20. Panzer-Division* alors aux ordres du futur *General der Panzertruppen* Horst Stumpff. Avec ses camarades, il apprend à opérer en étroite collaboration avec l'infanterie tandis qu'une formation sur des matériels amphibies est aussi au programme des *Panzerschützen*. L'excitation des jeunes équipages est à son comble car tous pensent que l'Angleterre, et plus particulièrement le 10th Downing Street, seront les prochains objectifs du *Reich*. Le *Führer* a toutefois d'autres plans pour les forces armées allemandes. Aussi, en juin 1941, l'unité de Carius fait mouvement pour gagner la Prusse-Orientale en vue de participer à l'opération « Barbarossa ». Évoluant dans le giron de la *3. Panzergruppe*, *Heeresgruppe* « Mitte », la *20. Panzer-Division* aura à marcher vers Minsk, Smolensk puis Viasma. Dès les premières heures de la titanesque campagne à l'Est, Carius et ses camarades s'enfoncent profondément en Biélorussie, son unité progressant en direction du terrain d'aviation d'Olita situé à plus de 120 kilomètres au cœur du territoire soviétique. Pour leur premier combat contre leurs homologues russes, les *Panzerschützen* sont partagés entre l'anxiété et l'excitation. Premier combat qui, d'ailleurs, ne viendra pas car le *Panzer-Regiment 21* atteint Olita sans avoir rencontré de réelle opposition ! Cependant, alors que les Allemands se sont arrêtés pour passer la nuit sur le terrain d'aviation, les Russes déclenchent une violente contre-attaque qui n'est repoussée qu'après bien des efforts. Ce baptême du feu, loin de ressembler à ce qu'Otto Carius avait pu imaginer, n'empêche pas la *Panzer-Division* de continuer sur sa lancée et de prendre Vilnius dès le lendemain. Les hommes sont de plus en plus confiants, d'autant que l'enthousiasme et la gratitude dont font preuve les populations lithuaniennes libérées du joug soviétique les convainquent de la légitimité de leur action. Plus rien ne pourra plus les arrêter… Du moins, le pensent-ils, Otto Carius en tête. La *20. Panzer-Division* maintient le rythme de sa progression pour se rapprocher au plus vite de Minsk. Le 29 juin 1941, Carius est engagé au Nord de la ville qui ne tarde pas à tomber. Sans laisser le temps à l'Armée Rouge de se reprendre, les *Panzerschützen* marchent ensuite sur Vitbesk. Les Soviétiques n'en opposent pas moins une très forte résistance dont le jeune chargeur fera bientôt les frais. Le 8 juillet 1941, près du village de Ulla, alors que des *Pioniere* s'affairent à construire une passerelle au-dessus d'une rivière, un choc violent secoue son char à l'arrêt. Une pièce de blindage est arrachée sous l'impact du projectile ennemi. Blessé au visage par un éclat de métal brûlant, Carius parvient à évacuer son blindé sous le feu des Soviétiques. Il est en vie mais cet événement fait perdre au jeune homme ses dernières illusions quant à la supériorité des matériels allemands et en particulier celle des *Panzer* de début de guerre. L'arrivée des premiers T-34/76 achèvera de le convaincre de la nécessité de s'assurer d'une supériorité tactique par la manœuvre afin d'espérer survivre face aux redoutables machines de l'arsenal stalinien.

Le 1er août, Carius est promu *Feldwebel*. Le 4, avec quelques-uns de ses camarades, il regagne l'Allemagne afin de participer à une formation de pilote de char au sein de la *Panzer-Ersatz-Abteilung 25* de Erlagen. Suit ensuite une période à l'école de Wünsdorf, près de Berlin, afin d'y suivre les cours d'officier. Peu concentré et trop sûr de lui, il rate ses examens. Le 2 février 1942, cet échec entraîne son retour en unité combattante, autrement dit son départ pour l'*Ostfront* où, entre-temps, la situation s'est considérablement dégradée pour la *Wehrmacht*. Le *Panzer-Regiment 21* est positionné dans la ville de Gshatsk où ses camarades ont pris leurs « quartiers d'hiver » depuis la retraite consécutive à la défaite devant Moscou. Les pertes ont été si importantes que le nombre de chars disponibles est tout juste suffisant pour équiper une seule compagnie. Une partie des *Panzerschützen* est d'ailleurs employée comme simples fantassins. Quelques *Panzer* de remplacement finissent néanmoins par être livrés ; ils rééquipent la *10. Kompanie*, juste à temps pour affronter les troupes soviétiques qui lancent attaque sur attaque de mars à juin 1942. Celles-ci obligent le *Zug* du sous-officier Carius à livrer de coûteuses batailles défensives dans

▼ Le camouflage hivernal de ces deux Tiger est pour le moins sommaire. La boue et la neige se chargeront toutefois de rapidement les fondre dans le paysage. Coll. Y. Kadari

le secteur de Gshatsk et à l'Est de Viasma. Son unité est finalement transférée pour participer à une offensive limitée à l'Est de Bjeloj-Koselsk-Schinitschie. Se déroule alors un épisode dont Carius n'est pas très fier mais qui le marquera au plus haut point. Tandis que son *Zug* stationne le long d'une route forestière, dans un secteur particulièrement calme, le jeune sous-officier et ses équipages prennent un moment de détente en compagnie des servants d'une pièce de *Pak* et de quelques fantassins. Profitant du relâchement des Allemands, les Soviétiques lancent une attaque surprise. La panique s'empare alors des *Panzerschützen* ! Effrayé, Carius se précipite à bord de son char pour s'installer au poste de pilote. Il effectue une marche arrière sur plusieurs centaines de mètres afin de se mettre à l'abri, suivi dans cette manœuvre par tous les autres chars de son unité. Loin de s'en laisser compter, les servants du canon antichar mettent leur pièce en batterie pendant que les fantassins font le coup de feu. L'assaut est finalement repoussé, *in extremis* et sans l'aide des *Panzer*. Quelque peu honteux du fait de cette aventure peu reluisante, Otto Carius se jure que cette expérience lui servira de leçon et que, plus jamais, il ne se laissera surprendre par l'ennemi. Supériorité tactique grâce à la manœuvre et concentration de tous les instants seront les deux grandes leçons acquises par le jeune tankiste lors des premiers mois de la guerre en Russie ; elles lui sauveront la vie à plusieurs reprises.

En attendant, les combats gagnent en intensité et font grimper en flèche le taux des pertes allemandes. Les Soviétiques utilisent de nouveaux obus perforants qui ne font qu'une « bouchée » des *Panzer* de première génération. Heureusement, les *Panzer III* et *IV* à canon long font leur apparition mais ils sont encore peu nombreux. Pour Carius, désormais passé *Leutnant der Reserve*, l'année 1943 commence par une permission bien méritée qui, et cela va devenir une habitude pour les soldats de l'*Ostheer*, n'ira pas jusqu'à son terme. Alors qu'il se détend en famille, un télégramme l'enjoint de rejoindre l'école des *Panzertruppen* de Paderborn et de se présenter au *Kommandeur* de la *Panzer-Ersatz-Abteilung 500*. Sur place, il apprend qu'il a été sélectionné pour suivre une formation sur le tout nouveau fleuron de la *Panzerwaffe*, le *Panzerkampfwagen VI* Tiger. À la déception de ne pas rejoindre ses camarades au front succèdent la joie et la fierté de découvrir la plus puissante des machines cuirassées de l'arsenal de la *Wehrmacht*. Carius a ainsi l'honneur de faire partie de l'élite et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il saura le mériter ! Cependant, comme à Posen quelques mois plus tôt, ses premiers contacts avec les autres « recrues » des *Tiger-Abteilungen* sont loin d'être agréables. Une fois de plus, son physique joue en sa défaveur, au point que, dans ses mémoires, il rapporte qu'il était parfois comparé à un adolescent boutonneux ! Mais, tout comme à Posen, Carius ne se décourage pas, travaille dur et s'accroche. Au fil des entraînements, il démontre ses compétences. Sa *2. Kompanie* est d'ailleurs celle qui maîtrise le mieux la fragile mécanique du Tiger. Une fois leur instruction achevée, Carius et ses camarades partent pour la ville de Ploërmel, en Bretagne, afin d'y parfaire leur savoir-faire grâce à des exercices tactiques. Puis vient le départ pour le front de l'Est, les autres compagnies de la *schwere Panzer-Abteilung 502* combattant déjà depuis plusieurs mois dans le secteur de Leningrad.

Le 21 juillet 1943, Carius rejoint le gros de la formation qui, désormais, compte trois compagnies. Le jeune homme, qui est *Zugführer* au sein de la *2. Kompanie*, se voit confier le Tiger n°213. Les combats autour du lac Lagoda sont particulièrement violents car, grâce à leurs offensives successives, les Soviétiques cherchent à dégager la ville de Leningrad assiégée depuis de longs mois. De juillet à la fin septembre, attaques et contre-attaques se succèdent sans que la situation ne s'améliore pour les Allemands, ce malgré l'allant et le courage des hommes de la *schwere Panzer-Abteilung 502*. À la surprise de Carius, les Tiger ne parviennent pas à prendre l'ascendant sur des troupes russes de mieux en mieux armées et commandées. Bien sûr, les équipages des « lourds » accumulent victoire sur victoire et brisent les assauts adverses mais leurs pertes sont sensibles et l'ennemi omniprésent. Cette terrifiante guerre d'usure fait des ravages dans les deux camps et Otto voit nombre de ses amis disparaître. Fin novembre, son unité est dirigée dans le secteur de Newel où Carius et sa *Kompanie* ont pour mission de maintenir ouverte la route Welikije-Luki-Newel-Vitebsk, le temps que les *Grenadiere* aménagent de nouvelles positions d'arrêt.

▼ Des *Panzer-Grenadiere* progressent dans le secteur du lac Lagoda sous la protection d'un Tiger de la *502*. Bien que le char lourd soit capable de détruire tous les blindés soviétiques, ces hommes sont en danger. En cas de rencontre avec un Tiger, les troupes russes ont en effet reçu l'ordre d'ouvrir le feu avec toutes les armes disponibles. De la mitrailleuse lourde à l'obusier de 152mm ! Bundersarchiv

▶ Un KV-1 surblindé vient d'être atteint par un obus allemand. Le blindage de 12cm du char russe reste un gros morceau pour le Tiger qui ne peut le percer qu'à moins de 100 mètres ! Le faible pouvoir de perforation de la pièce de *76,2cm* réduit toutefois son potentiel face au *Panzer*.
Coll. Y. Kadari

Tandis que le reste des Tiger poursuit sa route, le *Panzer* de Carius est retardé par un problème mécanique sur sa chenille gauche. Alors que, aidé par les autres membres d'équipage, le pilote du char, l'*Unteroffizier* Köstler, procède aux réparations, Carius fouille l'horizon à l'aide de ses jumelles. Rien… Lorsque, soudain ! Son attention est attirée par un puis plusieurs véhicules en mouvement. L'Allemand règle ses optiques et c'est avec une certaine appréhension qu'il identifie un groupe de chars en approche. Son Tiger est toujours immobilisé. Des T-34 ! Ce sont des T-34 ! Otto en compte une bonne douzaine ! À la mode soviétique, les blindés ennemis transportent des grappes de fantassins. Köstler, qui entre-temps a repris sa place, tente fébrilement de remettre en route le capricieux Maybach tout en se demandant pourquoi Carius ne donne pas l'ordre d'ouvrir le feu. Car, pour leur part, les T-34 continuent d'avancer, comme si la présence du *Panzer* stoppé ne les concernait pas. Sans nul doute pensent-ils que l'engin isolé et immobilisé qu'ils s'apprêtent à croiser a déjà été mis hors d'état de nuire. Dans le Tiger, le calme de Carius et de son canonnier, Caljus, contraste avec l'angoisse du pilote. C'en est au point que celui-ci a bientôt les nerfs qui lâchent. Il tente de sortir en catastrophe du char mais il est rattrapé par le chargeur qui l'en empêche ! Alors que le premier T-34 n'est plus qu'à 60 mètres, Carius ordonne enfin l'ouverture du feu. *Feuer !* Le tir est précis, impeccable. C'est un « travail d'horloger », Caljus ayant placé son perforant entre la tourelle et la caisse du char soviétique roulant en tête de colonne. Détourellé par l'obus de *8,8cm*, l'engin en perdition bascule dans un fossé puis s'enflamme avant d'exploser en miettes. L'infanterie gicle pour se mettre à l'abri tandis que, paniqués et surpris, les tankistes russes ne songent pas à riposter. Au contraire même, ils se lancent dans des séries de manœuvres désordonnées espérant ainsi échapper aux feux du Tiger. C'est le sauve-qui-peut général. Calmement, suivant à la lettre les consignes de son *Bordführer*, le canonnier va aligner dix des douze blindés russes qui s'étaient imprudemment avancés.

Cette route est de nouveau le terrain de chasse du Tiger de Carius lorsque, deux jours plus tard, cinq nouveaux T-34 succombent sous les obus de *8,8cm* de sa compagnie et d'une batterie lourde de la *Flak*. Pour ces actions, Otto reçoit la Croix de Fer de première classe le 23 novembre 1943. Mais l'homme, bien qu'épuisé, n'a pas vraiment le temps de prendre de repos car les Soviétiques attaquent, encore et toujours ! La *502* est la seule unité du secteur capable de tenir en échec les chars soviétiques. La pression russe oblige ainsi les Allemands à engager leurs Tiger sur tous les points chauds du front et dans des conditions rarement optimales. Le 2 décembre 1943, alors que les « lourds » se préparent à appuyer un assaut d'infanterie, Carius et un *Hauptmann* des *Pioniere* en viennent presque aux mains, se disputant au sujet de la solidité d'un pont de fortune assemblé près de Goruschka. L'avenir donnera malheureusement raison au tankiste lorsque son char s'embourbera lamentablement suite à l'effondrement de la passerelle. Et, comme si cela ne suffisait pas, l'artillerie ennemie déclenche un feu d'enfer sur le blindé immobilisé ! Lorsque les *Panzerschützen* tentent de se mettre à l'abri, un éclat d'obus touche Carius à la tempe. Heureusement, la blessure n'est que superficielle et les Tiger repartent au combat dès le lendemain. Néanmoins, aussi puissants soient-ils, ils ne peuvent déboucher sans infanterie d'accompagnement. Le mois de décembre voit Carius faire la connaissance de son nouveau canonnier, l'*Unteroffizier* Heinz Kramer. Si les chefs de char talentueux sont souvent mis en exergue, il ne faut pas oublier les

▼ Le tube de ce Tiger affiche déjà un nombre impressionnant de victoires (22). Certains équipages avaient l'habitude de peindre un cercle rouge pour les dizaines et un cercle blanc pour les unités.
Bundersarchiv

compétences des autres membres d'équipage. Conduire un char au combat est bel et bien un travail d'équipe. Kramer est sans nul doute l'un des meilleurs « tireurs » du moment. Si bon d'ailleurs qu'il revendiquera la destruction en plein vol d'un avion de reconnaissance soviétique avec un Tiger ! Même si la chance s'en est certainement mêlée, l'exploit est tout de même de taille. Pour le plus grand malheur des Soviétiques, les deux hommes vont constituer un duo aussi efficace que Wittmann et Woll.

Le secteur de la Narva est soumis à d'incessantes attaques soviétiques qui forcent les Allemands à se replier. Les Tiger sont en permanence sur la brèche pour maintenir ouvertes les voies de communication. L'année 1943 se termine tragiquement pour la *502*. Alors que l'unité opère dans le secteur de Gatschina, la *1. Kompanie* est encerclée par des chars soviétiques et est totalement anéantie. Otto Carius reçoit l'ordre de renforcer la tête de pont de la Narva et de se mettre à disposition du *Kommandeur* de la *11. SS-Freiwilligen-Panzer-Grenadier-Division* « Nordland », le *SS-Brigadeführer* Fritz von Stolz Edler von Barancze. Notre homme se distingue encore en détruisant quatre SU-85. Une nouvelle fois, la *schwere Panzer-Abteilung 502* est appelée sur un point du front menaçant de craquer. Le 16 février, elle met en échec un assaut nocturne soviétique près du village de Riigi. Du fait de ses pertes, l'Armée Rouge cesse momentanément ses opérations pour se réorganiser. Le 17 mars, Carius se dirige vers le village de Lembitu où des chars russes ont été repérés. Ces concentrations de troupes menacent les fortifications de campagne allemandes qui protègent la ligne de chemin de fer reliant la région de la Narva à l'Estonie. À l'aube, les Soviétiques « ouvrent le bal » par un tir massif d'artillerie qui oblige l'infanterie allemande à « baisser la tête » puis à finalement décrocher. Les *Sturmgeschütze* placés en réserve imitent les fantassins, suite à la destruction de l'un des leurs. Plus rien ne semble donc pouvoir se dresser face aux T-34. Rien ? Non ! Car les Tiger de Carius et Kerscher viennent de prendre position sur les hauteurs avoisinantes. Les tankistes soviétiques commencent à se déployer en formation de combat, loin d'imaginer le danger qui les guette. Carius fait déplacer son char pour pouvoir engager les machines ennemies qui débouchent du remblai de chemin de fer. Cependant, la situation des *Panzerschützen* devient critique lorsqu'ils repèrent plusieurs batteries de canons antichars adverses bien embossées ! Sans se préoccuper des T-34, Carius les réduit au silence un à un. Profitant de la confusion régnant sur le champ de bataille, un engin soviétique parvient à se placer derrière le Tiger de Kerscher.

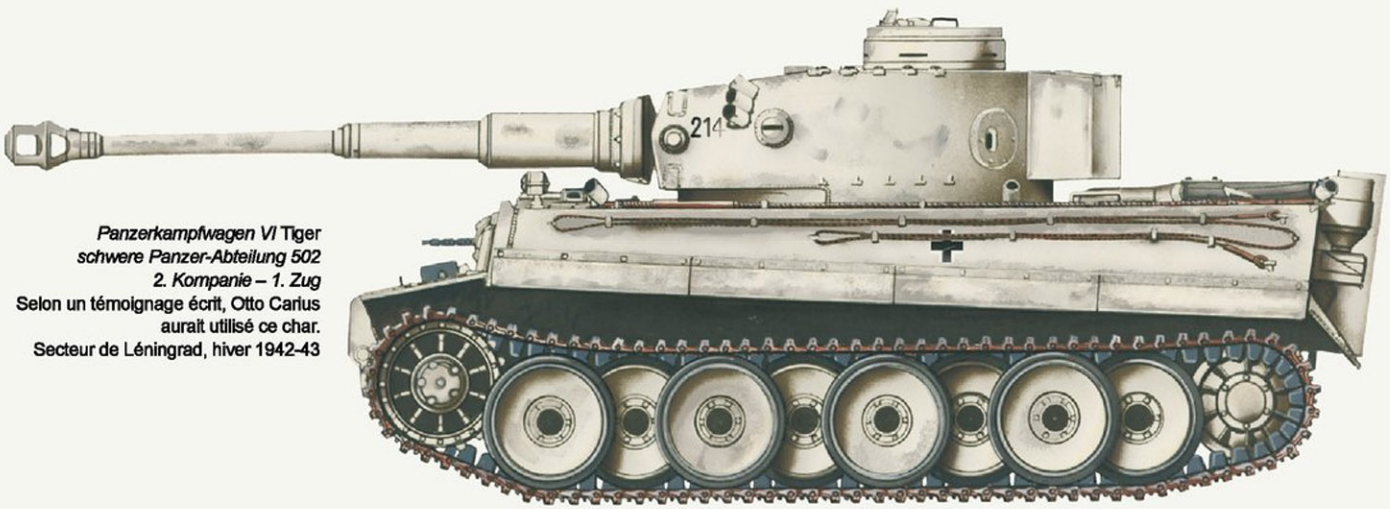
◀ Comme beaucoup de chefs de char allemands, Carius passe beaucoup de temps à observer les alentours à la jumelle. Une attitude qui lui permet, en octobre 1943, de repérer une colonne de T-34 se dirigeant vers son Tiger immobilisé. Il a ainsi le temps de préparer aux Soviétiques un comité d'accueil pour le moins explosif ! Bundersarchiv.

▼ Le Tiger n°217 est le char « personnel » d'Otto Carius. En tant que *Kommandeur* de compagnie, il a bien entendu la possibilité de prendre place dans n'importe quel autre blindé, si le sien est immobilisé. Carius ne s'en privera pas, mais contrairement à un Wittmann, il ne remplacera pas forcément le *Bordführer*. Ainsi, après la bataille de Malvina, alors que son Tiger s'est embourbé, il prendra place dans un autre engin comme simple radio ! Bundersarchiv

▲ C'est lors d'une manoeuvre comme celle-ci que Carius manque de se faire écraser... en tombant de son propre char ! La chance était encore à ses côtés. Aussi « facile » soit-il à conduire, le Tiger reste une machine pesante et d'un gabarit pour le moins imposant qui impose un certain doigté au pilote
Coll. Y. Kadari

Le blindé n'est plus qu'à quelques dizaines de mètres, prêt à expédier l'un de ses perforants dans la zone la plus vulnérable du *Panzer* lourd. Carius a tout juste le temps de prévenir son camarade par radio. Plus rapide, son canonnier pulvérise le T-34 à bout portant. Chaleur et lumière... Cinq autres blindés ennemis sont détruits dans la foulée. Confrontée ce carnage, l'infanterie russe se résigne et fait demi-tour. Plus vindicatifs, les tankistes russes « remettent le couvert » en début d'après-midi ; sans plus de succès mais avec des pertes encore plus lourdes ! Cinq autres T-34 et un KV-1 s'embrasent sous les coups des *8,8cm*. Une nouvelle tentative en fin de soirée voit trois T-34 partir en fumée. Il faut dire qu'entre-temps un troisième Tiger est venu prêter main forte à ses congénères. La nuit tombe et Carius sait pertinemment que les Russes vont profiter de l'obscurité pour essayer de s'infiltrer dans les positions allemandes. Sans la protection de l'infanterie, l'as a peu d'espoir de pouvoir se maintenir dans le village. Il est alors obligé de repartir vers l'arrière pour ramener des renforts. De retour à la tête d'une *Kampfgruppe* constituée de quelques dizaines d'hommes, il planifie une contre-attaque destinée à reprendre les positions perdues en début de matinée. L'assaut commence à 5h00 lorsque les Tiger foncent sur les lignes russes en étant accompagnés par une soixantaine de soldats. Surpris, les défenseurs sont bousculés et refluent en désordre. Le succès est total, d'autant qu'il a été obtenu avec un minimum de pertes. Un seul blessé contre la destruction de cinq canons antichars, d'un canon antiaérien et de deux obusiers ! Des T-34 contre-attaquent immédiatement mais ils sont contraints de faire demi-tour sous les coups des Tiger ; deux machines russes restent cependant sur le terrain. La poursuite de l'assaut est pourtant plus difficile car les Soviétiques se sont repris et opposent une résistance farouche aux assaillants. Bloqués par une mitrailleuse, cloués au sol par un violent bombardement d'artillerie, les *Landser* sont à leur tour obligés de desserrer leur dispositif. Profitant de cette retraite, un groupe de blindés russes tente de reprendre une partie du terrain disputé par les deux camps. Mais les Tiger sont décidemment de formidables adversaires ; deux T-34 et un T-60 l'apprennent à leurs dépends.

Leurs forces reconstituées, les Soviétiques repassent à l'attaque le 19 mars. Les chars russes sont surclassés par les « lourds » mais, malgré les pertes, ils finissent par forcer le passage. Carius et Kerscher procèdent à de véritables coupes sombres dans les rangs ennemis. En cinq jours de combat, les Tiger vont revendiquer 38 chars, 4 canons d'assaut et 70 pièces d'artillerie sans perdre un seul des leurs. Pour sa part, Otto s'adjuge douze T-34 et un KV-1. Toujours « sur le pont », la *2. Kompanie* est envoyée à Sillamä à la fin mars pour participer à l'opération « Strachwitz », du nom de l'officier commandant les troupes d'assaut. Le 6 avril, précédés d'un barrage d'artillerie mêlant pièces de *Flak*



***Panzerkampfwagen VI* Tiger**
schwere Panzer-Abteilung 502
2. Kompanie – 1. Zug
Selon un témoignage écrit, Otto Carius aurait utilisé ce char.
Secteur de Léningrad, hiver 1942-43

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007

en tir tendu, *Nebelwerfer* et pièces lourdes, les deux groupes de quatre chars Tiger montent à l'assaut. Les pilotes poussent leurs machines au maximum de leurs capacités ; petit jeu dangereux lorsque l'on connaît la fiabilité mécanique plus que relative de ces chars… L'avance est si rapide que les *Panzer* sont bientôt les cibles des artilleurs allemands. Pour que le tir des canons s'allonge enfin, les Tiger expédient quelques obus à proximité des observateurs avancés ; message reçu fort et clair ! L'artillerie ennemie entre bientôt dans la danse. Soudain, le Tiger de Gruber est atteint par deux obus. Il se replie cahin-caha. Ce contretemps ne suffit pourtant pas à ralentir l'avance de la *502*. Bousculés, les Soviétiques lâchent prise et se débandent. Confiants dans leur force, les assaillants planifient une nouvelle offensive destinée à définitivement réduire la tête de pont russe. Le 15 avril, huit Tiger cherchent à prendre l'ennemi de court. Mais la topographie du terrain ne permet pas un déploiement en ligne et encore moins en échelon refusé, formations de combat pourtant idéales dans un tel cas. Engagés sur un chemin étroit et boueux, les chars sont bloqués lorsque le véhicule de tête déchenille après avoir roulé sur une mine. C'est la consternation parmi les équipages, d'autant que leur *Kommandeur*, Schiller, se révèle incapable de prendre la moindre décision, allant même jusqu'à laisser la colonne immobile sous le feu des **Soviétiques qui n'en demandaient pas tant ! Excédé, Strachwitz le limoge pour nommer Carius à sa place. C'est un soulagement** pour les *Panzerschützen* qui n'avaient jamais apprécié Schiller, considérant *de facto* le jeune as comme leur véritable chef. Jouant sur sa chenille intacte, le *Panzer* endommagé se déplace sur le bord de la route, prouvant au passage le peu de bonne volonté des équipages envers leur commandant précédent… La colonne poursuit sa marche avant de se retrouver bloquée par une digue. Les *Pioniere* travaillent toute la nuit pour que l'offensive puisse repartir dès le lendemain matin. Un assaut qui commence sous les plus mauvais **auspices quand les tirs trop courts des *Nebelwerfer* s'écrasent sur l'infanterie d'accompagnement. Malgré tout, l'avance reprend pour** de nouveau stopper lorsqu'un Tiger saute sur une mine ! Les Russes ont embusqué des canons d'assaut qui prennent à partie les « lourds » empêtrés sur un terrain décidemment bien peu favorable à leurs déplacements. Le feu soviétique devient plus précis au point que Carius échappe de peu à la mort. Alors qu'il se baissait pour allumer une cigarette, un projectile de gros calibre percute violemment le tourelleau de son engin. À quelques centimètres près, il était décapité ! Les *Frontoviki* n'ont pas le temps de se réjouir qu'un automoteur est **rapidement pulvérisé. Cette victoire est de courte durée car un autre canon d'assaut fait mouche entre la tourelle et la caisse du Tiger.**

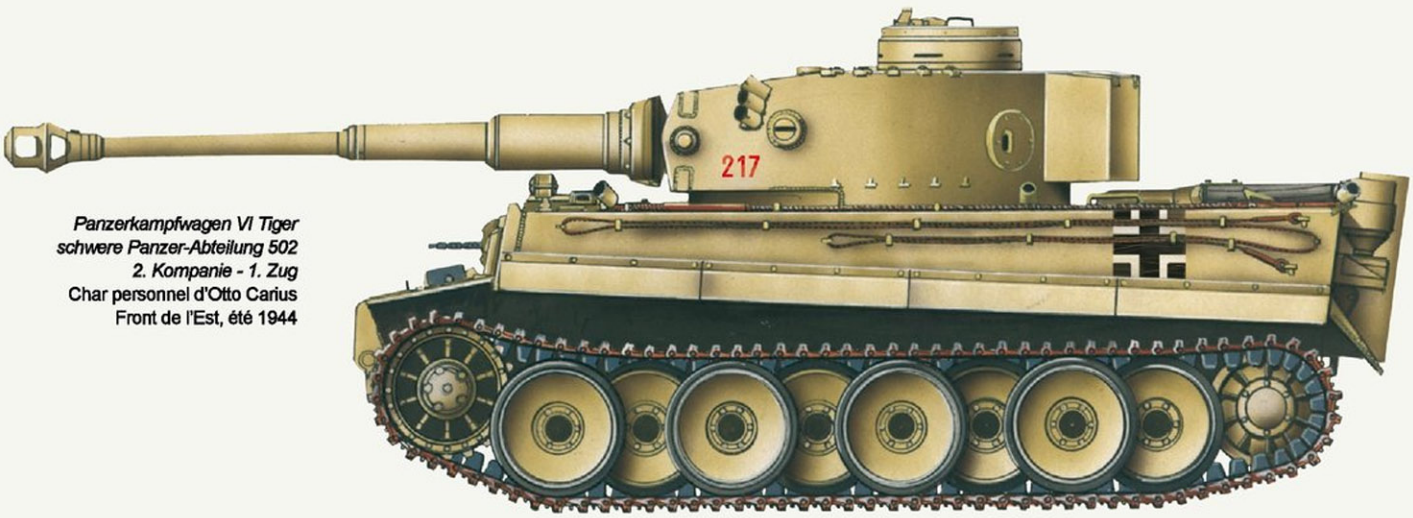
▲ L'équipage d'un Tiger regarde avec intérêt les carcasses de deux T-34. Le manchon au bout du *8,8cm* indique que nous n'avons pas affaire au vainqueur ! L'arrivée de ce char lourd bouleverse le rapport de forces sur le front de l'Est. Le blindé soviétique est totalement surclassé dans les domaines de la puissance de feu et de la protection. Il ne lui reste plus que son excellente mobilité et la loi du nombre.
Coll. Y. Kadari

▼ Les maquettistes apprécieront le camouflage de ce n°111. Particulièrement élaboré, à longue distance, il casse la silhouette du Tiger au point de faire hésiter sur son identification !
Coll. Y. Kadari

▶ Carius a revêtu son costume d'apparat pour cette photo officielle. L'homme arbore une partie des décorations qu'il va glaner au fil des combats, dont la célèbre et glorieuse *Ritterkreuz*. Il est l'un des chefs de chars les plus décorés de la *Panzerwaffe*. DR

Immobilisé, le char est immédiatement évacué par son équipage. Les pertes sont bien trop élevées, au point que la *2. Kompanie* décide de retraiter à travers les bois. Les Soviétiques en profitent pour endommager un autre engin qui finit dans les marécages. Le lendemain, les *Panzer* se vengent en détruisant deux chars russes lors d'une contre-attaque. Mais la roue tourne pour les chars allemands et l'opération est un échec.

Ce n'est pourtant pas une balle ennemie qui neutralise Otto Carius mais… une violente crise d'asthme, maladie respiratoire héritée de sa tendre enfance. Et c'est sur son lit d'hôpital qu'il apprend qu'il a été décoré de la *Ritterkreuz*, le 4 mai 1944, pour les combats de la Narva. Sa convalescence prévue pour durer quatre semaines se limite à seulement cinq jours. Il reprend le chemin de son unité stationnée dans le secteur de Pleskau. Dès son arrivée, Carius frôle une fois encore la mort. Non pas du fait des Soviétiques mais de sa propre maladresse. En guidant les manœuvres de son pilote, il tombe de son Tiger ! Les chenilles ne font que le frôler ; c'était « moins une » ! Les opérations dans le secteur sont difficiles, tant les Russes ne laissent aucun répit aux *Panzer*. À l'issue de ces combats, l'épuisement rattrape Carius qui se voit contraint à un repos de quatre semaines… réduit à un jour pour cause de grande offensive ennemie ! Lorsque les Soviétiques déclenchent l'opération « Bagration », le 22 juin 1944, la *schwere Panzer-Abteilung 502* est déployée autour de Dunaburg, au Sud de la rivière Duna, dans l'espoir de bloquer les corps mécanisés de Staline qui déferlent sur les pays baltes. Dénuée de ponts assez solides pour supporter le poids des Tiger, la région est un vrai cauchemar pour les équipages des « lourds ». De plus, le relief tourmenté de ce secteur du front se révèle être un calvaire pour les mécaniques qui lâchent les unes après les autres, au point que peu de Tiger sont opérationnels. Lors d'une attaque menée le 20 juillet 1944, de puissantes unités soviétiques enfoncent les lignes de la *290. Infanterie-Division*. Les Tiger sont dépêchés en urgence au Nord-Est de Dünaburg pour tenter de rétablir la situation. Les huit *Panzer* de la *2. Kompanie*, un effectif quasi miraculeux à cette époque de la guerre, arrivent les derniers dans la ville. Une fois les pleins faits et les chars parés se pose la question cruciale : où est donc « Ivan » ? Au son des explosions qui retentissent au Nord de la ville, l'ami « Ivan » n'est pas bien loin… Carius et Kerscher sautent dans un Kübelwagen. Pas question de faire avancer leurs précieux chars sans avoir au préalable effectué une reconnaissance. Des *Landser* en déroute croisés en chemin donnent aux deux hommes une idée de la situation dans ce secteur : catastrophique ! Un sous-officier leur indique que deux chars russes sont stationnés dans le village de Malinava. Carius s'approche prudemment et inspecte à la jumelle les Soviétiques. Le *Bordführer* compte l'effectif d'une compagnie. Un gros morceau en perspective bien que Carius estime qu'il s'agisse seulement d'une avant-garde. Un officier d'une unité de *StuGe* leur apprend que le village a déjà fait l'objet d'une contre-attaque mais que les Russes leur ont infligé une cuisante défaite, expédiant sept automoteurs à la casse ! La situation n'est pas bien claire mais, pour Carius, pas question de perdre plus de temps. Un plan d'action est rapidement mis au point. L'unique route menant à la localité étant trop étroite pour une attaque engageant les huit chars disponibles, il décide de conduire l'assaut avec son Tiger et celui de Kerscher. Les six autres engins sont positionnés en arrière, prêts à parer à toutes éventualités. La rapidité d'exécution de l'affaire, alliée à l'effet de surprise, étant une fois encore la clef de la victoire, les deux Tiger avancent à pleine vitesse vers le gros bourg. Sans pouvoir réagir, les deux T-34/85 postés en couverture sont pulvérisés. Lorsque les « lourds » déboulent parmi les troupes russes, la confusion est à son comble. Les Allemands ne s'arrêtent que pour tirer un ou deux obus meurtriers avant de repartir. Carius marque pourtant un court temps d'hésitation qui aurait pu se révéler fatal. C'est la première fois que le jeune homme affronte des JS-2. Équipé d'un canon long de 122mm, sous certains



Panzerkampfwagen VI Tiger
schwere Panzer-Abteilung 502
2. Kompanie - 1. Zug
Char personnel d'Otto Carius
Front de l'Est, été 1944

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007

angles, le JS-2 peut faire penser au Tiger II. Heureusement pour les *Panzerschützen*, les équipages soviétiques sont occupés à piller le village. Au total, dix-sept JS-2 et cinq T-34 vont être réduits à l'état de ferrailles fumantes en une vingtaine de minutes. De juin à août, la *502* est créditée de 156 chars, 175 canons d'assaut et de plusieurs centaines de véhicules.

Le 24 juillet, lors d'une reconnaissance à moto, Carius est grièvement blessé par une rafale d'arme automatique. Sur les six balles reçues, aucune n'est mortelle ! Cette fois, il est évacué vers l'Allemagne dans un navire-hôpital. Six mois vont être nécessaires pour que le jeune homme recouvre la santé. Pour ses faits d'armes, le 27 juillet 1944, il reçoit les *Eichenlaub* pour sa *Ritterkreuz*. Une fois rétabli, Otto demande à retourner au front au sein de son unité, déclinant au passage une proposition formulée par Himmler l'invitant à rejoindre les *Waffen-SS*. Le 1er janvier 1945, il prend la tête de la *2. Kompanie* de la *schwere Panzerjäger-Abteilung 512* équipée de Jagdtiger. L'entraînement a lieu au camp de Senne, près de Paderborn, puis à Dollersheim, à quelques kilomètres de Vienne. Mais du fait de la pénurie croissante de carburant, les nouvelles recrues ne reçoivent qu'une formation incomplète, au grand dam de Carius qui regrette de plus en plus ses anciens camarades. Le 8 mars, ses équipages et lui partent pour Siegburg où ils affrontent les Américains dans le *Kessel* de la Ruhr. L'as des *Panzer* va encore avoir l'occasion de faire « parler la poudre » en faisant tonner le canon de *12,8cm* de son chasseur de chars lors d'une contre-attaque. Il ajoute ainsi quelques Sherman à son palmarès. Toutefois, malgré la résistance aussi acharnée que désespérée de la *Wehrmacht*, la guerre touche à sa fin. Le 15 avril 1945, Carius et ses hommes sont encerclés. Ils se rendent aux *GI's*. Malade, Carius ne reste que quelques mois en captivité et rentre chez lui à la fin de l'été. Rendu à la vie civile, il reprend ses études pour devenir pharmacien. En 1956, installé à Herschweiler-Pettersheim, il ouvre une officine nostalgiquement baptisée « Tiger-Apothek » ! Le tableau de chasse de cet officier d'exception, doté d'un sens tactique hors du commun mais à la santé fragile, est estimé entre 150 et 200 chars détruits. Otto Carius est toujours en vie. ■

◀ Ce Tiger avance en direction de Malvina. Le choc entre le lourd allemand et les nouveaux JS-2 va être terrible. Le char russe n'a en effet pas grand chose à envier à son adversaire. Pourtant, l'affrontement va se terminer sur le score sans appel de 17 « Staline » réduits en miettes pour aucune perte du côté des Allemands.
Coll. Y. Kadari

▼ La dernière monture d'Otto Carius est un Jagdtiger. Et ce n'est certainement pas celle qu'il a préféré ! Encore moins fiable que son Tiger, ce chasseur de chars lourd peut toutefois compter sur son redoutable canon de *12,8cm* et son épais blindage pour tenter de tirer son épingle du jeu.
Tank Museum of Bovington

Un Italien chez les « mamouths »

Par Laurent Tirone

Admirateur du *Duce,* **Alfredo** Carpaneto s'engage très tôt en politique. Militant actif, l'adolescent est toutefois bien vite séduit par l'aura d'un autre dirigeant européen, Adolf Hitler. De fait, Carpaneto considère que Mussolini ne va pas assez loin dans les réformes alors que, *a contrario*, tout semble sourire au nouveau chancelier allemand qui est en train de rendre une place de choix en Europe à son pays. Cette prise de position idéologique conduit le jeune homme à nourrir un projet : celui de combattre dès que possible aux côtés des troupes allemandes. Carpaneto expédie un dossier de candidature pour rejoindre les futurs *Waffen-SS*. La réponse de Berlin ne tarde pas mais elle est négative. L'invasion de la Pologne et le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale lui fournissent une seconde chance ; Carpaneto ne la laisse pas passer !

Le 18 septembre 1939, le Romain qui parle l'Allemand couramment s'engage au sein de la *Panzer-Ersatz-Abteilung 4* alors encasernée à Mödling, près de Vienne ; constituée le 26 août 1939, cette unité instruit de jeunes recrues au profit des *Panzer-Regimenter 3* et *4,* les deux régiments blindés de la *2. Panzer-Division*. Considéré par ses chefs comme un soldat de la *Wehrmacht* à part entière, Carpaneto est versé au sein de la *4. Kompanie* où il fait ses classes avant de suivre une formation de canonnier dans le Nord de l'Allemagne. Le 3 avril 1940, il intègre la *7./Panzer-Regiment 4* avec laquelle il combat lors de la campagne de France à bord d'un *Panzer III*. Suit l'opération « Barbarossa » et ses éreintantes batailles dans les steppes russes, la chaleur, la pluie, la boue, la neige, le froid… La *2. Panzer-Division* s'approche de Moscou mais la capitale ennemie lui est interdite par les Soviétiques qui contre-attaquent. Les *Panzer*, du moins ce qu'il en reste, refluent. De nouveau affecté à la *4. Kompanie*, Carpaneto brille par son sang-froid et une bonne humeur toute méditerranéenne. Certes, l'accent transalpin de notre homme amuse ses camarades mais il n'en demeure pas moins un excellent combattant doublé d'un tankiste expérimenté. Son parcours prend un nouveau virage lorsqu'il est rappelé en Allemagne, au camp de Sennelager, près de Paderborn, le 1er avril 1943. Sélectionné avec d'autres éléments des *2.* et *4./Panzer-Regiment 4* ainsi que des *Panzerschützen* de la *8./Panzer-Regiment 3*, il participe au renforcement de la *schwere Panzer-Abteilung 502* équipée du tout nouveau Tiger de 56 tonnes. Formée le 25 mai 1942, à Bamberg, la *502* aura été la première *Tiger-Abteilung* à avoir été engagée sur l'*Ostfront*,

◀ C'est à bord d'un *Panzer III* comme celui-ci que Carpaneto débute sa carrière dans la *Panzerwaffe*. Cet engin est déjà un vétéran de la campagne de France comme le prouve les sacs de sable renforçant la protection et le blindage frontal marqué par les impacts des canons antichars. Déjà dépassé en 1940 face aux blindés lourds français tel que le B1 bis, le canon court de *3,7cm* sera bientôt inopérant face aux T-34/76 et KV-I.
Coll. Y. Kadari

dans le secteur de la *Heeresgruppe* « Nord », près de Leningrad et du lac Ladoga, à l'automne 1942. Carpaneto est affecté à la *2. Kompanie* qui compte alors neuf Tiger et dix *Panzer III Ausf. L* et *N*. À peine familiarisés avec leurs nouvelles montures, l'Italien et ses camarades repartent vers l'Est, plus précisément dans le secteur de Pleskau et du lac Peipus où ils affrontent les Russes.

Nommé *Obergrefreiter* le 4 mars 1944, Carpaneto devient *Bordführer* sur Tiger quelques jours plus tard. Débute alors pour lui une série de victoires où son sens de la tactique et sa témérité éclatent au grand jour. Le 10 octobre 1944, suite à un déraillement, le convoi ferroviaire qui transporte la *Panzer-Kompanie* de Carpaneto est immobilisé à quelques kilomètres de Memel. La cité est assiégée par les *Frontoviki*. Un duo de machines est cependant déchargé des wagons plateformes à l'aide d'un Bergepanther ; Carpaneto est dans le coup. Du fait de la pression exercée par l'ennemi dans le secteur de Truschellen, les deux « lourds » sont envoyés en urgence vers le Nord afin d'y appuyer les fantassins du *Grenadier-Regiment 209*, une unité de la *58. Infanterie-Division* arrivée sur zone depuis peu. Bien qu'étant esseulé du fait de la neutralisation du Tiger l'accompagnant, Carpaneto décide de poursuivre sa marche en avant afin de « sonder » le dispositif soviétique. Au détour d'un bosquet, il repère une douzaine de T-34 à l'arrêt. Tout indique que ces chars sont gardés en réserve pour une éventuelle exploitation. Tandis que l'Italien se prépare à rendre compte à son *Kommandeur*, les Soviétiques se mettent soudainement en route et passent à l'action contre un *Grenadier-Bataillon*. De sa propre initiative, Carpaneto décide de les engager… à un contre douze ! Sur les six obus antichars quittant le tube de son *8,8cm*, quatre font mouche à des distances variant de 800 à 1 600 mètres. Surpris et incapables d'identifier la source de leurs maux, les Russes font demi-tour en laissant quatre de leurs engins sur le terrain. Quant à Carpaneto, il passera le reste de la journée camouflé et à l'affût, son Tiger à défilement de tourelle. Toutefois, malgré le courage des équipages de chars allemands, la situation sur le front de l'Est se détériore rapidement pour le *Reich*. Ainsi, si les « affaires » de notre *Bordführer* vont bon train – en novembre 1944, il ajoute à son palmarès une quinzaine de victimes, dont plusieurs T-34/85 et des automoteurs lourds – il n'en va pas de même pour la *Wehrmacht* qui est contrainte à reculer. C'est ainsi que nous retrouvons Alfredo Carpaneto et son Tiger au Sud-Ouest de Dünaburg, en Lettonie. Nous sommes le 26 janvier 1945 ; à noter que depuis le 5 janvier 1945, la *502* a été rebaptisée *schwere Panzer-Abteilung 511*. Il combat au sein d'une *Gepanzerte Kampfgruppe* aux ordres d'un jeune *Leutnant*. Sur place, les chars fournissent leur appui à des *Kampfgruppen* qui tentent désespérément de barrer à l'ennemi les axes routiers menant jusqu'aux marches de Prusse-orientale et Königsberg.

Embusqué le long d'une route nationale, l'Italien attend patiemment ses proies. Elles apparaissent enfin sous la forme d'une longue colonne mêlant T-34 et camions. Les Soviétiques avancent vers leur destin, sans le savoir…

▼ Cette colonne de Tiger en route pour le front permet de bien visualiser la topographie de la Russie en hiver. Steppes sans fin et neige omniprésente. Un terrain de chasse idéal pour des hommes de la trempe de Carpaneto. Les larges chenilles de l'engin lui permettent d'évoluer relativemetn facilement et son canon de *8,8cm* l'autorise à porter des coups à longue distance, au point que, bien souvent les équipages des T-34 ne savent pas par quoi ils ont été touchés !
ECPA-D

À deux reprises, le *8,8cm* de Carpaneto tonne. Deux chars ennemis sont mis en flammes. Les Soviétiques continuent cependant à avancer et le Tiger risque bientôt d'être débordé. Deux machines soviétiques sont de nouveau détruites mais rien ne semble pouvoir stopper la poussée ennemie. Sa position étant devenue indéfendable, Carpaneto décide de décrocher. Il se replie au-delà d'un bourg, vers le Sud-Ouest, où il espère bien faire jonction avec le gros de son unité. Le *Panzer* s'ébroue puis pivote lourdement pour gagner la chaussée. La route est givrée à cause du blizzard qui souffle depuis la veille. Le froid est mordant. Pris sous le feu ennemi, le chef de char ordonne à son pilote de progresser à travers champs. Le Tiger gagne en vitesse jusqu'au moment où il s'engage sans le savoir sur une mare ; l'eau est gelée mais, évidemment, la glace ne résiste pas aux 56 tonnes du Tiger. Celui-ci glisse et s'embourbe dans plus d'un mètre de vase. Le char est immobilisé mais son moteur Maybach tourne toujours. Pensant l'heure de la curée arrivée, plusieurs T-34 convergent vers le *Panzer*. En *Bordführer* expérimenté, Carpaneto gère ses priorités. D'abord repousser l'ennemi, ensuite trouver une solution pour sortir sa machine de cette ornière. La tourelle de l'Italien pivote jusqu'à atteindre les 6 heures. Feu ! Dans un vacarme assourdissant, un perforant quitte le tube de *8,8cm* pour aller s'écraser sur un T-34. Celui-ci est stoppé net. Un second engin connaît le même sort. Le « fauve » est blessé mais il n'est pas encore à l'agonie… Les Soviétiques en prennent conscience et se replient, préférant demander un tir d'artillerie pour en finir avec Carpaneto. Quelques minutes plus tard, des obus de 152mm ravagent le terrain, en vain car après avoir été tracté par l'un de ses camarades, l'Italien est déjà reparti au combat. En début de soirée, il aura même ajouté neuf chars à son tableau de chasse, portant son score pour le 26 janvier 1945 à quinze machines détruites ! Journée fructueuse mais qui n'est pas terminée pour autant. Ses pleins refaits et son *Panzer* paré, Carpaneto se dirige vers le bourg de Groß Blumenau où il a ordre d'intervenir au profit du *Fusilier-Battaillon 58* ; cramponnés à leurs positions, les fantassins menacent de lâcher prise sous les assauts répétés des Russes. Il est un peu plus de 20h00 lorsque le Tiger de Carpaneto aborde une ligne de crête surplombant les maisons de Groß Blumenau. Le secteur est boisé et la visibilité mauvaise du fait de l'obscurité et des nappes de brouillard qui stagnent au ras du sol. Aussi, l'Italien ne s'inquiète pas des 500 mètres restant à parcourir pour rejoindre l'infanterie. Certes, ce passage est à découvert et en partie éclairée par la lueur blafarde des maisons en feu mais, après tout, la chance semble être de son côté depuis quelques temps, alors… Le « lourd » débouche au sommet de la colline puis manœuvre sans perdre de temps. Les secondes paraissent pourtant des minutes. Au moment où le char s'engage vers le village, au milieu des échanges d'armes automatiques, un coup de tonnerre se fait entendre. C'est un coup de départ. L'ennemi vient d'ouvrir le feu. C'est du gros calibre. Peut-être un 85mm antichar mais plus probablement encore un 122mm tiré par un JS-2. La machine de Carpaneto est touchée de plein fouet. L'obus heurte le flanc du Tiger. Le choc fait caler le moteur. En face, conformément au règlement des chars, le Russe, qui semble être à son aise, double son coup. Le second projectile enflamme le *Panzer* qui explose quelques dizaines de secondes plus tard. Alfredo Carpaneto est tué sur le coup.

Entre autre décoré des Croix de Fer de Seconde et Première classes, l'as italien recevra la *Ritterkreuz* à titre posthume le 28 mars 1945. Avec plus de cinquantaine victoires créditées, dont la majorité sur Tiger, Carpaneto s'était hissé parmi les meilleurs chefs de chars du *Heer*. Quant à la *schwere Panzer-Abteilung 502*, rappelons que de l'automne 1942 jusqu'à la fin de la guerre, ses équipages seront crédités de plus de 1 400 chars ennemis détruits. Parmi eux, quelques grands as de la *Panzerwaffe*, dont l'*Oberleutnant* Carius avec plus de 150 victoires, l'*Hauptmann* Bölter avec 144 chars détruits ou encore le *Feldwebel* Kerscher et sa centaine de victoires ! ■

▼ Horizon bouché, ciel bas, et manque de visibilité… Le front de l'Est ne présentera pas toujours des compartiments de terrain à la hauteur du potentiel destructif du Tiger. Les fantassins qui accompagnent l'engin au second plan sont indispensables pour couvrir la progression des blindés, d'autan que les « casseurs de chars » soviétiques ont depuis longtemps identifiés les points faibles des *Panzer* lourds ! ECPA-D

Par Laurent Tirone & Yannis Kadari

Le talent à l'état brut

Photo du bas
Belle vue en contre-plongée d'un *Panzer V Ausf. G* couvert de *Zimmerit*. Barkmann va utiliser au mieux le potentiel de cette machine. Des steppes russes au massif des Ardennes, en passant par le bocage normand, l'homme démontre un sens tactique exceptionnel en s'adaptant à des situations de plus en plus délicates à gérer ! Coll. Y..Kadari

La jeunesse de Ernst Barkmann est étonnamment discrète pour un homme qui, 25 ans plus tard, affichera plus de 80 blindés à son palmarès. Cependant, sous cette personnalité parfois taciturne se cache un tempérament aventureux ; un trait de caractère qui, le 1er avril 1936, le conduit à abandonner la ferme familiale pour rejoindre la *SS-Standarte* « Germania ». Sa formation se déroule au sein de l'un des bataillons du régiment alors en garnison à Radolfszell. Le goût de Barkmann pour l'aventure est rapidement comblé par la soif de conquêtes du *Führer*. Le 1er septembre 1939, l'Armée allemande déferle sur la Pologne. C'est au cours de cette campagne que le jeune homme connaît son baptême du feu comme mitrailleur au sein de la *9. Kompanie* du « Germania ». Si les Polonais sont écrasés en à peine quelques semaines, ils n'en opposent pas moins une résistance farouche dont Barkmann va faire les frais. Blessé, il ne rejoint son unité qu'après une longue convalescence. Il est alors *SS-Rottenführer*.

Le jeune homme a tout juste le temps de récupérer que Hitler retourne déjà son attention vers l'Ouest et plus particulièrement la France. La mésaventure polonaise de Barkmann est loin de l'avoir refroidi. Sa fougue au combat durant la *Westfeldzug* lui vaut de recevoir des mains de ses supérieurs le badge d'assaut de l'infanterie. Après avoir été remise en condition, sa division est engagée pour l'opération « Barbarossa ». En juillet 1941, lors de violents affrontements près de Dniepropetrvsk, les Soviétiques infligent à Barkmann une nouvelle blessure. Il est de nouveau évacué vers le *Reich* pour se refaire une santé. À son grand désarroi, sa guérison ne débouche pas sur un retour au front. Il passe ainsi l'hiver 1941-42 aux Pays-Bas, comme instructeur auprès de Néerlandais volontaires pour rejoindre les *Waffen-SS*. Une situation qui ne convient guère au tempérament d'Ernst Barkmann ! Au printemps 1942, il finit par convaincre ses chefs de le laisser retourner sur l'*Ostfront*. En prime, il obtient de servir au sein des *Panzertruppen*. À l'issue de son instruction, il rejoint le *SS-Panzer-Regiment 2*, le régiment de chars de la *2. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Das Reich ». Il sert tout d'abord comme canonnier à bord de la machine du chef de la *2. Kompanie*. Malgré d'évidentes qualités de tireur, il n'occupera pas longtemps ce poste… car il prend rapidement le commandement d'un *Panzer III lang* ; il est alors *SS-Unterscharführer*. Si sur le plan de la puissance de feu son engin n'est pas à la hauteur des T-34/76 soviétiques, les qualités guerrières de Barkmann lui permettent de compenser l'infériorité matérielle de sa machine. Les batailles de Kharkov puis de Bielgorod consacrent son sens tactique au point d'en faire l'un des plus brillants chefs de char de sa division. De nombreuses carcasses de blindés soviétiques commencent à jalonner son parcours.

En juillet 1943, encore auréolée de son succès à Kharkov, la « Das Reich » est engagée au feu pour réduire le saillant de Koursk. Barkmann participe ainsi à la célèbre bataille de Prokhorovka où la *Panzerwaffe* démontre une fois encore ses capacités manoeuvrières en infligeant de lourdes pertes aux corps blindés soviétiques. Malgré tout, les Allemands échouent et doivent reculer. Barkmann affronte ensuite les Soviétiques près du fleuve Mious où il combat aux côtés de la « *Totenkopf* » lors de féroces batailles défensives. Une nouvelle fois, l'homme fait la preuve de ses exceptionnelles compétences en matière de combats blindés, ce au grand dam des équipages ennemis qui lui versent un lourd tribut. Les décorations continuent de pleuvoir. Il reçoit ainsi l'insigne d'assaut des *Panzer* et les Croix

Ernst Barkmann

SS-Panzer-Regiment 2

Nom : Barkmann

Prénom : Ernst

Nationalité : Allemande

Né le : 25 août 1919, Kisdorf, Schleswig-Holstein, Allemagne

Toujours en vie

82 victoires

▶ Comme si vous y étiez ! Cette photo prise de l'optique de tir d'un Panther montre l'avance d'un *Zug* alors qu'au fond les chars adverses commencent à se transformer en carcasses fumantes.
Coll. Y. Kadari

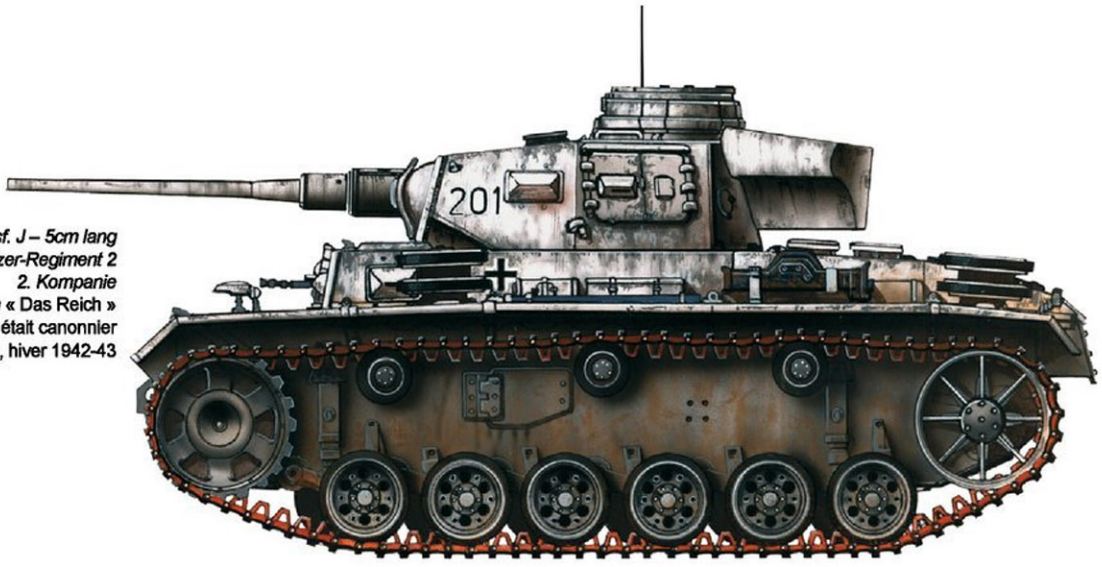
de Fer de deuxième et première classes. C'est tout naturellement qu'il se voit confier, en août 1943, le commandement du nouveau fleuron des *Panzertruppen*, le Panther *Ausf. D*. Barkmann continue de sévir sur l'*Ostfront* jusqu'en janvier 1944. À cette date, plus de cinquante blindés russes ont succombé aux coups de ses obus perforants. En févier, la *2. SS-Panzer-Division* « Das Reich » est retirée de la ligne de front pour être mise au repos en France, au cœur du Sud-Ouest, près de Montauban.

Lorsque les Alliés débarquement en France le 6 juin 1944, la division *SS* est stationnée près de Bordeaux. Sa remontée vers la Normandie est marquée par deux effroyables massacres contre des populations civiles, à Oradour-sur-Glane et à Tulle ; crimes perpétrés en représailles d'actions lancées par la Résistance. Barkmann est étranger à ces crimes de guerre. Le 8 juillet, son Panther n°424 affronte pour la première fois les troupes américaines, plus précisément les *9th* et *30th Infantry Divisions* appuyées par les Sherman de la *3rd Armored Division*. Rapidement, il se rend compte que si le char allié est loin de valoir son *Panzer* en combat singulier, le cloisonnement du terrain lié au bocage normand ne lui permettra que rarement de bénéficier de l'allonge de son tube de *7,5cm*. Les distances d'engagement passent ainsi de 1 000 mètres et plus à 400 mètres et moins. Les capacités manoeuvrières des *Panzerschützen* sont aussi limitées par la topographie qui, bien souvent, empêche les débordements et les attaques de flanc. Mais qu'à cela ne tienne ! L'as allemand s'adapte à ces nouvelles conditions de combat. Barkmann décide de chasser à l'affût. Comme les grands fauves, il va s'embusquer et attendre le passage des blindés alliés. La matinée du 12 juillet 1944 voit sa patience récompensée avec trois Sherman réduits à l'état de carcasses fumantes. Comme souvent sur le front de l'Ouest, l'artillerie américaine réagit en noyant le champ de bataille sous un déluge d'obus, forçant l'équipage du Panther à retraiter sous des frondaisons. Le lendemain, la *4. Panzer-Kompanie* de Barkmann retourne au feu. Faute de canons antichars en nombre suffisant, les *Panzer* servent de « pompiers » pour rétablir les situations critiques. Le jeune chef de char se positionne à défilement de tourelle, dans un chemin creux. Pendant qu'il observe les alentours, son équipage achève de camoufler le Panther, effaçant les traces laissées sur le sol par les chenilles. Six Sherman de la *3rd Armored Division* débouchent bientôt. Les tankistes américains sont plutôt nerveux car chaque bosquet peut dissimuler une menace mortelle ; ils n'ont pas tort… À 400 mètres, le Panther n°424 ouvre le feu. À cette distance, aucun engin blindé allié ne peut résister aux perforants de Barkmann. Bientôt, les Sherman s'embrasent les uns après les autres. Pour ne pas changer, l'artillerie alliée rentre dans la danse et force le Panther à précipitamment changer de position. Mais les troupes américaines sont partout. Juste après avoir détruit un semi-chenillé, la tourelle du *Panzer* est touchée par un projectile qui déclenche un début d'incendie. Barkmann réussit pourtant à ramener son char dans les lignes allemandes. Après avoir récupéré un nouveau blindé, il se voit confier le commandement d'un *Zug* pour venir en aide à des camarades encerclés par les Américains. L'opération est menée de main de maître. Au passage, trois M4 viennent s'ajouter à son tableau de chasse. Le soir même, les *Panzerschützen* retrouvent « leur » n°424.

▶ Bien que de qualité médiocre, ce cliché a l'avantage de nous présenter Barkamann, assis au centre du cliché, sur le front de l'Est, au cours de l'été 1943. À cette époque le jeune homme est encore canonnier. Mais ses qualités vont bientôt lui permettre d'être nommé *Bordführer* sur un Panther *Ausf. D*. Une machine sur laquelle il se « révélera » en tant que guerrier !
Coll. Y. Kadari

L'opération « Cobra » lancée par Patton bouscule les Allemands qui ne disposent pas des réserves nécessaires pour endiguer la poussée américaine. Barkmann se retrouve pris dans des combats d'arrière-garde destinés à ralentir autant que faire se peut les divisons alliées. Après avoir échappé de justesse à l'attaque de P-47, le Panther prend position à couvert près du village de Lorey. Cette petite bourgade se trouve sur le passage obligé de centaines de véhicules ennemis. Une *Tank Company* précédée d'unités mécanisées apparaît au loin. Lorsque le Panther ouvre le feu sur les Sherman de tête, il provoque un mouvement de panique au sein de la colonne. Les conducteurs alliés cherchent à faire demi-tour dans la plus totale des confusions. Les victimes d'Ernst Barkmann se comptent par dizaines mais deux chars américains parviennent à manœuvrer pour tourner le *Panzer*. Le premier est mis hors de combat. Ce qui n'est pas le cas du deuxième qui se montre bien plus coriace, réussissant même à placer deux coups au but. À l'issue d'un duel éprouvant, le second Sherman finit par succomber à son tour sous une *Panzergranate*. Pour éliminer son adversaire, le n°424 doit quitter le couvert des arbres. Une occasion que ne ratent pas les *Jabos* qui se déchaînent sur la machine isolée. Durement secoué, l'équipage doit en prime composer avec des M4 bien décidés à mettre à mort le fauve. Commence alors une course-poursuite pendant laquelle Barkmann détruit trois Sherman supplémentaires. Neuf depuis le début de l'engagement. Finalement, les Allemands parviennent à s'échapper, non sans encaisser encore quelques obus. Ils ont néanmoins réussi à ralentir la percée des troupes américaines. Ces derniers, fortement marqués, vont d'ailleurs baptiser ce carrefour « *The Barkmann's corner* ». Battue en Normandie, la *Wehrmacht* entame sa retraite vers le *Heimat*. Pour ses exploits, Barkmann est décoré de la *Ritterkreuz*.

Un chef de char aussi brillant ne pouvait que participer à la dernière grande offensive d'Adolf Hitler sur le front de l'Ouest. La bataille des Ardennes voit ainsi le Panther n°401 de Barkmann jouer au chat et à la souris avec les blindés américains. Blessé lors d'un bombardement d'artillerie, il ne retourne dans son unité qu'en février 1945. En mars, il affronte de nouveau les Soviétiques, près de la ville de Stuhlweissenburg. Les tankistes russes retrouvent avec déplaisir leur ancien adversaire qui ajoute encore quatre T-35/85 à son tableau de chasse. En avril, avec les derniers chars de sa division, il combat au Sud de Vienne, en Autriche. La fin est proche mais ni les Américains ni les Soviétiques ne vont pouvoir se vanter d'avoir mis hors d'état de nuire le talentueux *Bordführer* car son dernier Panther sera détruit par un projectile provenant… d'un autre *Panzer* ! Blessé par ce tir fratricide, Barkmann se rend finalement aux Britanniques. Libéré quelques mois plus tard, il va occuper les fonctions de chef des pompiers de la ville de Kisdorf dont il deviendra le maire. Durant le conflit, il aura détruit plus de 24 chars, 136 blindés en tout genre, 43 canons antichars et des centaines de véhicules légers. ■



Panzerkampfwagen III Ausf. J – 5cm lang
SS-Panzer-Regiment 2
2. Kompanie
2. SS-Panzer-Grenadier-Division « Das Reich »
Char à bord duquel Ernst Barkmann était canonnier
Front de l'Est, hiver 1942-43

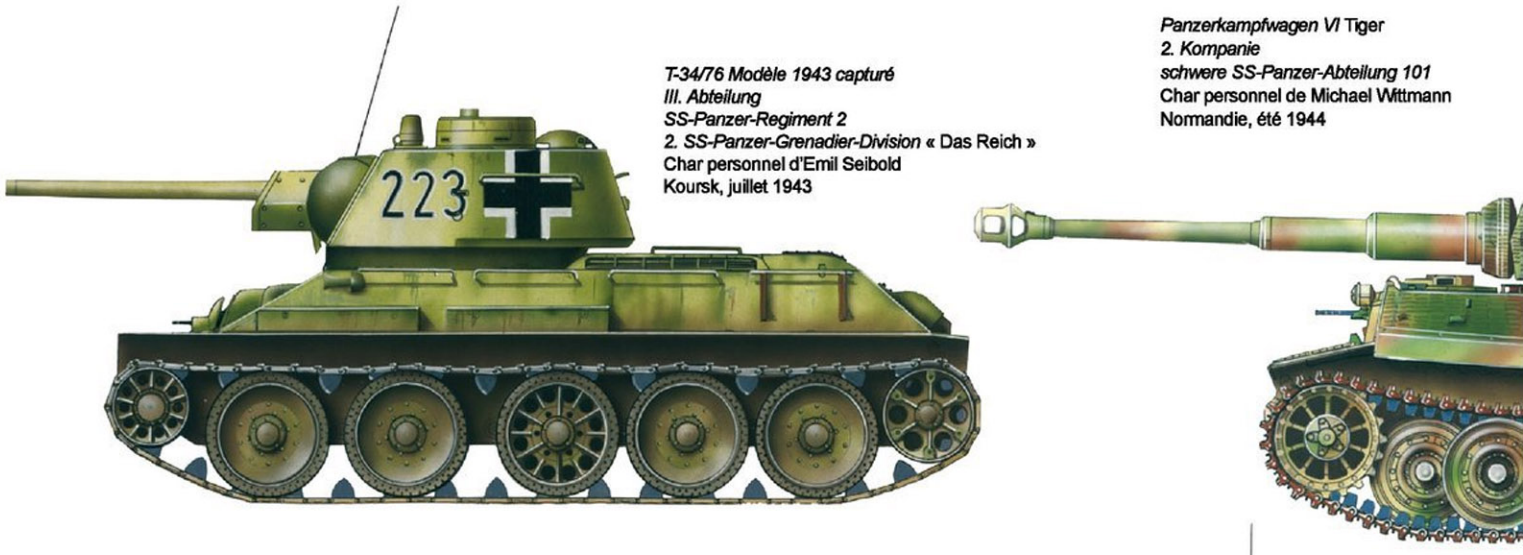
Panzerkampfwagen V Ausf. A
2. SS-Panzer-Regiment
4. Kompanie
2. SS-Panzer-Grenadier-Division « Das Reich »
Char personnel d'Ernst Barkmann
Normandie, 1944

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007

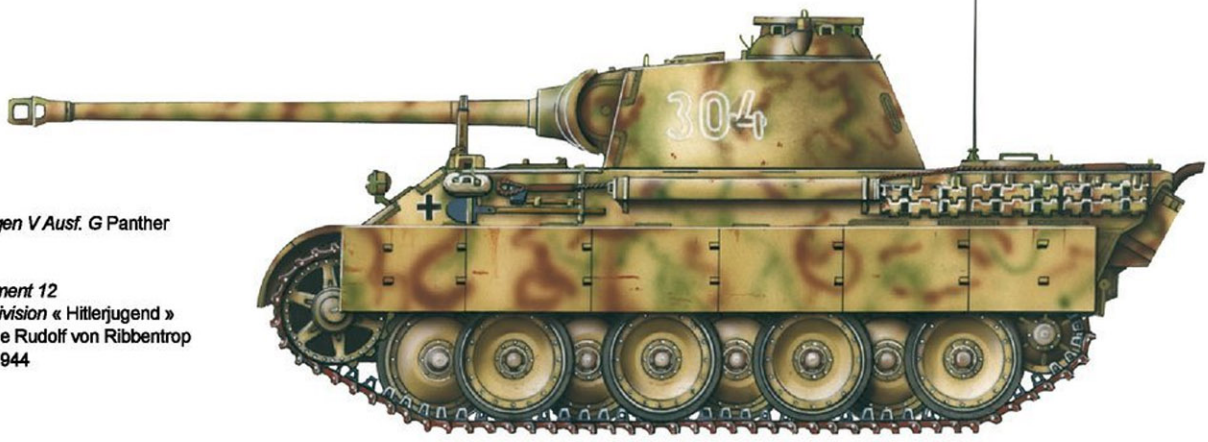
Panzerkampfwagen V Ausf. D Panther
2. Panzer-Kompanie
I. Panzer-Abteilung
SS-Panzer-Regiment 2 « Das Reich »
2. SS-Panzer-Grenadier-Division « Das Reich »
Char personnel de Ernst Barkmann
Ukraine, été 1943

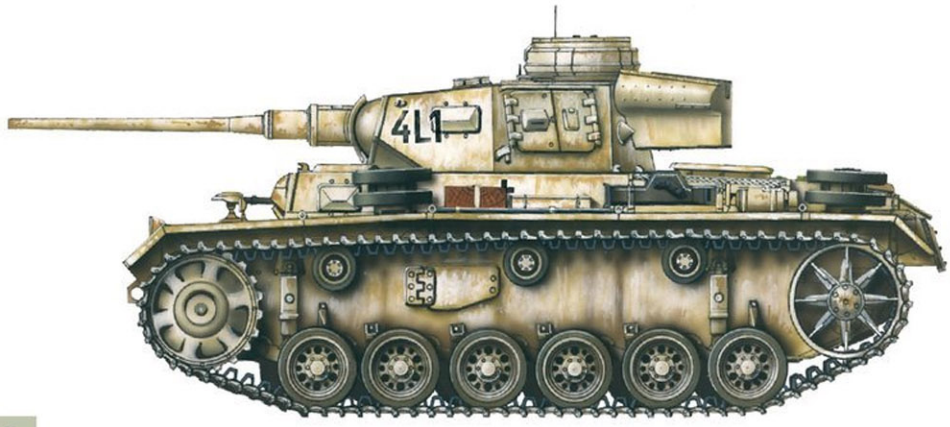
T-34/76 Modèle 1943 capturé
III. Abteilung
SS-Panzer-Regiment 2
2. SS-Panzer-Grenadier-Division « Das Reich »
Char personnel d'Emil Seibold
Koursk, juillet 1943

Panzerkampfwagen VI Tiger
2. Kompanie
schwere SS-Panzer-Abteilung 101
Char personnel de Michael Wittmann
Normandie, été 1944



Panzerkampfwagen V Ausf. G Panther
3. Kompanie
I. Abteilung
SS-Panzer-Regiment 12
12. SS-Panzer-Division « Hitlerjugend »
Char personnel de Rudolf von Ribbentrop
Normandie, été 1944

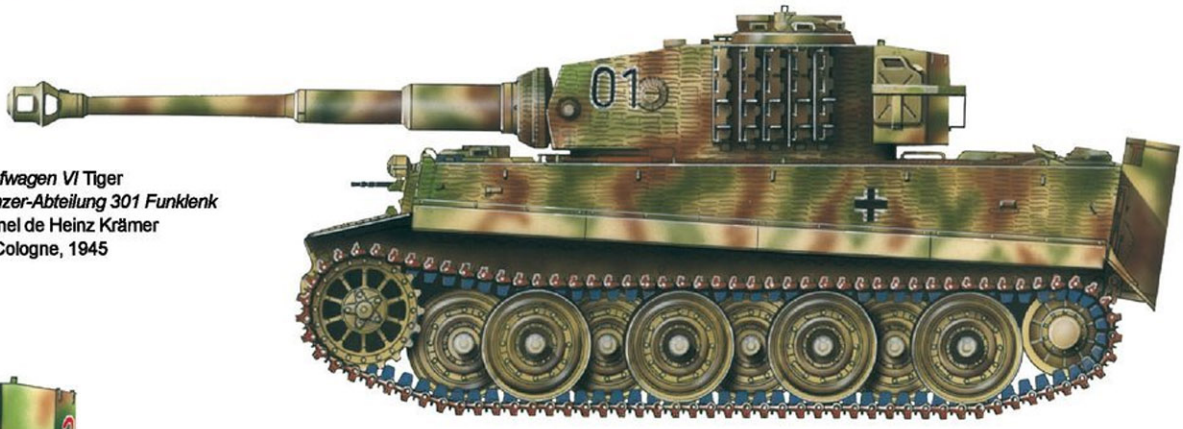




Panzerkamfwagen III Ausf. J – 5cm lang
4. Kompanie
SS-Panzer-Regiment 1 « Leibstandarte »
1. SS Panzer-Grenadier-Division « Leibstandarte SS Adolf Hitler »
Char personnel de Michael Wittmann
Front de l'Est, février 1943

dossier spécial

Panzerkampfwagen VI Tiger
13. schwere Panzer-Kompanie
SS-Panzer-Regiment 1 « Leibstandarte »
1. SS Panzer-Grenadier-Division « Leibstandarte SS Adolf Hitler »
Char personnel de Michael Wittmann
Koursk, juillet 1943



Panzerkampfwagen VI Tiger
schwere Panzer-Abteilung 301 Funklenk
Char personnel de Heinz Krämer
Allemagne, Cologne, 1945

Panzerkampfwagen V Ausf. G Panther
4. Panzer-Kompanie
I. Panzer-Abteilung
SS-Panzer-Regiment 2 « Das Reich »
2. SS-Panzer-Division « Das Reich »
Char personnel de Ernst Barkmann
Ardennes, décembre 1944

Panzerkampfwagen VI Tiger
4. schwere SS-Panzer-Kompanie
SS-Panzer-Regiment 1 « Leibstandarte »
1. SS Panzer-Grenadier-Division « Leibstandarte SS Adolf Hitler »
Char personnel de Helmut Wendorff
Front le l'Est, printemps 1943

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007

Kurt Knispel

Par Yannis Kadari

Le chevalier sans Croix

Talentueux, consciencieux mais parfois irrévérencieux, Kurt Knispel se place en tête des as de la *Panzerwaffe*. Pourtant, bien qu'ayant été le meilleur de tous, cet Allemand des Sudètes est moins connu du grand public que Michael Wittmann. Pourquoi ? Difficile à dire. Peut-être du fait de son caractère entier ou de certaines de ses « libertés » prises à l'égard des ordres reçus, l'un et l'autre étant peu enclins à favoriser une certaine « médiatisation » propagandiste. Cette manière d'être, Knispel la paiera au prix fort car jamais il ne recevra cette *Ritterkreuz* que pourtant il méritait autant voire plus que tout autre. Ça aussi, il l'assumera pleinement, tout en s'appliquant à servir son pays avec la plus grande des abnégations. Place à l'histoire d'un combattant extraordinaire ne pouvant que forcer l'admiration !

C'est en 1922 que Kurt voit le jour, dans une petite ferme de Bohème, dans les Sudètes, entre ce que l'on appelait à l'époque la « Porte de Moravie » et les « monts des Géants ». Bien que depuis 1919 la région ait été rattachée à la Tchécoslovaquie, il n'en demeure pas moins qu'une forte minorité allemande comptant plus de trois millions d'âmes y est implantée de longue date. On y parle la langue de Goethe et l'on y vit à l'Allemande, ce qui ne va pas sans poser de problèmes avec Prague qui voit d'un mauvais œil la montée en puissance de revendications locales réclamant le rattachement de la région à l'Allemagne. Si la république de Weimar respecte les traités d'après-guerre, il n'en va pas de même pour Adolf Hitler. S'appuyant sur le Parti allemand des Sudètes, l'organisation autonomiste de Konrad Henlein, le *Führer* demande la rétrocession de la zone. Il obtient gain de cause lors des accords de Munich et, le 1er octobre 1938, les Sudètes sont occupés par la *Wehrmacht*.

Knispel a alors 16 ans ; il est apprenti dans l'industrie automobile. Diplômé en 1940, le temps est désormais venu pour lui de rejoindre le *Heer*, plus précisément la *Panzer-Ersatz und Ausbildungs-Abteilung 10*. Installée à Sagan, en Basse Silésie, cette unité forme les personnels des *Panzer-Regimenter 10*, *26* et *29*. Commence pour notre homme une période d'instruction basique suivie d'un entraînement spécifique à la guerre mécanisée avec, entre autre, des cours consacrés aux *Panzer I*, *II* et *IV*. À l'issue de ses classes, Kurt est versé au sein de la *3. Kompanie* du *Panzer-Regiment 29*, régiment de chars de la *12. Panzer-Division*. Du 1er octobre 1940 jusqu'au 11 juin 1941, il suit des cours de chargeur et de canonnier à Putlos à bord d'un *Panzer IV kurz*. Au printemps 1941, on le retrouve dans le Schleswig-Holstein où il participe à des manœuvres à l'échelon divisionnaire. En mai, la *12. Panzer-Division* gagne le Wartheland. Un mois plus tard, l'unité du *Generaloberst* Josef Harpe part pour Angerburg via Arys et Rastenburg. C'est donc depuis la Prusse Orientale que Knispel et ses camarades, qui n'ignorent plus rien de ce qui se trame vis-à-vis de l'Union Soviétique, s'élanceront bientôt vers l'Est pour en finir avec l'Armée Rouge. Les ordres sont distribués dans l'après-midi du 19 juin 1941. En prime, les équipages se voient confier un carnet de silhouettes présentant les principaux avions et chars de l'ennemi ; tous les blindés y sont dessinés, sauf un, le T-34/76, machine que les Allemands ne connaissent pas encore. Au matin du 20, le *Panzer-Regiment 29* fait mouvement vers la frontière afin de rejoindre sa base d'assaut. Sur les bords des routes, la population s'est réunie pour lancer cigarettes et fleurs aux équipages. Au soir du 21, veille du déclenchement de « Barbarossa », Kurt rédige une « dernière lettre » à ses parents. Le dimanche 22, à 2h15, le jeune canonnier embarque à bord de la tourelle de son *Panzer IV*. À 4h00, le *Bordführer* de Knispel, le *Gefreiter* Hellmann, ordonne le départ. Déjà, dans les cieux, les appareils de la *Luftwaffe* s'enfoncent au cœur du territoire russe tandis que l'artillerie allemande gronde. Pour Kurt, le « grand cirque » débute à 8h00 lorsque l'ordre « *Panzer Marsch !* » retentit à la radio. L'œil rivé à sa lunette de tir, Knispel fait en sorte de ne rien rater de ce qui se passe à l'extérieur. Son baptême du feu, il le vit dans un village où un groupe de fantassins soviétiques s'est barricadé dans une maison. Comme à l'exercice, Kurt engage un explosif dans la culasse de son tube et referme la chambre. « *Chargé !* » hurle-t-il ! « *Feu !* » lui répond son chef de char. La maison s'écroule et, avec elle, les velléités de résistance des soldats ennemis, premières victimes anonymes de celui qui deviendra l'as des as de la *Panzerwaffe*.

Au soir du 24, en deux jours de combat, la *12. Panzer-Division* a parcouru plus de 200 kilomètres en zone hostile. Le 25, à 2h00, les faubourgs de Minsk, capitale de la Biélorussie, sont atteints. Tandis que les équipages soufflent, les pleins sont faits et les chars parés pour les batailles à venir. Dès l'aube, la marche des *Panzerschützen* reprend de plus belle. Le 26, Knispel et ses camarades foncent vers la Dvina.

▼ Colonne de *Panzer IV Ausf. F1* au repos dans une ville soviétique. C'est comme chargeur que Knispel va apprendre les ficelles du combat. L'obligation pour les *Panzerschützen* de compenser par une meilleure tactique les carences de leurs machines face au T-34 leur permet d'engranger une précieuse expérience. Aux commandes de Tiger, ces vétérans vont réaliser de véritables exploits face aux Soviétiques.
Coll. Y. Kadari

▶ **Page de gauche**
Kurt Knispel, au premier plan, arborant (pour une fois ?) une coupe de cheveux réglementaire ! L'homme est toutefois bien loin des canons de la propagande allemande. Le cheveux plus longs que courts et la tenue vestimentaire bien souvent « personnelle » tranche avec l'image policée d'un Wittmann. Les deux hommes sont pourtant des combattants de premier plan, chacun évoluant dans un registre différent. Sérieux et travailleur pour l'enfant chéri des photographes, débraillé et talentueux pour celui qui n'a jamais réellement connu les honneurs des décorations. Coll. Y. Kadari

L'unité enregistrant ses premières pertes, les équipages passent de machine en machine, de poste en poste. Knispel devient chargeur à bord d'un autre *Panzer*. Le 7 juillet, son engin est touché à deux reprises par un 76,2mm russe. Plus de peur que de mal, cependant notre homme garde de cette mésaventure un mauvais souvenir. Plus que les chars ennemis, il apprendra vite à se méfier de ces « maudits » canons ; et comme si l'avertissement n'avait pas été suffisant, deux jours plus tard, près de Borisov, son blindé est de nouveau endommagé par un « *Ratschbum* ». Cette fois, l'un des deux obus vient se loger dans la transmission, obligeant l'équipage à rentrer à pied… Le 20 août, l'axe d'effort de la *12. Panzer-Division* est réorienté vers Leningrad. Cinq jours plus tard, la division est accrochée par les Soviétiques. Knispel sert alors comme canonnier à bord du *Panzer IV* du *Feldwebel* Fendesack. Le *Panzer* fait office de « char pigeon » ; autrement dit, il ouvre la route à sa compagnie, une mission que peu de tankistes apprécient, ce quelque soit la couleur de leur uniforme ! Tandis que la machine progresse sur une piste pompeusement qualifiée d'autoroute par les fonctionnaires du Kremlin, un obus vient s'écraser sur son train de roulement. Endommagé, le blindé se traîne sur le côté de la route avant de stopper. Les dégâts ne sont pas très importants mais il faut réparer. L'équipage descend pour se mettre au travail, sauf Knispel qui reste derrière son *7,5cm KwK37*. L'ambiance est « lourde » car chacun sait que le Russe qui les a « allumés » ne s'arrêtera certainement pas en si bon chemin. Une course contre la montre débute. Qui en sortira vainqueur, et donc vivant ? À Putlos, Knispel a été entraîné durant de longs mois. Il sait qu'à la guerre, à bord d'un char, une règle prime : dans un duel à mort, le premier qui voit l'autre a un avantage déterminant. Alors, il cherche son adversaire, fouillant les lisières des bois du regard, scrutant le terrain, lorsque, soudain, il détecte un engin progressant dans des fourrés ! C'est un T-34 ! Le premier qu'il voit. Depuis plusieurs jours, ce modèle de char jusqu'alors inconnu était le sujet de prédilection des équipages ; le voici enfin et à moins de 600 mètres ! Kurt fait pivoter sa tourelle, ajuste sa cible et lui expédie une *Panzergranate*. Touché du premier coup ! Le « russe » fume, son équipage gicle. Knispel vient de remporter la première victoire de sa longue liste.

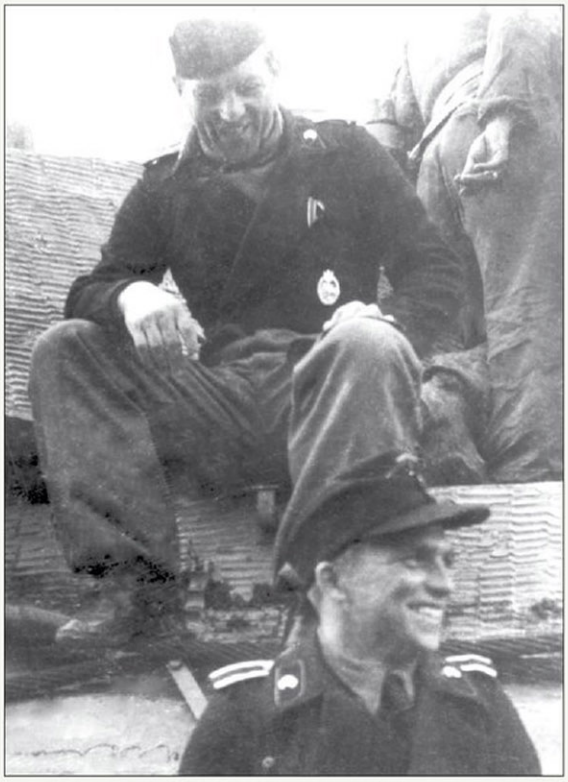
En attendant, malgré le siège de la *Wehrmacht*, Leningrad tient. « L'ours » russe est blessé mais pas moribond. Les pertes sont lourdes et, de nouveau, le *Panzer-Regiment 29* doit être réorganisé. Faute d'équipages et de machines, la *III. Abteilung* cesse d'exister. Conséquence, la *9.Kompanie* est amalgamée avec la *3.* ; Knispel change une fois de plus de monture. C'est à cette occasion qu'il fait la connaissance d'un *Bordführer* de talent, l'*Obergrefreiter* Alfred Rubbel. Les deux hommes se lient d'amitié au point de bientôt être inséparables. Alfred est un « vieux » guerrier d'une vingtaine d'années qui a déjà un grand nombre d'engagements à son actif. Cette expérience, il n'hésite pas à la partager avec Kurt qui se délecte des récits de bataille de son camarade. Sur le front, les accrochages se multiplient, notamment dans le secteur de Tikhvin où des éléments affaiblis de la *12. Panzer-Division* sont sur la brèche pour tenter de couper une voie de chemin de fer ravitaillant la garnison de Leningrad. Doucement mais sûrement, l'automne tire sa révérence. L'hiver s'annonce rude. Les températures chutent. Quand la neige ne tombe pas, c'est la pluie. Les routes sont verglacée ou réduites à l'état de bourbiers, bourbiers que les vents sibériens givrent dans la nuit. Pluie, neige, brouillard, blizzard, la visibilité dépasse rarement une dizaine de mètres. Quant à la région, elle si boisée que les quelques *Panzer* encore en état de marche ne peuvent se déployer en formation de combat. À l'orée de l'année 1942, l'enfer porte un nom : *Ostfront*. Malgré tout, Kurt s'accommode de ces effroyables conditions de vie. Jour après jour, c'est la même rengaine. Patrouilles offensives et combats de rencontre contre des T-34 ou des KV-I. À ce jeu du chat et de la souris dans les bois, notre homme excelle. Il n'y a pas une semaine où il n'ajoute un char, un canon, un véhicule à son palmarès. Mieux, sur les conseils de Rubbel, il met en pratique une tactique visant à placer ses perforants entre la caisse et la tourelle de ses adversaires, de telle manière qu'il soit certain de les neutraliser avec un seul obus. Et ça marche ! En janvier 1942, le canonnier revendique sept nouvelles victimes chenillées, une vingtaine de canons et plusieurs dizaines de véhicules.

Le 11 janvier, Kurt est versé en tant que canonnier à bord du char de son ami Rubbel. Celui-ci vient de rentrer d'Allemagne en ramenant avec lui la nouvelle version du *Panzer IV*, l'*Ausf. F2* équipée du canon long *7,5cm KwK40 L/43*. Les *Panzerschützen* disposent enfin d'une machine techniquement à la hauteur du T-34. En tourelle, Rubbel distribue ordres et consignes. Le pilote, Beloch, partage l'avant du compartiment de combat avec Brauner, l'opérateur-radio et mitrailleur de caisse. En tourelle, Kurt est assisté de son chargeur, Horstel. Les liens unissant les cinq hommes sont forts. C'est indispensa-

▶ Koursk, juillet 1943. Cette colonne de *Tiger* stationnant loin du front, ces équipages de la *schwere Panzer-Abteilung 503* présentent une attitude détendue ! *A contrario*, au combat, ils vont montrer qu'ils représentent l'élite de la *Panzerwaffe*. Notons la présence de la double *Balkenkreuz* sur l'arrière de la tourelle. Une pratique bien peu discrète en voie de disparition depuis la campagne de Pologne. Sans doute les hommes ont-ils bien peu confiance dans les qualités d'observation de leurs propres camarades restés en arrière ! Coll. Y. Kadari

ble car faire la guerre dans un char est avant tout un travail d'équipe. On ne le dira jamais assez, il n'y a d'as que parce qu'ils sont « servis » par des équipages entraînés et soudés. Entrer dans le détail des engagements de Knispel à cette époque n'apporterait pas grand-chose. Il est par contre intéressant de laisser la parole au *Kommandeur* de la *Kampfgruppe* au sein de laquelle il évolue, le *Major* Kaufmann : « *Knispel s'est distingué à de nombreuses reprises. Il est apparu comme un canonnier talentueux doté d'une sorte de sixième sens, d'une intuition stupéfiante. Il savait d'où l'ennemi déboucherait et où il pourrait le coincer. Il était remarquablement doué pour repérer ses cibles à longue distance. Il allait vite, plus vite que les autres. Je l'ai vu s'imposer à trois reprises contre des chars ennemis sans même qu'ils n'aient eu le temps de repérer nos* Panzer. *C'était un chasseur, un prédateur, un vrai soldat !* » Pour Rubbel, Knispel est un « avantage de poids » face aux T-34 : « *Au combat, Kurt était d'une vigilance extrême. Il ne se relâchait jamais. De jour comme de nuit, il scrutait le terrain en permanence sans rien laisser au hasard. Il observait tout, jusqu'au moindre buisson pouvant abriter un antichar ou des fantassins. Souvent, avant même que je ne donne l'ordre d'ouvrir le feu sur une cible, il l'avait déjà engagée et détruite ! Il analysait les situations tactiques auxquelles nous étions confrontés, établissait ses priorités de tir puis il passait à l'action d'une manière presque mécanique. Tout ça en à peine une poignée de secondes ! Jusqu'alors, je n'avais rencontré un canonnier aussi efficace et sûr de lui. À peine son obus était-il parti que, déjà, il était passé à un autre. Il savait où, quand et comment frapper l'ennemi. Dans le fond, à mon bord, c'était lui le chef !* »

Toutefois, malgré les efforts des hommes de la *Heeresgruppe* « Nord » et ceux de Knispel, les mouvements allemands ne débouchent pas sur la chute de Leningrad. La grande cité tient encore et toujours. Le 3 mai 1942, une rumeur enfle au sein de la *12. Panzer-Division* : le retour au pays serait imminent. L'information n'est pas totalement erronée mais elle n'est pas totalement vraie. Si le gros de la division reste en ligne dans le secteur du lac Ladoga, la *I./Panzer-Regiment 29* décroche effectivement pour rejoindre l'Allemagne où elle sera rééquipée et renforcée. Le 17 mai, Kurt, Alfred et les autres embarquent dans des camions avant de prendre un train devant les conduire en permission pour quelques jours. Les survivants des premiers mois de la guerre à l'Est applaudissent comme des enfants à chacune des gares par lesquelles ils passent : Reval, Dvinsk, Elbing, Frankfurt an der Oder et, enfin, Neuhammer, petite ville de garnison de Silésie. De retour à Neuhammer, après un bref séjour chez ses parents, notre homme prend possession de son *Panzer IV lang* flambant neuf. Suit un passage par Berlin, ce qui est un événement en soi pour Kurt qui découvre la capitale du *Reich*. Ensuite, direction Magdeburg. Là, les hommes apprennent qu'ils seront rattachés à la *III./Panzer-Regiment 4* de la *13. Panzer-Division*. Le 11 juillet, le gros de l'*Abteilung* part pour l'Ukraine, via Dresde et Breslau. La *Kompanie* de Knispel ne fait pas partie du voyage. Lui et les autres sont expédiés à Königsberg où ils attendent la livraison de leurs nouveaux chars. Le départ a lieu le 26. Tandis que les *Panzer IV* voyagent sur des wagons plateformes, les équipages sont installés dans un voiture de 2e classe hâtivement repeinte en *Feldgrau* et dont les vitres ont été opacifiés pour d'évidentes raisons de discrétion nocturne. Conformément au règlement militaire, à chaque halte, les *Panzerschützen* débarquent pour inspecter leurs machines et vérifier qu'elles soient correctement arrimées. L'arrêt en gare centrale de Cracovie ne fait pas exception à cette règle. C'est ainsi que Kurt et Alfred se retrouvent assis sur la plage arrière de leur machine, bavardant et observant distraitement les quais. Leur moment de quiétude est subitement troublé par les cris d'un détenu politique violenté par un soldat armé d'un fusil.



▼ Un Tiger de la *503* fait une démonstration de ses performances en tout terrain devant un parterre d'officiers. Au-delà de ses problèmes mécaniques récurrents, les 56 tonnes de l'engin sont réellement impressionnantes à voir évoluer. Pas étonnant qu'il ait été un sujet de choix pour la propagande allemande et un objet de craintes pour ses adversaires ! Bundersarchiv

Comme à bord de son char, Kurt réagit au quart de tour ! Il saute sur le quai, sort son arme de service et fonce vers le garde qui s'acharne à coups de crosse de fusil sur le malheureux. Rubbel tente de le retenir, de le raisonner, mais il est trop tard. Furieux, le canonnier s'interpose entre le prisonnier et l'homme qui n'a pas le temps de réagir. Hors de lui, Kurt le gifle avant de lui arracher son fusil des mains pour le lancer sur les rails. L'affaire est gravissime car il ne fait pas bon vouloir se dresser face à la machine policière du *III. Reich*. L'incident de Cracovie est toutefois révélateur du caractère de Knispel car, s'il ne laissera aucune chance à ses adversaires, il n'en reste pas moins un homme haïssant l'injustice. En outre, même au combat, il conservera une part d'initiative personnelle, même si cette dernière sera parfois contraire aux ordres reçus ; libertés de penser et d'agir qui, de temps à autre, feront grincer les dents de sa hiérarchie. De l'affaire de Cracovie, Rubbel écrira plus tard : « *Après cet incident, notre admiration pour Kurt fut totale. Il avait eu le cran d'agir alors que tout le monde fermait les yeux ; c'était très dangereux car il portait l'uniforme ! Lorsque j'évoquais cela avec lui, inlassablement, il me répondait :* « C'est justement parce que nous portons un uniforme que nous avons le devoir de réagir en de pareils cas. » *Avertie, la* Feldgendarmerie *tenta d'en savoir plus mais notre* Kommandeur *s'opposa à cette enquête et l'affaire en resta là*. » Sans le vouloir, Knispel venait de s'imposer sur le plan charismatique.

Le périple de Knispel et de ses camarades s'achève le 4 août 1942, en gare de Stalino. De là, les chars rejoignent par leurs propres moyens le *Panzer-Regiment 4* déjà engagé au combat dans les marches du Caucase. On le sait, ces opérations s'achèveront par une retraite tandis que, plus au Nord, à Stalingrad, la *6. Armee* sera encerclée puis anéantie par les Soviétiques. Ces batailles permettent néanmoins à Knispel d'encore accroître son score. Versé au sein de la *9. Kompanie*, toujours sur *Panzer IV Ausf. F2*, il détruit une douzaine de chars. À la mi-novembre, les hommes du *Panzer-Regiment 4* apprennent que certains d'entre eux rentreront prochainement au pays pour y prendre en compte un nouvel engin, le Tiger. Promu *Unteroffizier*, Knispel fait partie des élus. Décoré de la Croix de Fer de deuxième classe, il passe Noël et le jour de l'An en compagnie de ses parents. Il arrive à Putlos le 10 janvier 1943. Là comme à Paderborn, les équipages suivent une formation poussée sur leurs nouvelles machines. Avec l'allonge de tir de son *8,8cm KwK 36* et son épaisse cuirasse, le Tiger ne s'utilise pas comme un char moyen. Alors les *Panzerschützen* doivent apprendre de nouveaux fondamentaux et acquérir des automatismes adaptés à leurs machines. Tout est à revoir : doctrine d'emploi, tactiques et formations de combat, entretien des matériels, etc. Kurt s'impose comme le meilleur canonnier de l'unité en cours de formation qui n'est rien d'autre que la *3. Kompanie* de la *schwere Panzer-Abteilung 503* qui, bientôt, fera régner la terreur parmi les Russes. Les exercices se succèdent à un rythme effréné : tirs à 2 000 mètres, manœuvres d'enveloppement, coopération avec les autres *Panzer*, tout y passe ! Knispel exulte, il a entre les mains une arme redoutable et à la hauteur de son talent ! Fin prête, la *Tiger-Kompanie* part pour l'*Ostfront* à la mi-avril 1943. Elle rejoint sa zone de combat située à une soixantaine de kilomètres au Sud de Kharkov. De là, elle participera à l'opération « Zitadelle ». L'affaire débute à l'aube du 5 juillet. Dès le premier jour, Knispel nettoie plusieurs positions antichars. Le 7, il s'octroie un T-34 à plus de 1 500 mètres pour le prix d'un seul obus. Belle performance mais il peut faire mieux, bien mieux ! Et il le prouve dès le lendemain en détruisant sept chars à des distances variant de 800 à 2 000 mètres. L'une de ses victimes a été engagée alors que son Tiger roulait à pleine vitesse ; sans commentaires ! Dans les heures qui suivent, tandis que son *Zug* croise une colonne de quatorze T-34, il demande et obtient de son *Bordführer* l'autorisation d'ouvrir le feu. À la consternation des Soviétiques, il s'offre onze machines en quelques minutes ! Pour ses exploits, il reçoit la Croix de Fer de première classe et passe *Obergefreiter*. Toutefois, si « Zitadelle » représente l'une des heures de gloire de Knispel, qui a détruit un total de 27 chars lors de cette offensive, il n'en va pas de même en ce qui concerne la *Wehrmacht* qui passe sur la défensive.

La contre-offensive russe du 16 juillet prend d'ailleurs les Allemands à contre-pied. Il faut faire face ! Alors, en fonction des nécessités du terrain, les engins de la *Tiger-Abteilung* sont « saupoudrés » en appui d'autres unités. Lors de l'une de ces interventions au profit de la *SS-Brigade* « Fegelein », pour éviter qu'il ne tombe aux mains de l'ennemi, Knispel sera d'ailleurs contraint de détruire à 1 500 mètres

▶ Tranche de vie... ou le cauchemar des équipages des Tiger ! Le franchissement reste le problème majeur du char lourd. Dans le cas présent, le pilote du blindé au second plan, jugeant un petit pont en bois trop fragile, a hésité à le franchir. Son initiative consistant à passer à coté s'est finalement révélée bien peu judicieuse ! Il faudra l'aide de deux autres engins pour le sortir de ce mauvais pas. ECPA-D

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007

Panzerkampfwagen VI Ausf. B Tiger II
3. Kompanie
schwere Panzer-Abteilung 503
Char personnel de Kurt Knispel. Le numéro n'est pas indiqué faute d'informations fiables.
Normandie, 1944

un Tiger quasiment intact abandonné par son équipage. Et pour faire bonne mesure et ne pas rester sur ce sabordage à distance, quelques minutes plus tard, notre homme se « paiera » un Churchill à 3 000 mètres… En deux coups, seulement ! Knispel est décidément un tireur exceptionnel. De juillet à septembre, la *503* continue d'appuyer diverses unités malmenées par l'Armée Rouge. C'est dans ce contexte que l'as participe à un accrochage nocturne autour du bourg d'Osswetz. Alors que le char de Knispel, qui occupe les fonctions de *Bordführer*, et celui de Rippl sont en position, ils distinguent au loin les ronronnements de plusieurs moteurs diesel. Les *Panzer* n'étant pas équipés de ce type de motorisation, immédiatement, les *Panzerschützen* se ruent à leurs postes de combat. « Ivan » déboule et ça va « chauffer » ! Ce n'est toutefois pas l'avis du « patron » d'un troisième Tiger, entretemps venu rejoindre le duo. Persuadé qu'il a affaire à des « amis », celui-ci signale sa présence par une série de signaux lumineux… Riche idée ! Tandis que le grondement des engins russes se fait de plus en plus entendre, preuve qu'ils approchent, la situation se tend à bord des « lourds ». Les équipages allemands ont développé une tactique pour les engagements de nuit. Les jumelles étant inopérantes, il ne reste qu'une seule solution : se fier à ses yeux et à son ouie et surtout à son instinct ! Et, à ce petit jeu-là aussi, Knispel est un as. Tandis que les canonniers orientent leurs tubes dans la direction des bruits, les chefs de char se préparent à lancer des fusées éclairantes vertes, les blanches n'étant guère employées car trop aveuglantes. Deux fusées sont tirées ; le secteur baigne dans une lueur verdâtre. Immédiatement, Knispel repère un T-34. L'équipage ennemi n'a pas le temps de réagir que déjà son char s'enflamme. Un deuxième le rejoint rapidement, touché quelques fractions de seconde plus tard par le deuxième Tiger. Quant au troisième, il a été endommagé par un perforant de 76,2mm tiré à bout portant. Trop occupé à ses signaux lumineux, son *Bordführer* n'avait pas jugé utile de signaler l'éventuelle présence de machines adverses à son équipage… Mais déjà, une seconde vague de T-34 pointe le bout de son nez. À la lueur des chars détruits et brûlant comme des torches, les *Panzerschützen* vont réduire en miettes huit T-34 supplémentaires. Et ce ne sont pas les tirs soviétiques qui vont mettre hors d'état de nuire le Tiger de Knispel mais une surchauffe de son moteur qui endommagera les cylindres !

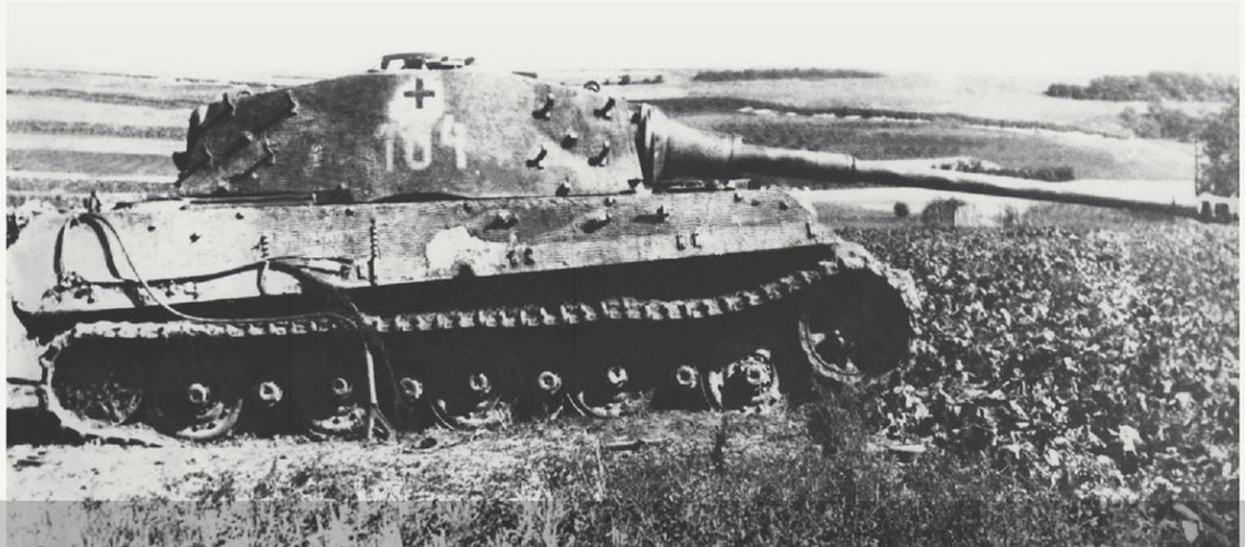
Ces succès défensifs n'évitent pas à l'Armée allemande de reculer vers le Dniepr. Le franchissement du grand fleuve n'ira pas sans causer quelques frayeurs à un Knispel dubitatif quant à la résistance des ponts confrontés aux 56 tonnes de son char. À cette époque, il est crédité d'environ 80 victoires. Fin septembre 1943, la *503* reçoit quelques Tiger et de nouveaux équipages pour combler les pertes. Peu de temps après, les Soviétiques lancent une puissante offensive pour libérer Kiev et, dans la foulée, toute l'Ukraine ; secteur dans lequel la *Tiger-Abteilung* de Kurt a justement pris ses quartiers. L'année 1944 commence sous les bombardements des orgues de Staline et se poursuit avec les charges des T-34.

◀ L'équipage d'un Tiger II procède au camouflage de son engin. Une tâche de longue haleine aux vues des dimensions de la « bête » ! Ce char arrive au sein de la *503* le 14 mai 1944. Le débarquement laisse à peine le temps aux *Panzerschützen* de se familiariser avec une machine certes capables de pulvériser un T-34 ou un Sherman à plus de 2 000 mètres mais dont les maladies mécaniques de jeunesse ne sont pas, et ne seront jamais, résolus. Knispel, malgré quelques « cartons » à longue distance dont il a le secret, n'est pas aussi brillant à l'Ouest qu'il ne l'a été à l'Est. Le bocage normand ne lui a sans doute pas permis de s'exprimer au mieux de ses capacités.
ECPA-D

Au front, Knispel continue de faire des ravages, démontrant au passage une admirable « vista » tactique et parfois un manque total de respect des ordres reçus. Expérimenté, l'as n'hésite pas à prendre des initiatives et à s'adapter aux situations. En janvier, les 34 Tiger de la *503* sont intégrés à la *gepanzerte Kampfgruppe* Bäke, du nom de son *Kommandeur*, l'*Oberst der Reserve Dr.* Franz Bäke. Cette formation va se distinguer en délivrant la *Gruppe* Stemmermann encerclée par les Soviétiques dans le *Kessel* de Tcherkassy. Commandés de main de maître par Bäke et son état-major, Knispel et ses camarades vont détruire pas moins de 267 chars soviétiques en seulement cinq jours de combat ! C'est bel et bien sur la route de Tcherkassy que notre homme va définitivement inscrire ses lettres de noblesse à coups de *8,8cm* et ainsi se tailler une réputation de soldat exceptionnel capable de retourner des situations désespérées. Lors des combats livrés le long de l'axe Bosovka-Frankovka-Bushanka, Kurt pulvérise deux pièces antichars avant de s'offrir un T-34 à 1 800 mètres. Bien vite, un second connaît le même sort. La colonne bifurque ensuite vers Frankovka, sans rencontrer de résistance pendant deux kilomètres. Lorsque Knispel atteint la chaussée menant à Bushanka, son instinct le prévient qu'un danger imminent le guette. Il a vu juste car une dizaine de T-34 chassant à l'affût sont prêts à faire feu lorsque les Tiger seront à portée de tir. L'as qui les a détectés engage son premier adversaire à plus de 1 500 mètres. Après s'être positionnés en ligne, les autres Tiger l'imitent en ouvrant simultanément le feu, mais seul l'obus de Knispel trouve sa cible. Un nouveau T-34 vole en éclats. Les autres machines seront détruites les unes après les autres. Le Tiger de Knispel est touché à deux reprises mais Frankovka et son pont tombent dans l'escarcelle allemande. La poussée vers Tcherkassy est néanmoins stoppée par les Russes. Un nouvel assaut est alors minutieusement préparé pour le lendemain : les Tiger marcheront en pointe, flancs-gardés par des Panther et appuyés par des Stuka. Mais juste après le bombardement de la *Luftwaffe*, les Soviétiques devancent les Allemands et lancent leur propre attaque. Knispel détruit deux T-34, les autres préférant rompre le combat. Au 25 avril, notre homme a officiellement détruit 101 chars sur une période allant de juillet 1942 à mars 1944.

Quelques heures seulement avant le débarquement du 6 juin 1944, la *schwere Panzer-Abteilung 503* rentre en Allemagne pour y percevoir ses premiers Tiger II. Afin d'essayer de repousser les Anglo-Américains, l'unité de Knispel est dirigée vers la Normandie où elle va perdre ses premiers *Tiger Ausf. B*, non pas du fait des Alliés mais pour cause de casses mécaniques. Si le Tiger II est une machine impressionnante, il n'en demeure pas moins qu'elle n'a pas été conçue pour se battre dans le bocage normand où son *8,8cm* ne peut guère faire valoir son allonge de tir. Knispel, qui est à la *3. Kompanie*, va faire de son mieux, mais il ne parviendra à détruire que deux chars et plusieurs véhicules. Fin août, la *503* est de retour au pays pour y être reformée. Knispel, qui est désormais *Feldwebel*, part pour la dernière fois en permission dans ses Sudètes natales pour y voir ses parents. Le 8 octobre, son unité embarque pour la Hongrie. Budapest est atteinte le 14. Les chars sont immédiatement engagés au feu. Knispel et son vieil ami, Rubbel, combattent dans le secteur de Sconemedi. Si le second est blessé – pour la quatrième fois depuis le début de la guerre – le premier s'offre une 126e victime qui, comme souvent avec lui, n'aura « rien vu venir ». Félicité par son *Kommandeur*, le *Hauptmann Dr.* Dienst-Körber, lui affirmant que s'il avait la *Ritterkreuz*, il la lui donnerait sur le champ, Knispel lui rétorque respectueusement : « *Ce n'est pas une médaille qui fait le soldat mais sa conduite au feu* ». En tout état de cause, malgré son abnégation et son courage, son talent et son palmarès, Knispel ne recevra jamais cette Croix de Chevalier que pourtant ses différents supérieurs auront demandée à quatre reprises pour lui. Les jours passent et la situation se dégrade pour les *Landser*. Knispel n'en poursuit pas moins son parcours de « tueur de chars » et la liste de ses victimes ne cesse de s'allonger.

Le 15 avril 1945, les quelques « lourds » de la *503* ayant survécu aux terribles combats de Csuz rejoignent les débris de la *357. Infanterie-Division* pour freiner la marche des unités soviétiques qui déferlent au Nord de Vienne. Les équipages des Tiger II font front en se sacrifiant. Knispel fait partie de ce « dernier carré » qui compte une huitaine de machines. Le 19, il « allume » trois T-34/85 et un JS-2. Deux jours plus tard, le 21, il « remet le couvert », détruisant quatre machines le matin et trois de plus lors d'une contre-attaque qu'il conduit dans l'après-midi. Le 26 avril, les débris de la *schwere Panzer-Abteilung 503* quittent Zingendorf pour gagner Wostitz. Le 29, pour la dernière fois de sa vie, Knispel repart au combat. À la veille du suicide du *Führer* et à moins de dix jours de la fin de la Seconde Guerre mondiale, il détruit son 168e char. Mais, cette fois, il est sévèrement accroché par une dizaine de blindés russes qui le débordent de toute part. L'heure de la curée est arrivée et, cette fois-ci, le talent de Kurt Knispel ne pourra rien y changer. Encerclé et touché à de nombreuses reprises, son Tiger II est immobilisé puis détruit. Il en va d'ailleurs de même pour le char de son subordonné. Très gravement blessé, le *Bordführer* décède dans les minutes suivantes, faute d'avoir reçu des soins appropriés. Ainsi s'achève la vie de l'as des as de la *Panzerwaffe*, sous-officier aussi talentueux qu'irrévérencieux totalisant plus de 300 engagements contre l'ennemi et qui, pour toujours, restera le chevalier qui jamais n'aura reçu sa Croix. ■



▶ Le fauve est mort... C'est à bord d'un Tiger II comme celui-ci que Knispel « l'invincible » disparait le 29 avril 1945. Il aura fallut pas moins de sept T-34/85 et trois machines non répertoriées (probablement des JS-2) pour venir à bout du plus grand des as de la *Panzerwaffe*. Certains témoignages précisent qu'il ne serait pas mort sur le coup. Gravement touché, il aurait succombé un peu plus tard, faute de soins appropriés.
Coll. Y. Kadari

« L'homme tranquille »

Par Laurent Tirone & Yannis Kadari

Helmut Max Ernst Wendorff naît dans une famille de fermiers silésiens. En 1931, ses soeurs et lui déménagent pour suivre leurs parents qui ont loué une petite exploitation agricole à Damme, dans la verdoyante région de l'Uckermark. Les origines paysannes d'Helmut ne l'empêchent pas de réussir de brillantes études ; un parcours scolaire exemplaire qui est d'ailleurs sanctionné par un diplôme de l'École National de Politique de Naumburg assorti d'une mention. Lorsqu'en septembre 1939 la guerre éclate, après avoir donné sa parole d'honneur à ses parents qu'il survivra au conflit, il anticipe son appel sous les drapeaux et se porte volontaire pour intégrer la « Leibstandarte *SS* Adolf Hitler ». C'est chose faite dès le 4 septembre, jour où Wendorff fait ses premiers pas dans la caserne de Berlin-Lichterfelde avec le matricule 365-017. Le 6 novembre, après avoir achevé une partie de ses classes, lui et d'autres jeunes recrues sont envoyés à Prague où leur régiment a temporairement pris ses quartiers après la victorieuse campagne de Pologne. Les qualités d'Helmut Wendorff ainsi que sa sérénité légendaire le font rapidement remarquer par ses supérieurs. En février 1940, il est muté de la *11. Kompanie* à la *Panzer-Sturm Batterie* équipée de *StuG III Ausf. A* ; Michael Wittmann y « débutera » aussi. Après quelques mois, la guerre parallèle voulue par le *Duce* le rattrape inexorablement. Adolf Hitler déclenche alors l'opération « Marita » afin de venir en aide à son allié italien. L'unité de Wendorff est engagée dans les Balkans, en Yougoslavie puis en Grèce. Une fois de plus victorieuse, la « Leibstandarte » ne peut cependant pas goûter à un instant de repos car « Barbarossa » se profile déjà à l'horizon. La *SS-Division* de « Sepp » Dietrich est redéployée face aux frontières soviétiques, en Ukraine. Cette campagne dans les steppes russes donne l'occasion au jeune « Max » de parfaire ses qualités guerrières. Pour ses prouesses et son courage au combat, il est décoré de la Croix de fer de deuxième classe le 14 septembre 1941. Dans la foulée, il reçoit une décoration récompensant son courage lors des combats de chars. Ces premiers honneurs en appelant d'autres, il passe *SS-Oberscharführer*. Cette promotion lui permet d'être envoyé le 1er novembre 1941 dans une école d'officiers, la *SS-Junkerschule* de Bad Tölz, en Bavière. C'est avec le grade de *SS-Untersturmführer* qu'il rejoint ses camarades en avril 1942. Les équipages sur Tiger faisant partie de l'élite de la *Panzerwaffe*, c'est tout naturellement que le jeune homme est intégré au sein de la *4. schwere SS-Panzer-Kompanie* de la « Leibstandarte » alors stationnée près de la ville de Fallingbostel. Bien que constituée le 15 août 1942, la formation ne reçoit ses premiers chars lourds que début 1943. Le 1er février, notre homme prend le commandement du *3. Zug* regroupant quatre engins. Il est bien entendu lui-même *Bordfürher* sur Tiger, en l'occurrence le n°435. À cette même époque, Michael Wittmann est lui aussi *SS-Untersturmführer* au sein de la *4. schwere SS-Panzer-Kompanie* mais affecté à un *Zug* équipé de *Panzer III lang*. Avec le *SS-Panzer-Korps*, l'unité participe à la reprise de Kharkov.

Le mois de juillet 1943 voit Wendorff prendre le commandement de la *2. Kompanie*.

Helmut Wendorff

s.SS Panzer-Abteilung 101

Nom : Wendorff

Prénom : Helmut

Nationalité : Allemande

Né le : 20 octobre 1920, Grauwinkel, Silésie, Allemagne

Mort le : 14 août 1944

84 victoires

dossier spécial

▲ Bien des chefs de chars vont faire leurs premières armes à bord de canons d'assaut. Disposant d'un matériel fiable et éprouvé, Wendorff démontre rapidemment qu'il est taillé pour « casser » du blindé. C'est tout naturellement qu'il est orienté vers une formation équipée de chars lourds, les *schwere Panzer-Abteilungen* recrutant habituellement parmi l'élite des combattants de la *Panzerwaffe*. Si cette concentration de vétérans permet d'obtenir des résultats hors du commun, cela se fait toutefois au détriment des autres unités qui voient leurs meilleurs éléments partir.
Coll. Y. Kadari

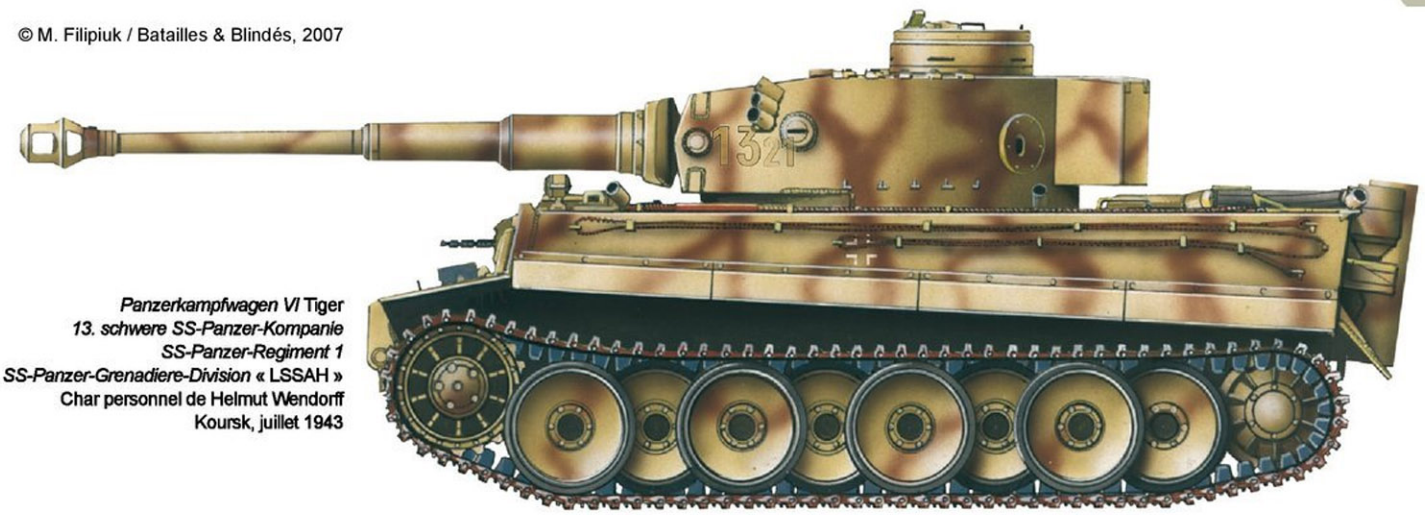
Entre-temps, l'unité a été redésignée *13. schwere SS-Panzer-Kompanie*. « Max » a sous ses ordres le Tiger n°1322 d'Ewald Molly, le n°1323 de Georg Lotzsch, le n°1324 de Rolf Schamp et, enfin, le n°1325 de Franz Staudegger. Au printemps 1943, Wendorff, qui peut déjà s'enorgueillir d'une réelle expérience au feu, est rejoint par son ami Michael Wittmann, à son tour muté dans les *Panzer* lourds, plus précisément en temps que *SS-Untersturmführer* à la *3. Kompanie*. Ensemble, ils vont participer à la dernière offensive de grand style lancée par la *Panzerwaffe* à l'Est. Koursk représente le point d'orgue du parcours militaire de cette formation. Les *8,8cm* des Tiger vont creuser des sillons sanglants dans les rangs des unités blindées soviétiques avec 151 chars revendiqués. Pour « Zitadelle », la « Leibstandarte » et ses Tiger sont déployés dans le secteur méridional du front. Wittman se distingue dès le premier jour de l'offensive en détruisant deux canons antichars et pas moins de treize T-34 ! Mais les chiffres, les exploits individuels et les victoires ne doivent pas occulter la résistance opposée par les troupes soviétiques aux Tiger de Wittman et de Wendorff. Le canonnier de ce dernier, Walter Lau, nous décrit les événements : « *Lorsque s'abattent les premiers coups de notre artillerie, nos Tiger doivent traverser un petit ruisseau, ce qui demande une attention plus soutenue aux conducteurs. Les Tiger passent toutefois cet obstacle facilement. Ce n'est pas encore l'aube. Les Tiger se retrouvent prêts sur une grande étendue. Pendant ces premières minutes avant le début de l'attaque, les salves de roquettes (*Nebelwerfer*) et les attaques de Stuka sont très impressionnantes. Je vois pour la première fois le mur de feu des batteries de* Werfer*, j'entends leur terrible grondement et lorsque les gerbes de fumée de salves de* Werfer *se dissipent, les escadres de Stuka plongent. Mais, à ce moment-là, les* Panzer *passent déjà à l'attaque. Au bout de quelques centaines de mètres dans le secteur de l'attaque, une première halte a lieu au fossé antichar aménagé par le génie et que le régiment Frey (*SS Panzer-Grenadier-Regiment 1*) est en train de franchir. Le premier* Panzer *à franchir le fossé est celui du chef de la 2e section,* le SS-Untersturmführer *Wittmann ; le char de l'*Untersturmführer *Wendorff le suit.* […] *La traversée est quelque peu compliquée. Nous devons attendre un peu car les pionniers qui ont placé un T-34 dans le fossé s'agitent pour créer un point de franchissement pour les* Panzer*. Ça marche et la compagnie se déploie largement pour la poursuite de l'attaque ! Les Russes déclenchent leurs feux défensifs. Je n'ai pas un bon pressentiment. Je ne sais pas si c'est la peur, mais en tout cas, j'ai l'estomac noué. Au même moment, nous sommes atteints par un obus. Je n'ai pas encore l'expérience de ce qu'un impact d'obus représente. Il s'agit d'un petit projectile tiré par un fusil antichar qui a atteint la tourelle du chef de char tandis qu'au même moment un obus atteint le train de roulement. Mon état empire à vue d'oeil lorsque nous nous rendons compte que l'*Untersturmführer *Wendorff est couvert de sang ; il paraît grièvement blessé. Mais Dieu soit loué, au bout de quelques temps, l'on se rend compte qu'il n'a été que légèrement blessé par un éclat de son bloc de visée qui lui a labouré le visage* ».

[Témoignage extrait de l'ouvrage de Patrick Agte, « Tiger, le bataillon de chars lourds de la Leibstandarte », aux éditions Heimdal, Bayeux, 1996, page 76-77]

Au second semestre 1943, la *13. schwere SS-Panzer-Kompanie* est engagée dans de durs combats dans le secteur de Kirovograd. Wendorff a la réputation d'être un officier doté d'un sang-froid à toute épreuve, ce côté « homme tranquille » de sa personnalité lui vaut d'ailleurs d'être affectueusement surnommé « Bubi » par ses hommes. C'est vraisemblablement son caractère et son savoir-faire qui feront aussi qu'il sera interrogé par le *SS-PK* Franz Otto Wrede à l'automne 1943. Ses déclarations seront reproduites dans nombre de journaux allemands de l'époque, ce qui lui assurera bien involontairement un surcroît de popularité. Voici un bref extrait de l'article de Wrede : « *Lorsque le* SS-Obersturmführer *Wendorff parle de ses 68 victoires, l'air détaché et la voix calme, l'on comprend*

▼ Ce *Tiger* n°312 en cours de ravitaillement n'a pas encore beaucoup vu l'ennemi comme en témoigne sa livrée presque immaculée et surtout ses gardes boues quasiment intacts. Nul doute que l'engin ne restera pas dans cet état encore très longtemps ! Les chars lourds sont des cibles prioritaires pour l'Armée Rouge qui n'hésite pas à sacrifier nombre de ses T-34 pour en détruire, ou mieux encore, en capturer un. Une tâche difficile compte tenu de l'expérience des équipages et des performances du canon de *8,8cm*. Les Russes estiment, même s'ils répugnent à le confirmer, qu'ils doivent en moyenne perdre 10 chars pour venir à bout d'un Tiger ! Bundersarchiv

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007



Panzerkampfwagen VI Tiger
13. schwere SS-Panzer-Kompanie
SS-Panzer-Regiment 1
1. SS-Panzer-Grenadiere-Division « LSSAH »
Char personnel de Helmut Wendorff
Koursk, juillet 1943

tout de suite que l'on a affaire à une homme qui n'est pas prétentieux. Direct et énergique mais posé et réfléchi, Wendorff est un soldat expérimenté malgré son jeune âge. « Quelqu'un doit bien le faire » *me répond-il lorsque je lui demande ce qu'il ressent une fois engagé au combat.* « Tout le monde doit y aller car chacun est capable de se battre et d'en faire autant » *ajoute-t-il avec fermeté et détermination, lui qui, récemment, a détruit douze chars ennemis dans la même journée, avant d'en ajouter onze de plus le lendemain !* » Jeune et populaire, calme et modeste, l'officier se révèle être un meneur d'hommes exceptionnel doté d'indéniables qualités tactiques. Wendorff est aussi un excellent pédagogue, capable d'enseigner aux futurs *Panzerschützen* toutes les ficelles du combat. Au même titre que Wittmann, notre homme compte parmi les figures de légende de la « Leibstandarte ». Ses exploits sur le Front de l'Est, que ce soit à Tcherkassy, Tarnopol ou encore Kamenetz-Podolsk, sont tout bonnement hors du commun, aussi bien à titre individuel, comme *Bordführer*, que collectif, en tant que *Zugführer*. Ses supérieurs reconnaissent les compétences de « Bubi » Wendorff en lui attribuant la *Ritterkreuz* le 12 février 1944.

Pendant un temps, l'officier est retiré du service actif pour participer à une tournée de propagande et aussi servir en tant qu'instructeur à Putlos. Toutefois, le débarquement de Normandie et la tournure des événements sur le front de l'Ouest le rappellent au sein de son ancienne formation, entretemps réorganisée en une *schwere SS-Panzer-Abteilung*, la célèbre *101*. Pour la perte aux combats de 25 Tiger, la *101* va quasiment détruire 200 chars alliés lors de la bataille de Normandie. Le prix à payer pour les équipages allemands est néanmoins extrêmement élevé. Ainsi, à peine six jours après la disparition de son camarade de combat Michael Wittmann, le 14 août 1944, à l'age de 24 ans, Wendorff trouve la mort lorsque son char est détruit à 3 kilomètres de Mazières, au Sud de Caen. De la carcasse en flammes du Tiger, seuls Franz Elmer et Walter Lau pourront s'extirper. Ce dernier sera fait prisonnier par les Britanniques. Au moment de sa disparition, le score d'Helmut Wendorff s'élevait à 84 victoires. ■

▼ Aprés s' être ravitaillé, paré, le n°312 monte en ligne. Avant Koursk, les équipages de Tiger vont subir un entraînement intensif en vue de cette opération. Et cela va payer ! Malgré un taux de pannes encore trop élevé, les « lourds » vont infliger des pertes sévères aux T-34 et KV, au point que les officiers russes vont interdire les charges de blindés face aux fauves allemands. Cela étant dit, si à la mi-1943, tactiquement, le Tiger et ses équipages sont supérieurs aux engins soviétiques, l'Armée Rouge attaque où elle veut, quand elle veut... Bundersarchiv.

Par Laurent Tirone

Un guerrier dans l'âme !

Pour ce qui concerne la bataille de Normandie, le *SS-Unterscharführer* Will Fey est unanimement considéré comme « l'As des As » des chefs de chars allemands engagés au combat dans le secteur de Caen. Son parcours militaire est pourtant l'un des plus atypiques. Alors qu'il n'a jamais commandé le moindre *Panzer* au cours de sa carrière débutée au sein de la *52. Infanterie-Division*, il intègre sans détours la tourelle d'un Tiger au sein de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 102* ! C'est à bord du plus célèbre des chars de la *Panzerwaffe* qu'il va se tailler un palmarès impressionnant en l'espace de quelques semaines.

La carrière militaire de Will Fey débute le 27 août 1939 lorsqu'il rejoint une *Panzerabwehr-Ersatz-Abteilung*. Après sa période d'instruction et ses classes, il est muté en janvier 1940 à la *Panzerjäger-Abteilung 152* de la *52. Infanterie-Division* alors commandée par Hans-Jürgen von Arnim, futur *Kommandeur* des troupes allemandes en Tunisie en 1943. La campagne de France lui offre l'occasion de démontrer son courage au combat. Pour ses faits d'armes, le 15 juin, il reçoit la Croix de Fer de deuxième Classe. Puis vient la guerre à l'Est avec le déclenchement de l'opération « Barbarossa » le 22 juin 1941. La *Wehrmacht* se lance à l'assaut du colosse soviétique. Le 20 décembre 1941, Fey est gravement blessé devant Moscou durant l'opération « Typhon ». Après une longue convalescence, il rejoint son unité en août 1942. Le mois suivant, le jeune homme est blessé pour la troisième fois. En septembre 1942, il est décoré de la Croix de Fer de première Classe, du Badge d'Assaut de l'infanterie et de l'Agrafe en bronze du combat rapproché. Ses qualités ne passent pas inaperçues auprès de ses supérieurs qui le proposent pour suivre une formation de sous-officier. Si le *SS-Panzer-Korps* se couvre de gloire lors de la reprise de Kharkov, le reste de l'Armée allemande subit de lourdes pertes en ce début d'année 1943. La *52. Infanterie-Division* est ainsi quasiment anéantie. Exsangue, la division ne sera jamais reconstituée. En mars 1943, Will Fey est blessé pour la quatrième fois. Aux cours de ces affrontements, les soldats de la *Wehrmacht* combattent au coude à coude avec les hommes de la *2. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Das Reich ». La rencontre avec ce corps d'élite est une révélation pour Fey qui apprécie l'esprit de camaraderie et la cohésion régnant parmi les *Grenadiere* des *Waffen-SS*. Une fois guéri, le jeune homme demande sa mutation dans une unité *SS*. Sa candidature est acceptée. Fait extraordinaire, il est directement muté au sein de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 102* ! Mieux encore, alors que les équipages des formations de chars lourds sont triés sur le volet et ne peuvent intégrer ces unités qu'après avoir pu s'enorgueillir d'une certaine expérience en matière de combats blindés, les supérieurs de Fey lui confient d'office le commandement d'un Tiger avec le grade de *SS-Unterscharführer* ! Précisons qu'aussi talentueux et énergique soit-il, Fey n'a jamais commandé de chars auparavant. Quoi qu'il en soit, la *Tiger-Abteilung* est alors stationnée en Hollande, près d'Oldebruch. Là, en application du vieil adage militaire voulant que « la sueur épargne le sang », les *Panzerschützen* s'entraînent sans relâche. Lorsque les Alliés débarquent en Normandie à l'aube du 6 juin 1944, l'unité de Fey est tout d'abord dirigée vers la région de Saint-Pol, au Sud de Calais, pour parer à un éventuel second débarquement. Ce n'est que le 1er juillet que les Tiger se remettent en route afin de gagner le front normand. Après un périple épuisant, pendant lequel mécaniques et équipages sont mis à rude épreuve, les « lourds » se rassemblent le 4 juillet autour de Cauville. Il sont ensuite mis en réserve à Vacognes, au Sud d'Evrecy. Le 10, la *schwere SS-Panzer-Abteilung 102* part pour la côte n°112 où les combats font rage face aux troupes britanniques.

Avec son Tiger n°134, Will Fey y livre son premier combat de tankiste. Écoutons-le : « *Déterminés à en découdre, nous fonçons avec notre Tiger à travers les haies. Bientôt, quatre Sherman apparaissent juste en face de notre canon. Comme durant notre instruction et nos exercices, je commande à mon équipage :* « Panzer Halt ! Le char le plus à gauche, à 200 mètres, Feuer Frei ! » *Deux obus suffisent pour lui régler son compte. Ensuite, nous nous en prenons au second, toujours sur la gauche, même distance. Il subit le même sort que le premier. Entre-temps, Baral, notre* Zugführer, *s'est glissé près de nous. Il détruit le troisième Sherman. Le quatrième cherche alors son salut dans la fuite, s'échappant sans demander son reste en prenant la route menant à Eterville. La mission est remplie ; nous n'aurons plus aucun souci sur notre flanc droit pour les heures à venir ! Pour le jeune équipage de notre Tiger, ce premier engagement à l'Ouest est un beau succès ! De retour à Saint-Martin, nous voyons encore au loin les Sherman brûler comme des torches sur un fond de ciel crépusculaire. Quel spectacle. Mais il faut bientôt repartir au combat. Ordre nous est donné d'attaquer la côte n°112, à 20h00. Des* Grenadiere *de la « Hohenstaufen » accompagnent les chars. Le feu de l'artillerie ennemie « mute » au fur et à mesure de notre approche pour finalement se transformer en une sorte de rouleau compresseur qui écrase tout. Comme il l'a appris, chacun rejoint sa place d'un bond. Notre compagnie passe à l'attaque dans quelques minutes. Le radio allume les deux postes à ondes ultracourtes qui se trouvent sur sa gauche, il met ses écouteurs et son laryngophone puis annonce :*

▼ Sur cette photo prise aux Pays-bas, ces équipages d'une unité de chars lourds *SS* posent pour la postérité. Ne nous laissons pas abuser par leur coté détendu, l'entraînement est intensif. La formation suivie par Will Fey compense son inexpérience en matière de combat de chars. Si beaucoup d'as ont un parcours atypique, celui de Fey reste l'un des plus surprenant. Les équipages de *Panzer* lourds devaient théoriquement avoir fait leur preuve avant d'intégrer une *Tiger-Abteilung*. Ce qui n'est pas vraiment le cas de notre homme ! Mais la valeur n'attend pas le nombre des années, paraît-il... Bundersarchiv

▲ Le fauve sort du bois... Ces *Panzerschützen* appartiennent à la *schwere SS-Panzer-Abteilung 503* alors déployée au Nord de Varsovie. Se doutent-ils de l'impact psychologique de leur machine sur leurs adversaires ? Fey témoignera avoir vu des équipages de chars alliés abandonnés leurs Sherman à la seule vue d'un Tiger ! Même si la propagande nationale-socialiste a enjolivé sa réputation, il fallait une bonne dose de courage pour affronter un tel engin. Bundersarchiv

« Radios prêtes ! » *Les fréquences sont doucement « éclairés » ; le grésillement passe dans la membrane de nos écouteurs, tout va bien. 20h10 ! La trappe du tourelleau se referme ; nous nous enfermons... Le pilote met le char en route. Une petite secousse nous indique que le moteur a bien démarré. Notre Tiger est en vie ! Nous démarrons. Par nos lucarnes, nous voyons tomber quelques branchages utilisés pour le camouflage. Dans un grand couinement de chenilles, nous pivotons d'un quart de tour vers la droite. En une longue file, la compagnie remonte la route jonchée de branches grosses comme le bras. Nous ne voyons rien ou presque, que les arbres, à gauche et à droite, ainsi que l'arrière du* Panzer *qui nous précède. Nous arrivons sur le versant opposé de la colline. Les quatorze chars de la compagnie se déploient selon la formation prévue. À mi-chemin du versant de la côte n°112, descendant vers Saint-Martin, il y a un épais bosquet qui barre la pente. C'est là que nous devons nous poster. Ce sera notre position de tir. Depuis la crête, le « Canadien »* [Il s'agit en réalité d'unités britanniques – NdlT] *nous observe. « Il » suit nos mouvements jusque dans la vallée de l'Orne d'où nous percevons notre ravitaillement. Sous la protection d'un impressionnant barrage d'artillerie, l'ennemi est parvenu jusqu'à la hauteur où il commence à s'installer. Il ne montre guère de velléités offensives. Peut-être n'a-t-il pas envie de venir se mesurer à nos chars lourds ? Cependant, nous, nous sommes curieux de voir ce sur quoi débouchera cette épreuve de force à venir. Le combat pour cette hauteur commence le 10 juillet 1944 ; plus tard, entre nous, nous la surnommerons* « Kalvarienberg » *ou la « montagne du calvaire », tant les affrontements y seront sanglants ! Pas un mètre carré de ce sol ne sera pas retourné plusieurs fois par les obus. Dans cet enfer, où les armes lourdes font des dégâts considérables en frappant à l'aveuglette, nous cherchons un couvert depuis lequel nous espérons attirer l'ennemi. Bientôt, des blindés alliés apparaissent à l'horizon. Le piège a fonctionné même s'ils ne sont qu'une demi-douzaine. Une partie de la compagnie s'avance un peu plus pour mieux observer. Dans chaque Tiger, le chef de char jette un regard rapide sur les quatre hommes placés dans le compartiment de combat se trouvant juste en dessous de lui. Ici, c'est le canonnier, Albert Laumbarhe, aussi jeune que nous. Il vient des unités motocyclistes de la « Das Reich ». Le pourvoyeur est le caporal Paul, c'est un Allemand originaire des minorités de nos compatriotes installés en Ukraine, dans la région de Kiev* [...]. *En dessous, à gauche, est assis le pilote âgé de 19 ans, Hermann Schmidt. Il a déjà conduit un Tiger à l'Est. Il connaît bien les blindés et compte parmi les anciens de la compagnie alors même qu'il sort à peine de l'adolescence. C'est comme le radio, Heinz Trautmann, qui en prime exerce les fonctions de responsable du ravitaillement et de tireur MG. Lui aussi a combattu en Russie sur* Panzer III *et* IV *jusqu'au Tiger* [...]. *Notre chef, le* SS-Obersturmführer *Kalls, est dans un véhicule de commandement. Froidement, de manière réfléchie, il nous donne ses ordres par radio. L'équipage ne remarque pas la température qui monte dans le* Panzer. *Le pilote tient son volant et contrôle du regard ses appareils : le tachymètre, la pression d'huile, la température du moteur. Soudain, sur ordre, nous mettons les gaz ! Nous avançons et les Sherman ouvrent le feu. La grande bagarre commence...* » [Témoignage traduit et adapté extrait de l'ouvrage de Will Fey, « Panzerkampf im Bild » – NdlR]

Si les tubes de *8,8cm* des Tiger ne font qu'une bouchée des chars américains, l'intervention de bombardiers légers de l'*US Air Force* contraint les « lourds » à provisoirement se replier pour s'abriter. Le lendemain, les hommes de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 102* repartent à l'assaut de la côte n°112 mais, cette fois, leur progression se fait par le côté Nord de la colline. Repérés par un appareil d'observation de la *Royal Air Force*, les Tiger subissent un violent pilonnage d'artillerie qui oblige les *Grenadiere* à stopper leur progression et à faire demi-tour ; les *Panzer* sont donc privés de leur escorte d'infanterie. Simultanément ou presque surgissent les premiers Churchill. Malgré leur épaisse cuirasse, les blindés alliés succombent sous les perforants de Fey et de ses camarades. Des artilleurs tentent alors de mettre en batterie leurs canons antichars mais les *Panzerschützen* tiennent les Anglais sous leur feu, bloquant ainsi leurs mouvements. Afin de réduire la pression exercée par les chars allemands, les Britanniques noient le champ de bataille sous d'épaisses nappes de brouillard artificiel. Profitant de ce répit, les artilleurs ennemis parviennent à s'organiser et à ouvrir le feu avec leurs tubes antichars. Le Tiger de Fey encaisse plusieurs coups dans l'arc avant mais son blindage tient bon. Sur ordre des chefs de chars, les pilotes poussent leurs machines pour quitter au plus vite la « purée de pois » où se dissimule la menace mortelle des antichars britanniques. Bientôt, les Tiger surgissent des fumées et prennent à contre-pied des Anglais en pleine retraite. Deux Churchill sont immédiatement incendiés tandis que les obus explosifs et les mitrailleuses des chars allemands font des ravages parmi les troupes ennemies. La hauteur est conquise. La *schwere SS-Panzer-Abteilung 102* va tenir cette position pendant vingt jours avant de se retirer, sur ordre de son autorité supérieure. Le bilan de l'opération est positif pour les Allemands car les Alliés vont subir de très lourdes pertes face aux Tiger. Sur la période du 10 juillet au 22 août 1944, les *Panzerschützen* vont revendiquer 230 [227, selon certaines sources – NdlA] chars, 28 canons, 19 semi-chenillés, 4 automitrailleuses, 34 camions et une foule de véhicules légers détruits ou bien capturés. Pour sa part, après deux semaines de combats intenses, Will Fey affiche à son tableau de chasse 23 chars détruits, dont 17 Churchill, 3 Cromwell et 3 Sherman. À cela, il convient d'ajouter 3 pièces antichars et des chenillettes.

Après avoir décroché de la côte n°112, la *schwere SS-Panzer-Abteilung 102* est redéployée dans le secteur de Vire. Le 7 août, Fey et les siens se trouvent près du bourg de Chênedollé où ils vont pour participer à une attaque devant être appuyée par la *1./Heeres-Pionier-Bataillon (mot.) 600* aux ordres de l'*Oberleutnant* Gaul. Tandis que l'aube se lève, le Tiger n°134 de Fey est positionné en avant de l'église de Chênedollé. Bien camouflé, l'équipage attend patiemment qu'un groupe de combat mêlant *Grenadiere* et *Pioniere* le rejoigne avant de monter à l'assaut. Pour réduire les conséquences désastreuses d'un éventuel bombardement d'artillerie ou bien d'un raid aérien allié, une distance de 100 mètres est laissée entre chacun des *Panzer*. Bientôt, les hommes de Gaul arrivent sur leurs positions de départ. Conformément aux ordres, ils se déploient à proximité des chars, profitant du moindre retranchement pour ne pas être repérés par les observateurs ennemis. Tout se passe pour le mieux. Toutefois, il n'est pas encore question de passer à l'attaque car, avant de s'élancer, les Allemands ont prévu une préparation d'artillerie. Mais pour l'instant, rien ne se passe… En lieu et place des coups de départ des obusiers et des lance-roquettes multiples positionnés à l'arrière de la ligne de front, les *Panzerschützen* n'entendent que les chants des oiseaux et les grondements des moteurs de quelques *Jabos* partis en « promenade champêtre ». Les heures passent sous le soleil normand sans que le moindre obus ne vienne s'écraser sur les lignes adverses. Si les Allemands restent sagement l'arme au pied, camouflés près de bâtisses ou dans des vergers, il n'en va pas de même pour les Alliés. Ainsi les *Pioniere* signalent-ils par radio avoir repéré une quinzaine de blindés et de chenillettes ennemis arrivant du hameau de la Houssemagne et descendant dans la vallée. À ce moment de la bataille, les équipages des Sherman du *23rd Hussars* de la *11th Armoured Division* sont loin, très loin même, de se douter qu'ils se dirigent droit dans la gueule des loups, c'est-à-dire sur les Tiger de la *102* ! Pis encore, inconscients du danger mortel qui les guette, les Britanniques s'engagent sur un chemin en cul de sac ! Depuis son tourelleau, Fey observe attentivement la colonne anglaise qui défile comme à la parade à 1 200 mètres devant le tube de son char ; degré par degré, la tourelle du Tiger suit les Sherman, comme pour les accompagner dans leur mouvement. Au signal de son *Bordführer*, le canonnier du Tiger n°134, Albert Laumbarher, fera « parler la poudre ». Cependant, Will Fey a décidé d'attendre encore un peu. En attendant, la tension va *crescendo* parmi les hommes du *Heeres-Pionier-Bataillon (mot.) 600*, car la présence de chars alliés est loin de les rassurer ; d'autant que les puissants Tiger restent désespérément muets. Au comble de la nervosité ambiante, un jeune *Leutnant* des *Pioniere* grimpe sur la tourelle du *Panzer* pour demander à l'équipage d'immédiatement ouvrir le feu et d'en finir. Le radio de Fey envoie alors un message au *SS-Sturmbannführer* Hans Weiss en lui indiquant que le Tiger n°134 compte ouvrir le feu sur les chars ennemis et leur infanterie d'accompagnement lorsqu'ils seront parvenus à une distance de 600 mètres. La réponse de Weiss est sans équivoque : interdiction formelle de tirer ! Au contraire même, faute d'informations suffisantes concernant les effectifs adverses et leurs appuis, Fey et son Tiger doivent décrocher ! Mais c'est sans compter avec le caractère fonceur du chef de char hessois. Aussi précis que fougueux, Fey ne veut pas rater une si belle occasion d'augmenter son score. Il ordonne alors à son radio, Heinz Trautmann, de couper la réception et de ne garder que l'émission. Tandis que Paul, le chargeur, enfourne une *Panzergranate* dans la culasse, le pilote, Hermann Schmidt, manœuvre son engin pour ne présenter aux Sherman que l'avant du *Panzer* qui, rappelons-le, est blindé à hauteur de 10 centimètres. Les chars alliés se rapprochent. Ils sont à 800 mètres et n'ont pas encore détecté la présence des Tiger. Laumbarher aligne soigneusement une première cible dans son viseur tout en indiquant à Fey quelles seront ses victimes suivantes. À une telle distance, la vitesse d'exécution est primordiale et le canonnier a tout intérêt à repérer à l'avance ses futures proies. Enfin vient l'ordre libérateur. *Feuer !* Alors que les Sherman sont à 600 mètres du Tiger n°134, Will Fey autorise son canonnier à ouvrir le feu. Un premier char est touché de plein fouet. Les équipages anglais accélèrent pour se mettre à couvert pendant que les chefs de chars tentent de repérer l'origine de la menace. Dans le même temps, un deuxième char est mis hors de combat à 400 mètres. Rapidement un troisième subit le même sort. Pour plus de sûreté et comme indiqué dans le règlement des *Panzertruppen*, Laumbarher double son tir sur son infortunée victime. Bientôt, ce sont quatre Sherman qui brûlent devant le Tiger de Fey.

▼ Le Tiger est mécaniquement fragile et un long trajet par la route a de fortes probabilités de se terminer à l'atelier de réparations. Fey précise que lors d'un tel périple, les échappements crachaient des flammes de plus d'un mètre alors que les ventilateurs s'épuisaient à refroidir les 12 cylindres des moteurs *Maybach* ! Seule solution, le transport par train. Mais les chenilles du Tiger sont trop larges pour les wagons ! Les équipages doivent alors les remplacer par des modèles plus étroits. Une tâche fastidieuse et particulièrement redoutée par les équipages… Bundersarchiv

dossier spécial

▲ Cet équipage procède au ravitaillement de son Tiger en obus perforants et explosifs. 92 coups au total. Une dotation conséquente sur le papier, mais qui semblera pourtant bien réduite à Fey. Lors d'un engagement contre des Sherman, il va faire une telle consommation de perforants qu'il sera contraint d'en « emprunter » à un autre blindé, tout cela sous le feu ennemi !
Coll. T. Anderson

Les équipages tentent de sortir de leurs machines en flammes avant qu'il ne soit trop tard. Passé le premier moment de surprise, les blindés anglais encore en état de combattre ont repéré le *Panzer* embusqué ; à leur tour, ils ouvrent le feu. Les obus de 75mm martèlent la caisse du « lourd » mais ils ne parviennent pas à transpercer son épais blindage. Dans le même temps, désormais guidé par Fey qui, en tant que chef de char, doit gérer les priorités, Laumbarher poursuit méthodiquement son œuvre. Désormais, ce sont six Sherman qui sont immobilisés. Désorganisés, les fantassins anglais décident qu'ils ne trouveront leur salut que dans la fuite et abandonnent précipitamment leurs chenillettes sous les balles tirées par la MG-34 de Trautmann. Un septième puis un huitième char sont touchés par des perforants. Dans les rangs britanniques, la panique est totale… quand, subitement, le canon du Tiger n°134 reste muet ! Un obus a-t-il enfin réussi à mettre hors d'état de nuire le Tiger ? Non ! Resté trop près de la culasse de son canon, le chargeur a inhalé une trop grande quantité de poudre brûlée et vient de s'effondrer sur le plancher du *Panzer*, inconscient ! Le radio se dépêche de prendre sa place car, si les canonniers anglais ont le loisir de s'approcher et d'ajuster leurs feux sans danger, c'en sera terminé de l'équipage allemand. Les impacts continuent de secouer les 56 tonnes du Tiger. La tension grimpe en flèche dans le char. Le blindage va-t-il finir par céder sous les impacts répétés des Sherman ? Sans parler du bruit assourdissant qui met les nerfs des hommes à rude épreuve. Fey ordonne alors à son pilote de faire marche arrière pour se mettre à l'abri. Trop tard ! Un « gros calibre » percute le Tiger sur l'avant de sa caisse, entre la trappe du pilote et la mitrailleuse, pulvérisant cette dernière. Un canon antichar de *17 Pounder* vient de prendre le *Panzer* comme cible et les artilleurs anglais l'ont parfaitement bien cadré. Autrement dit, le prochain coup a de fortes chances d'être le bon. Albert Laumbarher, qui a repéré la lueur du coup de départ, fait pivoter à toute vitesse sa tourelle qui est désormais à 9 heures. Trois obus détruisent le canon avant qu'il n'ait eu le temps de sévir une nouvelle fois. L'ambiance devient étouffante dans le compartiment de combat du char allemand. Chaleur et fumées se conjuguent pour rendre l'atmosphère irrespirable. Le moteur, qui tourne en continu depuis le début des combats, commence à surchauffer. Les ventilateurs sont au maximum de leurs capacités mais ils ne suffisent plus à refroidir le gros Maybach du Tiger. Une fumée bleutée s'échappe de la culasse, la surchauffe et donc la casse sont imminentes… Mais Fey et ses hommes sont engagés dans une lutte à mort et le temps de la réflexion n'est pas encore venu. Tant pis ! L'on combattra jusqu'au bout et l'on verra bien… Albert Laumbarher aligne un autre Sherman ; c'est son douzième de la journée ! Les tankistes ennemis multiplient les coups au but sans pour autant parvenir à faire taire le fauve blessé. La situation devient pourtant critique pour les *Panzerschützen*, au point que Fey rétablit la liaison radio pour demander des instructions à Weiss. Compte tenu des dommages encaissés par le Tiger n°134, l'ordre est donné de saborder puis d'abandonner la machine. Mais Fey ne l'entend pas de cette oreille. Son char peut encore combattre et, tant qu'il restera un obus, pas question de fuir ! Le poste radio est de nouveau coupé. Difficile d'obéir à un ordre que l'on n'a pas entendu… D'autant que ce sont désormais quatorze carcasses fumantes de Sherman qui jonchent le terrain. L'ultime survivant de ce carnage a disparu du champ de vision de Fey. Il est midi. Le combat n'a duré qu'une demi-heure, des minutes qui ont pourtant semblé bien longues à tous les protagonistes de cette affaire ! Les chars n'ont pas été les seules victimes des terribles coups du *8,8cm*, les épaves de quelques chenillettes sont là pour confirmer la précision des tirs du Tiger n°134. Mais une telle moisson de victoires a toutefois un coût et la dotation de *Panzergranaten* est quasiment épuisée. Will Fey se glisse alors hors de sa tourelle et se dirige précautionneusement vers un autre Tiger pour récupérer quelques précieux obus. Cent mètres à parcourir à la merci du moindre tireur d'élite ennemi. Malgré ses coups répétés sur les écoutilles du char le plus proche, ses camarades refusent de lui ouvrir. Finalement, l'équipage du deuxième char visité répond « présent ». À la manière d'un simple quidam ayant été faire ses courses, Fey revient vers son engin avec un perforant sous chaque bras. Le retour est périlleux car les Alliés ont déclenché un barrage d'artillerie qui monte progressivement en intensité. Enfin la trappe de la tourelle se referme sur le *Bordführer* et son précieux chargement. Malgré leur succès, les *Panzerschützen* sont tendus.

***Panzerkampfwagen VI* Tiger**
schwere SS-Panzer-Abteilung 102
1. Kompanie – 3. Zug
Char personnel de Will Fey
Normandie, 1944

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007

Leur Tiger est lourdement endommagé et, en prime, l'une des chenilles semble être abîmée. Seul un remorquage par un ou deux engins de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 102* peut tirer le Tiger de ce mauvais pas ; du moins, à la condition qu'il ne déchenille pas en cours de route. Mais l'immédiat, ce sont ces salves de l'artillerie anglaise qui s'abattent sur le secteur avec la régularité d'un métronome, ce pendant plusieurs minutes. Après « l'orage (d'acier), le soleil », affirme la sagesse populaire. Certes, mais en Normandie, à l'été 1944, avec le soleil viennent surtout les chasseurs-bombardiers américains et anglais… Quelques *Jabos* font leur apparition au-dessus du petit village de la Houssemagne ; un puis plusieurs pilotes repèrent le blindé allemand. Des fumigènes sont aussitôt percutés par son équipage pour faire croire que le *Panzer* est définitivement hors de combat. Cette fois, la ruse fonctionne mais la prochaine fois ? Soudain, un bruit de chenilles se fait entendre à une centaine de mètres sur la droite du Tiger immobilisé. Paul, le chargeur qui a enfin recouvré ses esprits, enfourne l'un des deux perforants « empruntés » par Fey quelques minutes plus tôt dans la culasse du *8,8cm*. Le deuxième est déjà dans ses bras, prêt à l'emploi. Volets ouverts, les *Panzerschützen* se tiennent prêts à évacuer leur char. Ses sens aux aguets, Fey voit le « museau » du dernier Sherman ennemi dépasser de la végétation. Si, en temps normal, le char américain n'est pas un adversaire à la hauteur du Tiger, le n°134 est bien trop mal en point pour pouvoir encaisser de nouveaux coups. Il faut donc frapper le premier. Trop nerveux, Albert Laumbarher rate son tir. Le projectile passe au-dessus de la cible. La deuxième et dernière tentative est la bonne. Frappé à la base de sa tourelle, le Sherman est stoppé net, au grand soulagement de l'équipage qui peut savourer un tableau de chasse exceptionnel : quinze chars détruits en trente minutes ! Ironiquement, le silence qui règne dans le *Panzer* est soudainement brisé par les miaulements des *Nebelwerfer* qui se décident enfin à entrer en action ! Ce barrage d'artillerie « donne un peu d'air » aux hommes du Tiger n°134. Quittant péniblement sa position, le char se traîne jusqu'à une scierie en ruines, à l'Est de l'église du village de Chênedollé, où, dans la soirée, il est remorqué par deux autres « lourds » vers Vassy. Lors de son arrivée nocturne au poste de commandement de la *Tiger-Abteilung*, Fey est chaudement félicité par le *SS-Obersturmführer* Kalls. Il n'en va toutefois pas de même pour les mécanos de l'atelier de réparations de la *Panzer-Werkstatt-Kompanie* qui doivent retaper un char transformé en écumoire ! L'engin est d'ailleurs si endommagé que Will Fey et son équipage poursuivront les combats avec le Tiger n°001. Pour la journée du 7 août 1944, le *Bordführer* revendique 15 Sherman, 12 half-tracks et un Bren Carrier. En outre, les Britanniques auraient perdu 400 soldats, morts ou blessés. Les archives anglaises confirment bien les dégâts matériels mais infirment les pertes humaines qui ne s'élèveraient qu'à un mort et un blessé… La *schwere SS-Panzer-Abteilung 102* combat encore dans la poche de Falaise avant de se replier en direction de la Seine. Le score de l'unité s'élève à 230 blindés détruits pour la perte d'une vingtaine de Tiger. À l'issue de la bataille de Normandie, Fey totalise pour sa part la bagatelle de 88 victoires, dont 73 chars et 15 semi-chenillés.

Si son tableau de chasse exceptionnel ne lui donne pas droit à un nouveau Tiger, ses supérieurs reconnaissent sa valeur et, du 1er octobre 1944 au 30 janvier 1945, il suit les cours d'élève officier à Königsbrück. À la fin de la guerre, il se trouve encerclé dans Berlin où il va encore mener de farouches affrontements contre les vétérans soviétiques. Faute de disposer d'un char lourd, Fey s'attaquera à des T-34/85 à coups de *Panzerfauste*. Là encore, son dynamisme, son caractère réfléchi et sa ténacité vont faire merveille. Et ce ne sont pas moins de huit « *Tridtsatchetverkas* » qui succomberont à ses roquettes antichars ! Son exceptionnel parcours est récompensé par l'obtention de la *Ritterkreuz* le 29 avril 1945. Will Fey n'a jamais ménagé sa peine au combat comme en attestent ses neuf blessures reçues tout au long de la guerre. Guerrier dans l'âme, il poursuit sa carrière dans la *Bundeswehr*. Preuve que son dynamisme légendaire n'a pas été altéré par les séquelles de ses blessures, il obtient son brevet de parachutiste à l'âge de 42 ans, contre l'avis des médecins horrifiés par son dossier ! C'est finalement en tant que *Hauptmann* que Will Fey part à la retraite, en 1974, clôturant ainsi une carrière militaire exceptionnelle. L'homme vit toujours. ■

◀ Aprés l'entrainement, direction le front de Normandie. L'ennemi le plus redoutable est alors le *Jabo*. Pour tordre le coup a une idée reçue, il faut préciser que les chasseurs-bombardiers alliés, malgré leurs revendications extravagantes, ne sont pas une réelle menace pour les chars lourds. Ceux ci sont en effet toujours bien protégés par une *Flak* légère. Seules les roquettes tirées par les *Typhoon* sont vraiment efficaces, mais d'une précision bien trop aléatoire. Par contre, l'impact psychologique d'une attaque aérienne est tel que les *Panzer* ne se déplacent plus que de nuit, limitant d'autant leur réactivité face aux troupes alliées. Ce qui, en définitive, est le résultat recherché…
ECPA-D

▼ Ce *Tiger* de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101* a été abandonné dans une rue de Marles, le 30 août 1944. Et pourtant, son équipage avait fait le plus dur ! Aprés avoir survécu à la bataille de Normandie, chassé par les divisions blindées alliées, franchi la Seine dans des conditions délicates, ce char finira sa carrière faute de moyens de dépannages adaptés.
Coll. A. Chazette

Du cockpit d'un Stuka à la tourelle d'un Tiger

Par Laurent Tirone

Paul Egger est le troisième enfant d'un ingénieur des Ponts et Chaussées. En 1935, lorsqu'il commence ses études pour devenir homme d'affaires, il est bien loin d'imaginer que son parcours sera l'un des plus atypiques de l'Armée allemande. À peine son cursus scolaire terminé, Egger est embauché comme employé de bureau, un poste qu'il va conserver jusqu'en 1938. Cette vie sédentaire de bureaucrate convient pourtant peu au dynamique jeune homme qu'il est ; aussi décide-t-il, la même année, de se porter volontaire pour rejoindre la *Luftwaffe*. Fin 1938, il intègre sans difficultés une école de *Stukaflieger* afin d'y suivre une formation de pilote. Egger n'aura guère à patienter pour exercer tout son talent. En septembre 1939, il participe à la campagne de Pologne aux commandes d'un bombardier en piqué. Si l'expérience est concluante, le combat individuel est davantage dans la nature de notre homme. Sa demande de mutation dans la chasse en poche, il entame sa conversion sur Messerschmitt Bf 109E , formation qui se révèle être une totale réussite au point qu'il est immédiatement intégré au sein de la *Jagdgeschwader 27*. Cette escadre de chasse connaît une activité intense au-dessus de la Sarre pendant la « Drôle de Guerre ». Par la suite, elle est déployée dans le ciel de France puis d'Angleterre. Là encore, le jeune homme démontre de réelles qualités de pilote en escortant les appareils du *VIII. Fliegerkorps* de Wolfram *Freiherr* von Richthofen. Lors de ses missions, il affronte la *Royal Air Force* et obtient quelques victoires contre les Hurricane et Spitfire. Pour ses brillants résultats, Egger est décoré des Croix de fer de deuxième et première classes. Les pilotes britanniques vont toutefois briser en plein vol sa fulgurante carrière au sein de la *Luftwaffe*. Abattu, il est grièvement touché. De cette blessure, Egger va garder d'importantes séquelles au point que les médecins lui interdisent de remonter dans un avion. De nouveau enfermé dans un bureau, la vie de « rampant » n'étant pas vraiment la tasse de thé d'Egger, celui-ci se démène pour obtenir une affectation dans une unité de combat ; à l'inverse du *Heer*, les *Waffen-SS* qui recrutent à tour de bras pour combler leurs pertes lui offrent cette possibilité. Il demande alors son transfert dans le *Schwarze Korps*. C'est chose faite en 1941 lorsqu'il rejoint les troupes mécanisées au sein de la *8. Panzer-Kompanie* du *SS-Panzer-Regiment 2* de la « Das Reich ». La *Panzerwaffe* correspond parfaitement à son caractère de fonceur et d'aventurier. Le front de l'Est le consacre comme l'un des chefs de char les plus talentueux de l'Armée allemande. Ainsi, en 1941, il participe avec succès à la bataille de Kiev. C'est le début d'un tableau de chasse

à la hauteur de ses ambitions. Il revendique ainsi la destruction de 28 blindés soviétiques, 14 canons antichars, 40 véhicules légers et 8 positions fortifiées. À la mi-novembre 1942, la *8. Panzer-Kompanie* est affublée du préfixe *schwere* du fait de l'arrivée des premiers Tiger. Avec son unité, il participe en février 1943 à la contre-attaque victorieuse pour la reconquête de Kharkov. Les *Panzerchützen* ne disposent alors que d'une dizaine de « lourds » mais leur apparition sur le champ de bataille va être un choc rude à encaisser pour une Armée Rouge épuisée par les affrontements contre les troupes *SS*. Egger prend activement part aux combats pour la prise de Pawlograd le 21 février 1943. Il se distingue plus particulièrement en appuyant le *Panzer* de Karl Kloskowski lors de l'assaut du pont de Woltschja solidement tenu par les Soviétiques. Durant ces engagements, notre homme fait preuve d'une « vista » tactique peu banale et son palmarès affiche déjà pas moins de 65 blindés détruits. Malgré les multiples problèmes techniques des nouveaux Tiger, la *schwere SS Panzer-Kompanie* ne perd que deux engins pendant ces opérations qui la mènent à l'Ouest de Bielgorod. C'est à ce moment-là que les effectifs sont envoyés aux Pays-Bas afin d'y être débriefés et surtout d'y percevoir des machines neuves. Les équipages vont alors subir un entraînement intensif pour exploiter au mieux les capacités de leurs montures. Cette période de calme est néanmoins de courte durée car Adolf Hitler prépare la campagne d'été de la *Wehrmacht* sur l'*Ostfront*. Au cours de l'opération « Zitadelle » lancée en juillet 1943, Paul Egger

est toujours *Bordfürher* sur Tiger. Au mois d'août, lui et ses camarades sont déployés dans le secteur du fleuve Mious où, aux côtés des *Panzer-Grenadiere* de la « Totenkopf », ils résistent victorieusement aux offensives soviétiques. En octobre, Egger reçoit le commandement d'un *Zug* de Tiger ; décision de ses chefs à la fois justifiée par ses scores impressionnants et ses qualités de meneur d'hommes. Le rouleau compresseur russe est néanmoins irrésistible. Pour tenter de ralentir l'avance ennemie, les « lourds » sont engagés dans de difficiles combats d'arrière-garde en novembre 1943 dans la région de Jitomir et, début 1944, dans le secteur de Cheptouka. L'action des Tiger contribue à protéger la retraite des troupes allemandes. Les pertes sont néanmoins élevées et, fin mars 1944, l'unité doit saborder ses trois derniers engins près de Sinkove-Strichkovze. Début 1944, renaissant de ses cendres, la formation de chars lourds prend la dénomination de *schwere SS-Panzer-Abteilung 102*. De février 1943 à mars 1944, elle revendique la destruction de 206 blindés soviétiques pour la perte de 30 Tiger. Lorsque les Alliés débarquent sur les côtes françaises, la *102* est stationnée à Wezep Oldebruch, en Hollande, où les *Panzerchützen* ne reçoivent leurs derniers Tiger que le 6 juin. Lors de cette période loin du front, les hommes suivent de nouveau un entraînement intense, souvent à munitions réelles, pendant lequel ils vont parfaire la maîtrise de leurs redoutables machines. Le 16 juin, l'unité est transférée dans le Pas-de-Calais afin d'y contrer l'hypothétique deuxième débarquement attendu par l'*Oberkommando der Wehrmacht*. Deux jours plus tard, les *Panzer* sont redirigés vers Paris où ils passent un mois sous les frondaisons du parc du château de Versailles, à l'abri de l'aviation alliée. Confrontée à l'urgence des combats et à la dégradation de la situation en Normandie, le 1er juillet, Berlin décide d'engager les Tiger de la 102 contre l'ennemi dans le secteur de Caen. Les chars partent par leurs propres moyens pour arriver à Thury-Harcourt quatre jours plus tard. L'unité est épuisée par le harcèlement continu des chasseurs-bombardiers anglo-américains et les pannes à répétition des Tiger dont les moteurs Maybach souffrent énormément. À peine le temps de réviser les chars que, déjà, les équipages sont lancés dans la fournaise de la côte n°112 contre les troupes britanniques. Egger va de nouveau se distinguer près de Caen en accrochant à son palmarès 14 machines alliées et 4 canons antichars. Il reçoit d'ailleurs pour ces faits d'armes une nouvelle décoration. La *schwere SS-Panzer-Abteilung 102* revendique la destruction de 230 blindés ennemis sur une période allant du 10 juillet au 22 août 1944. Les pertes en Tiger sont néanmoins élevées et, sur les 45 engagés, 20 vont être détruits au combat, les autres étant abandonnés ou bien sabordés pour causes mécaniques. Les restes de l'unité sont rapatriés vers le *Reich* où, en septembre, l'*Abteilung* prend la désignation de *schwere SS-Panzer-Abteilung 502*. L'unité est alors dotée de Tiger II. Début de 1945, Egger est nommé *SS-Oberscharführer*. Il combat dans le secteur de Szczecin où le *8,8cm* de son engin transforme 19 blindés supplémentaires en carcasses fumantes. Cependant, malgré le courage des équipages, la *Wehrmacht* exsangue est battue sur tous les fronts. À l'Est, l'Armée Rouge se rapproche de Berlin à grand pas. Pourtant, les *Panzerschützen* ne baissent pas les bras face à l'inévitable. Le 28 avril 1945, Egger est nommé *SS-Obersturmführer*. Ce grade lui permet d'exercer, au gré des événements, le commandement de la *1. Kompanie*. Nonobstant le manque de carburant, la *502* est encore une redoutable formation apte au combat. Egger va le démontrer une fois de plus en bloquant de sa propre initiative une attaque soviétique dans le secteur de l'Elbe. Cette contre-attaque ne change évidemment pas la physionomie du front, mais elle empêche l'encerclement d'unités allemandes. Son intervention permet ainsi à de nombreux civils et soldats d'échapper à un sort tragique. C'est là qu'il détruit sa 113e et dernière victime. Les Soviétiques lui infligent alors sa neuvième blessure. Après avoir participé aux terribles combats autour de Berlin, il abandonne définitivement son engin puis se rend aux troupes américaines qui le gardent en captivité jusqu'en novembre 1947. Ce brillant chef de char entame alors une carrière d'enseignant et de journaliste sportif. Certaines sources précisent que, en récompense de son exceptionnel parcours, Paul Egger aurait reçu la *Ritterkreuz* le 28 avril 1945. Un certificat officiel allant dans ce sens, daté du 25 avril 1945, porterait la signature de Keitel et de Himmler mais un doute subsiste. ■

◀ **Page de gauche**
Mains dans les poches, tenus vestimentaires pour le moins « relax », ces hommes sont loin de ressembler à l'image d'une formation *SS* véhiculée par la propagande ! Aspect peu martial donc, mais qui n'enlève rien à la valeur guerrière de ces *Panzerschützen* !
Coll. Y. Kadari

▼ Ce Tiger n'appartient pas à une formation *SS* mais à une *schwere Panzer-Abteilung* du *Heer*. L'on trouve la majorité des as au sein des unités équipées de ces chars lourds. L'explication tient en deux points. D'une part, les équipages de Tiger étaient souvent recrutés parmi des vétérans expérimentés et, d'autre part, l'importante résistance structurelle du char permettait aux hommes d'évacuer avec un minimum de pertes. Ils pouvaient alors repartir au combat avec un nouveau blindé et engranger de nouvelles victoires.
ECPA-D

les AS de la Panzerwaffe

Le tableau que nous présentons ci-dessous n'a aucunement la prétention d'être un document de référence faisant foi envers et contre tout. Il s'agit d'une liste que nous espérons la plus exhaustive possible mais qui est appelée à être enrichie ou modifiée en fonction d'informations nouvelles. Dans un même ordre d'idées, les scores affichés par nos « as » sont à prendre avec les précautions d'usage. Ce palmarès des « as » la *Panzerwaffe* tient plus de l'évaluation que d'un décompte précis et certifié par d'incontestables homologations ; ainsi, Kurt Knispel comme Otto Carius sont « officieusement » crédités de plus de 200 chars détruits ! En outre, pour établir ce classement, plusieurs sources, majoritairement fournies par nos correspondants allemands, ont été utilisées et croisées. Pour finir, nous avons classé les « as » *ex æquo* en fonction du nombre de leurs engagements, là aussi quand les informations étaient disponibles. Vous l'aurez compris, comme indiqué dans l'introduction de ce dossier, ce classement est un point d'étape, une base de travail qui ne demande qu'à être améliorée.

168 Nombre de victoires

Ritterkreuz (croix de chevalier)

Les cercles rouges représentent 10 victoires,
Les cercles blancs représentent 1 victoire.

1. KURT KNISPEL — **168**
schwere Panzer-Abteilung 503

2. MARTIN « WALTER » SCHROIF — **161**
schwere SS-Panzer-Abteilung 102

3. OTTO CARIUS — **150**
schwere Panzer-Abteilung 502

4. JOHANNES HANS BOLTER — **139**
schwere Panzer-Abteilung 502

5. MICHAEL WITTMANN — **138**
schwere SS-Panzer-Abteilung 101

6. KARL MÖBIUS — **125**
schwere SS-Panzer-Abteilung 101

7. PAUL EGGER — **113**
schwere SS-Panzer-Abteilung 502

8. ARNO GIESEN — **111**
2. SS-Panzer-Division « Das Reich»

9. HEINZ RONDORF — **106**
schwere Panzer-Abteilung 503

10. HEINZ GÄRTNER — **103**
schwere Panzer-Abteilung 503

11. KARL KÖRNER — **100**
schwere SS-Panzer-Abteilung 503

12. ALBERT KERSCHER — **100**
schwere Panzer-Abteilung 502

13. Will Fey (schwere SS-Panzer-Abteilung 102) 88 victoires
14. Helmut Wendorff (schwere Panzer-Abteilung 101) 84 victoires
15. Ernst Barkmann (SS-Panzer-Regiment 2) 82 victoires
16. Bobby Woll (schwere SS-Panzer-Abteilung 101) 80 victoires
17. Eric Liztke (schwere Panzer-Abteilung 509) 76 victoires
18. Hermann Bix (4. Panzer-Division) 75 victoires
19. Hans Strippel (1. Panzer-Division) 70 victoires
20. Emil Seibold (SS-Panzer-Regiment 2) 69 victoires
21. Wilhelm Knauth (schwere Panzer-Abteilung 505) 68 victoires
22. Karl Brommann (schwere SS-Panzer-Abteilung 503) 66 victoires
23. Hans-Bobo von Rohr (7. Panzer-Division) 58 victoires
24. Karl Heinz Warmbrunn (schwere SS-Panzer-Abteilung 101) 57 victoires
25. Heinz Kling (schwere SS-Panzer-Abteilung 101) 51 victoires
26. Oskar Geiner (schwere SS-Panzer-Abteilung 103) +50 victoires
27. Johann Müller (schwere Panzer-Abteilung 502) 50 victoires
28. Horst Krönke (schwere Panzer-Abteilung 503 & 505) 50 victoires
29. Heinz Kramer (schwere Panzer-Abteilung 502) 50 victoires
30. Alfredo Carpaneto (schwere Panzer-Abteilung 502) 50 victoires
31. Heinz Mausberg (schwere Panzer-Abteilung 505) 50 victoires
32. Jürgen Brandt (schwere SS-Panzer-Atbeilung 101) 47 victoires
33. Paul Scholz (schwere Panzer-Atbeilung 505) 46 victoires
34. Joachim Scholl (schwere SS-Panzer-Abteilung 102) 42 victoires
35. Franz Riedel - (10. SS-Panzer-Division « Frundsberg») 40 victoires
36. Hans Dauser (I./SS-Panzer Regiment 1. SS-Panzer-Division « Leibstandarte SS Adolf Hitler») 34 victoires
37. Paul Senghas(1./SS-Panzer Regiment 5) 30 victoires
38. Richard Freiherr von Rosen - (schwere Panzer-Abteilung 503) 30 victoires
39. Martin Burmester (schwere Panzer-Abteilung 503) 30 victoires
40. Franz Staudegger (schwere SS-Panzer-Abteilung 101) 22 victoires
41. Hans Malkomes (2./SS-Panzer-Regiment 1) 20 victoires
42. Rempel (13. Schwere Kompanie « Grossdeutschland») 18 victoires
43. Siegfried Freyer (Panzer-Regiment 4) 17 victoires (dont 11 le même jour)
44. Wolfgang Hartelt (Panzer-Regiment « Hermann Goring») 17 victoires
45. Gußnerlach (?./SS-Panzer-Regiment 9) 15 victoires
46. Rudolf von Ribbentrop (1. SS-Panzer-Division « Leibstandarte SS Adolf Hitler» +12. SS Panzer-Division « Hitlerjugend») 14 victoires (en une seule journée)
47. Sachs (schwere Panzer-Abteilung 503) 11 victoires
48. Beyer (13. Schwere Kompanie « Grossdeutschland») 10 victoires
49. Rolf Fromme (1. Panzer-Division) 9 victoires
50. Christian Tychsen (SS Panzer-Regiment 2) 8 victoires

Johannes Hans Bolter

Karl Möbius

Albert Kerscher

Eric Liztke

Karl Brommann

Karl Heinz Warmbrunn

Heinz Kling

Heinz Kramer

Heinz Mausberg

Jürgen Brandt

Franz Staudegger

Christian Tychsen

Par le Lieutenant-Colonel Michel Pesqueur

« SEIGNEUR SUIS »

MAI-JUIN 1940, LE 7e BCL AU COMBAT

Dans la seconde partie de son étude le Lieutenant-Colonel Pesqueur évoque en détail la renaissance du 7e BCL ainsi que ses derniers combats de juin 1940. Suivront le repli de l'unité puis sa dissolution. Comme lors de la contre-attaque visant à tenter d'aveugler la brèche de Sedan, les tankistes français se battront avec courage et abnégation, sans esprit de recul... Malheureusement, malgré les hautes qualités de ces hommes, l'inéluctable aura bel et bien lieu !

◀ Cette vue d'un FCM 36 abandonné avec ses trappes de moteur ouvertes ne doit pas donner une fausse image quant à la fiabilité de ce char. Si les FCM 36 ont subi des pertes élevées, très peu ont été perdus du fait de pannes mécaniques. Bien au contraire, le char français a fait preuve d'une fiabilité globalement supérieure à l'ensemble des blindés chenillés déployés par les divisions françaises et britanniques.
Coll. Danjou

LA REMISE EN CONDITIONS

Le 15 mai 1940 fut consacré à la remise en condition du personnel et des matériels. Alors que l'état-major du bataillon et les unités de combat restèrent sur Orizy, la compagnie d'échelon fit un bond de 30 kilomètres vers le Sud et se déploya dans les villages de Laval et de Wargemoulin. Ainsi, plus loin de la ligne des contacts, elle était plus en sécurité pour se consacrer à la réparation des chars et des véhicules qui pouvaient être remis en état de marche. Le répit fut de courte durée et, le 16 mai, le bataillon fut successivement mis aux ordres des 71e et 36e DI. Cette dernière avait besoin d'un appui char pour défendre le passage de l'Aisne dans les environs d'Attigny. Pour remplir cette mission, les cinq chars encore en état de combattre furent regroupés pour constituer, aux ordres du lieutenant Rougier, une unité de marche à deux sections. Le soir, ce détachement fut mis à la disposition du 18e RI pour, à partir de Chuffilly, l'appuyer dans la défense des ponts d'Attigny.

Le bataillon fut chargé d'appuyer le 57e RI qui interdisait le canal des Ardennes entre Voncq et Le Chesne. Pour remplir au mieux cette mission statique, les chars s'embossèrent dans les lisières Nord-Ouest du bois de Voncq. Ils faisaient face aux lignes ennemies qu'ils apercevaient à quelques centaines de mètres de leurs positions.

Dans le même temps, la compagnie d'échelon continuait de travailler d'arrache-pied. Au prix de maints efforts, le bataillon fut en mesure d'aligner seize chars. Il fut ainsi possible de former une compagnie de marche. Le 27 mai, aux ordres du capitaine Mignotte, elle était opérationnelle.

Si être en permanence sur la ligne des contacts rendait éminemment service aux fantassins qui se sentaient bien appuyés dans leur mission de défense, cela était difficile pour les équipages et néfaste pour le matériel. Les hommes ne pouvaient pas rester 24 heures sur 24 dans leurs chars. Comme il y avait plus d'équipages que d'appareils, un système de rotation fut mis au point qui permettait à tous d'aller se reposer dans les cantonnements de la compagnie d'échelon. Il était possible de faire tourner les équipages, il n'était pas envisageable de le faire pour les chars. Aussi ne furent-ils entretenus que succinctement, ce qui n'améliora pas leur état général déjà mis à mal par les premiers combats.

La compagnie tint la position jusqu'à l'installation complète de la division sur sa ligne de défense, installation qui fut achevée vers le 1er juin. Le commandant Giordani obtint du général commandant la division l'autorisation de regrouper son unité dans le village de Chestres. La mission changea quelque peu ; il ne s'agissait plus de défense statique mais de soutien à des attaques ou à des contre-attaques selon deux directions : vers le canal de l'Aisne à l'Est de la rivière ou entre Semuy et Attigny et vers Les Alleux ou dans un couloir délimité par Quatre-Champs, Noirval, Châtillon.

Au cours de cette période un peu plus calme, dix équipages, aux ordres du sous-lieutenant Jolly, furent mis à la disposition du GBC 503. Les mérites du bataillon et les actes héroïques des équipages furent reconnus des autorités et nombre de tankistes furent distingués, le 2 juin, lors d'une prise d'armes durant laquelle furent remises six Légions d'Honneur, huit Médailles Militaires et quatre-vingt douze Croix de Guerre. Cela faisait presque un mois que le bataillon était sur la brèche sans connaître de repos et ce à tous les échelons. L'état-major concevait les ordres, les équipages se relayaient pour monter en ligne et la compagnie d'échelon s'escrimait à remettre en état les chars récupérés après les premiers combats.

LES COMBATS DU 10 JUIN 1940

Dans la nuit du 7 au 8 juin, le bataillon, à l'exception de la compagnie d'échelon et des rames roues, quitta la région de Wargemoulin pour se rendre dans les bois de la Femme-Enterrée, près de l'axe Contreuve-Semide, nouvelle position d'attente des unités. L'état-major s'installa à Contreuve, non loin de Semide où se trouvait le PC de la 3e DCr dont le bataillon dépendait depuis le 7 juin.

Grâce au travail de la compagnie d'échelon, le bataillon avait récupéré seize chars qui avaient été regroupés en une compagnie à six sections ordonnées de la façon suivante : deux sections à deux chars de la 1e compagnie, deux sections à trois chars de la 2e compagnie et deux sections à trois chars de la 3e compagnie.

◀ **Page de gauche**
Si la campagne de France consacre la faillite du concept de char léger d'infanterie, il peut être intéressant de comparer le FCM 36 avec les engins dont disposaient les Allemands. En 1940, les *Panzer-Divisionen* sont encore largement dotées de *Panzer I* et *II*. Le blindé français surclasse sans aucun problème ces adversaires dont les mitrailleuses de 7,92mm ou le canon de *2cm* se révèlent tout bonnement incapables de mettre à mal le FCM 36. Le *Panzer III* et son canon de *3,7cm* sont dangereux mais seulement à de courtes distances. Par contre, le canon de 37mm SA 18, faute d'obus perforants, est uniquement efficace contre des cibles peu protégées.
Coll. Danjou

Le commandement de cette nouvelle compagnie de marche avait été confié au capitaine Join-Lambert.

À peine installé, le bataillon reçut, le 9 juin, un ordre préparatoire à une contre-attaque entre Suippes et Retourne prévue pour le lendemain matin. Le temps pressait et les cadres se hâtèrent d'aller faire toutes les reconnaissances nécessaires à cette nouvelle mission. Parallèlement, les équipages s'affairèrent à la préparation de leurs chars. Les ultimes réglages étaient terminés lorsque, vers 23h00, arriva un ordre du Corps d'Armée mettant le bataillon aux ordres de la 36e DI qui avait installé son PC à Vouziers. Celle-ci demandait au commandant de bataillon de venir à son PC au moment où les chars devaient partir pour Vouziers.

Le 7e BCL fit preuve d'une belle capacité d'adaptation et d'une excellente réactivité car, alors qu'il était prêt à s'élancer au profit de la 3e DCr, il devait, avec ce nouvel ordre, contre-attaquer dans un délais de cinq heures à plus de vingt kilomètres des positions qu'il occupait sans pouvoir prendre au préalable de contact avec l'unité auprès de laquelle il allait combattre. Mais « à cœur vaillant rien d'impossible » et les équipages allaient, une nouvelle fois, faire la preuve de leur inébranlable volonté de combattre l'envahisseur.

Lorsque le commandant Giordani arriva au PC de la division aux alentours de 0h30, les chars s'étaient ébranlés depuis une heure environ et se dirigeaient vers leur nouvelle base d'assaut. Le général commandant la division fit un point de situation au commandant de bataillon et lui dit de contre-attaquer, en liaison avec le 3e bataillon du 5e RIC, en direction des bois de Vrizy pour y déloger les éléments ennemis qui s'y trouvaient depuis la veille après avoir franchi l'Aisne à Semuy. Il devait se rendre le plus vite possible au PC du 3e bataillon installé à Vrizy pour coordonner l'attaque qui devait se dérouler en trois bonds : lisières Nord du village de Roche et côte n°105, puis côtes n° 133 et 126 et enfin boucle de l'Aisne entre les lisières Est d'Attigny et les lisières Ouest de Semuy. Parallèlement à cette manœuvre, le 4e BCC devait contre-attaquer sur la rive droite de l'Aisne en direction de Voncq.

Le commandant de bataillon, accompagné du capitaine commandant la compagnie, se rendit au PC du bataillon pour y coordonner l'attaque. Pendant ce temps, son adjoint rejoignit la colonne de chars pour l'amener à sa base d'assaut. Le trajet de Vouziers à Vrizy s'effectua sous un tir d'artillerie violent et efficace puisqu'un char, touché par un obus, ne put continuer la progression. À l'issue d'une marche d'approche rendue difficile par les tirs d'artillerie ennemis, les sections pénétrèrent dans Vrizy qui n'était plus qu'un gigantesque brasier ; il était 2h30.

Au départ de l'action, la compagnie était disposée en deux échelons. Deux sections en premier échelon à droite soutenaient la 2e compagnie du 3e bataillon, deux sections en premier échelon à gauche soutenaient la 9e compagnie du 3e bataillon. Une section était en deuxième échelon en soutien de l'échelon de tête. Le char immobilisé pendant la marche d'approche appartenant à une section à deux appareils, celle-ci fut dissoute et le blindé restant fut récupéré par le commandant de compagnie.

La mission des chars était de : nettoyer les lisières Nord de la côte n°122 puis de progresser sur l'axe Roche-Rilly en mesure d'intervenir au profit des unités situées à droite ou à gauche.

Lors du déplacement de Vrizy à la ligne de débouché, des résistances ennemies furent réduites et, à 4h15, l'attaque commençait. En dépit du jalonnage de la compagnie par un avion d'observation ennemi qui signalait la progression des chars par des fusées éclairantes, le premier objectif fut aisément atteint. Profitant du brouillard, les chars progressèrent rapidement sans se laisser retarder par les quelques résistances ennemies vite réduites au silence et par les tirs d'artillerie qui devenaient de plus en plus intenses.

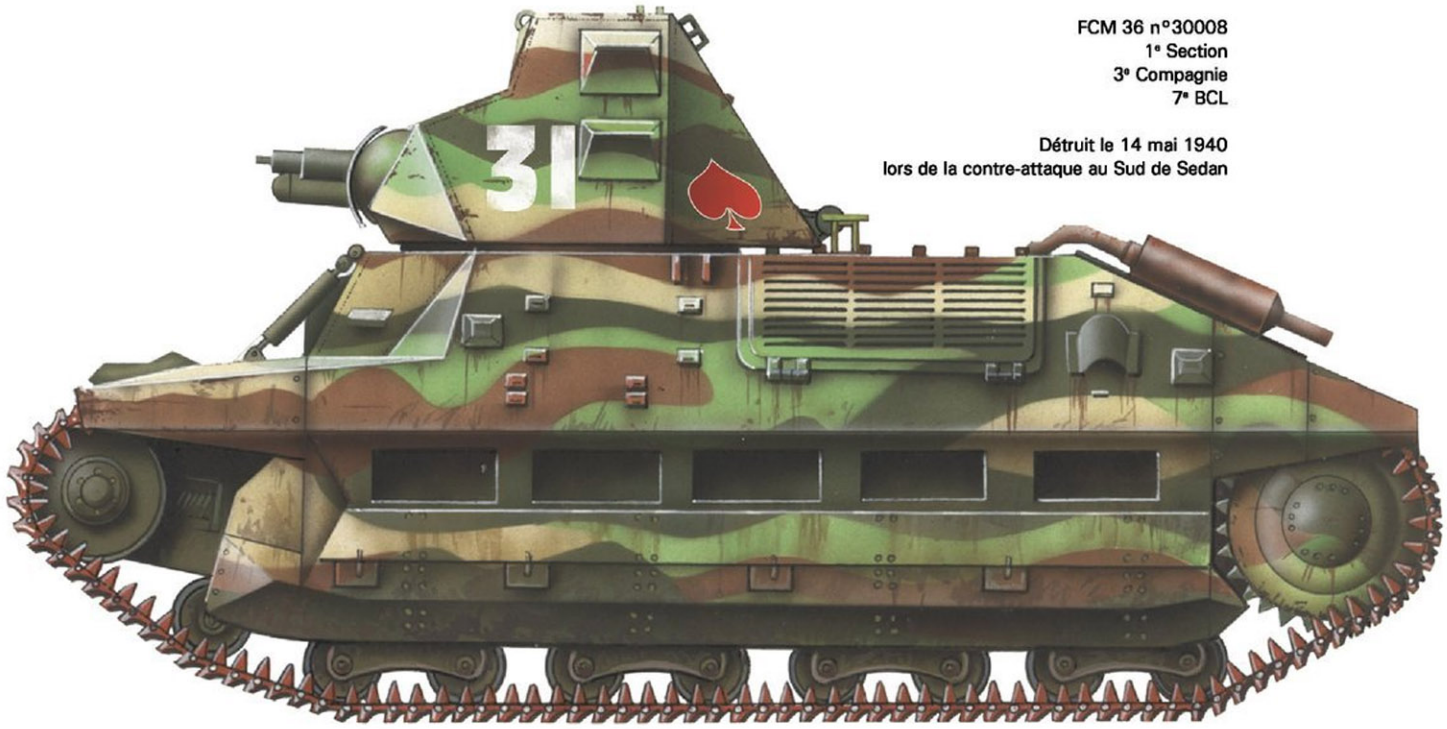
À partir de la côte n°105, la manœuvre devint plus délicate. À la gauche du dispositif, les chars furent engagés, dès leur débouché de la crête par des tirs venant du plateau de Voncq. Malgré cela, les sections parvinrent à occuper les lisières Nord de la côte n°105 en neutralisant les résistances ennemies qui s'y trouvaient. Dans le même mouvement, elles rompirent

▼ Contraints et forcés, ces soldats d'une unité coloniale française posent avec leurs vainqueurs sur la carcasse d'un FCM 36. Les équipages louent régulièrement le blindage de leurs engins. Les 40mm d'épaisseur sont en effet capables de résister à la majorité des canons allemands. Seul le *8,8cm* de la *Flak* lourde ou le *7,5cm kurz* du *Begleitwagen* ou *Panzer IV* peuvent facilement en venir à bout. Coll. Danjou

◀ Ces *Landser* posant devant un FCM 36 abandonné n'en sont pas forcément les vainqueurs. Bien des chars français vont être victimes de tirs fratricides...
Coll. Danjou

l'encerclement des éléments du 18e RI bloqués depuis la veille dans la ferme de Fontenille. Mais une fois de plus, l'infanterie ne réussit pas à suivre les chars. Malgré les assauts des FCM, prise à partie par le feu d'armes automatiques postées à Voncq que l'offensive du 4e BCC n'avait pu enlever, elle fut incapable de déboucher les lisières de la côte n°105. Lors de leurs vaines tentatives pour entraîner l'infanterie, les chars furent des cibles faciles pour l'artillerie allemande et, assez rapidement, quatre appareils sur les six furent mis hors de combat.

À droite, l'attaque progressa jusqu'aux bois de la côte n°133 qui furent nettoyés de tout ennemi et occupés. Mais ce fut une victoire à la Pyhrus car les tirs de l'artillerie et des armes antichars neutralisèrent cinq chars sur six. À partir de 9h00, la situation devint délicate pour ceux qui étaient encore en mesure de combattre. Le 4e BCC n'avait pas réussi à s'emparer de Voncq ; l'ennemi s'infiltrait dans le dispositif français par les marais de Loisy et l'intervention de la section de deuxième échelon, réduite à deux chars, ne permit pas d'occuper les bois par manque d'infanterie en réserve. La position n'étant plus tenable ; les trois chars restants furent renvoyés vers la côte n°113 avec une double mission : rétablir la liaison avec le reste de la division et appuyer le repli du bataillon. Mais pour établir le contact avec la division, il fallait traverser les lignes ennemies, ce qui coûta la perte de deux chars. Seul le capitaine parvint au PC de la division et rendit compte de la situation au général.
Dans le même temps, les éléments restants du bataillon décrochèrent et parvinrent à rejoindre le dispositif ami.



FCM 36 n°30008
1e Section
3e Compagnie
7e BCL

Détruit le 14 mai 1940
lors de la contre-attaque au Sud de Sedan

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007

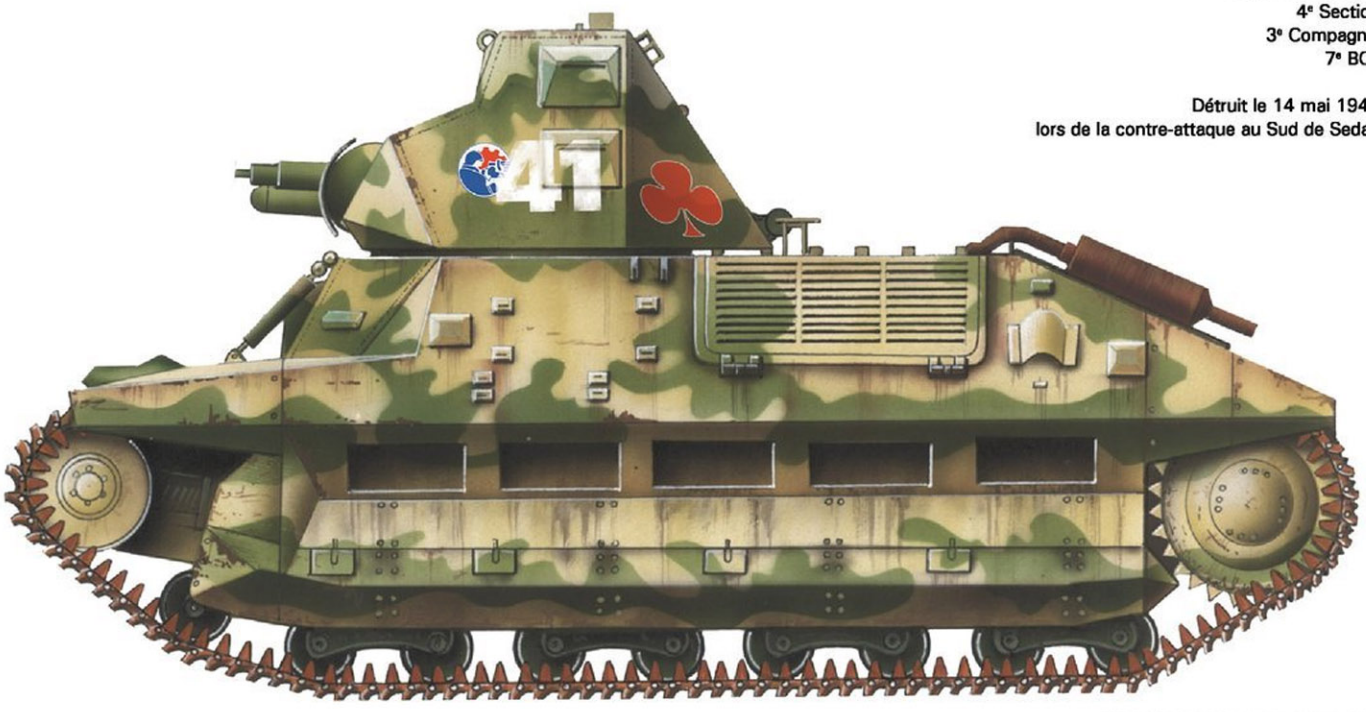
▶ Ce blindé est identifié comme le n°30091 du 4e BCL. La trappe ouverte sur le devant du char permet au pilote de s'extraire facilement en cas d'urgence, bien souvent sous le feu ennemi. Coll. Danjou

Vers 15h00, les survivants du bataillon se regroupèrent à Vouziers. Ainsi prenait fin la dernière offensive du 7e BCL. Cette fois encore, les tankistes du 7 avaient fait preuve de courage, d'abnégation et d'esprit de sacrifice. Ils avaient porté haut et avec honneur l'esprit des chars de combat. Mais ils avaient été submergés par une force mécanique supérieure. Le courage ne peut rien quand les obus ne percent pas les chars ennemis.

LE REPLI ET LA DISSOLUTION

Réduits à quatre chars inaptes au combat mais pouvant se déplacer, les unités de combat gagnèrent Laval-Wargemoulin où se trouvaient depuis le début des opérations la compagnie d'échelon et les rames roues des compagnies de chars. Ce fut dans ces deux localités que le bataillon se rassembla le 10 juin 1940 au soir. Il reçut l'ordre de partir le lendemain à l'aube pour Brizeaux au Sud de l'Argonne.

Ce premier mouvement vers le Sud s'effectua en plusieurs éléments et sur deux itinéraires, l'un pour les chenillés, l'autre pour les véhicules roues. Ce déplacement en plusieurs rames sur deux itinéraires était le moyen le plus sûr pour échapper à l'aviation ennemie omniprésente dans le ciel français à cette époque. Cette tactique fut payante et tous les éléments avaient



FCM 36 n°30086
4e Section
3e Compagnie
7e BCL

Détruit le 14 mai 1940
lors de la contre-attaque au Sud de Sedan

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007

rejoint sans encombre Brizeaux pour 17h00.
La matinée du 12 fut consacrée à la remise en condition du personnel et des matériels. Il fallait faire le point des pertes, régler les formalités administratives, vérifier l'état des véhicules et le bon ordonnancement des chargements. Mais le répit fut de courte durée. Dans l'après-midi, il fallut envoyer une citerne vers des unités du 67e bataillon en panne d'essence sur la route Sainte-Menehould-Suippes. Dans la soirée, le GBC convoqua le commandant Giordani à son PC pendant qu'il ordonnait au bataillon de se replier en direction de Loisey. Au PC du GBC, les nouvelles n'étaient pas rassurantes. Devant la poussée des *Panzer-Divisionen* qui avaient franchi la Marne à Châlons et se ruaient vers Vitry-le-François, le PC d'armée se repliait de Verdun à Chaumont et celui du corps d'armée n'allait pas tarder à déménager. À 22h00, le général commandant les chars de l'armée ordonna au bataillon de reverser ses chars au parc avancé situé à Saint-Mihiel et d'être en mesure de faire mouvement vers le Sud.
Le bataillon faisait route vers Loisey lorsqu'il reçut cet ordre. Il fallut s'adapter et réagir rapidement. Les chars hors d'état de se déplacer furent convoyés par camions en deux voyages. Loisey étant proche de Tronville où se trouvait le parc principal de chars d'armée ; les rames durent aller jusque-là pour y reverser les chars et se tenir prêtes à partir vers le Sud.
Le commandant Giordani fit le compte-rendu suivant au général commandant les chars de l'armée :
« *En exécution de votre ordre du 12 juin, à 17 heures, les chars restants du bataillon étant tous indisponibles seront versés au parc de chars et embarqués avec lui sur le train. Les événements survenus après la réception de votre note m'ont incité à ne pas retenir près du parc le personnel n'ayant plus de chars. Je resterai au parc jusqu'à ce que les derniers appareils soient arrivés et embarqués. Les compagnies de combat et la compagnie d'échelon seront dirigées d'urgence sur les environs de Chaumont (compagnie d'échelon à Andelot, compagnies de combat à Saint-Blin).* » Les routes étant très encombrées, le mouvement vers Tronville fut lent, et ce n'est que vers 5h00 le matin du 13 juin que les derniers parvinrent à destination.
Les hommes désignés pour embarquer les appareils restèrent au parc des chars d'armée aux ordres du lieutenant Wallart. La compagnie d'échelon partit pour Andelot tandis que les compagnies de combat firent mouvement vers Saint-Blin. Le commandant Giordani resta à surveiller l'embarquement des chars pour vérifier que tout se passait sans encombre. En début d'après-midi, les opérations d'embarquement terminées, il quitta Tronville pour gagner le cantonnement de son bataillon. Là, après avoir contrôlé que les unités étaient bien installées, il ordonna d'effectuer les complètements des véhicules puis à chacun de se reposer.
Dans la soirée, voulant connaître la situation tactique, il gagna le PC des chars d'armée au Sud de Chaumont. Il y reçut l'ordre de repartir dès le lendemain matin vers le Sud, les Allemands ayant déjà dépassé Vitry-le-François.
L'objectif du bataillon pour la journée du 14 était de gagner Villiers et Leffonds situés à une vingtaine de kilomètres environ au Sud de Chaumont. Les rames s'ébranlèrent de 7h00 à 9h00 en direction du Sud. Les derniers véhicules venaient de quitter Andelot lorsque l'aviation ennemie bombarda la ville et que le PC du bataillon apprit que les colonnes allemandes n'étaient plus qu'à 30 kilomètres de sa position. Les unités reçurent l'ordre d'accélérer le mouvement et de passer à l'Est de Chaumont, cible des bombardements ennemis. Au PC du général commandant les chars de l'armée, le commandant de bataillon reçut sa nouvelle destination : Autun. Etant donnée la situation, il décida de ne pas s'arrêter à Villiers-Leffonds, de poursuivre jusqu'au Sud de Langres, et désigna les futurs emplacements des unités : Saint-Broing-Lès-Moine pour les unités de combat, Minot pour le soutien et le PC.

▼ Autre vue du FCM n°30002, de la 3e Compagnie, 2e Section du 7e BCL. Ce char a été perdu alors qu'il se dirigeait vers Chemery. En fond, on aperçoit la carcasse d'un « Buffla ». Le canon de *8,8cm* de ce dernier est parfaitement capable de pulvériser un FCM à longue distance. Coll. Danjou

Les équipages eurent à peine le temps de se reposer. Arrivés en début de nuit aux bivouacs, ils repartirent dès 3h00, le 15 juin, pour Autun qu'ils atteignirent en milieu de matinée. Ils y restèrent moins d'une journée puisqu'ils partirent tôt le lendemain pour Souvigny que le général commandant les chars de l'armée avait donné comme point de ralliement de tous les chars. Malgré des routes très encombrées, Souvigny fut atteint en fin de matinée. D'autres éléments blindés rejoignirent le bataillon au cours de la journée : le 67e BCC, le Parc d'Engins Blindés n°4 (PEB n°4) et le PEB n°2. L'ensemble passa aux ordres du commandant Giordani. Du 17 au 20 juin, ce groupement de circonstance continua son repli vers le Sud et parvint à Frayssinet-en-Gelat. Il y resta trois jours qui furent consacrés à la remise en condition des hommes et du matériel.

Le 23 juin, le bataillon reçut l'ordre de rejoindre la région de Fargues au Sud de Marmandes. Cette nouvelle destination fut ralliée le 24 dans la matinée. Là, le groupement fut rejoint par le 17e BCC qui lui fut rattaché. Dans la soirée, la destination suivante arriva : l'Ouest d'Auch. Parti dans la soirée, le groupement atteignit son nouveau cantonnement le 25. Là, les équipages apprirent la nouvelle de la signature de l'armistice. Le 26, les PEB quittèrent le groupement pour rejoindre le PEB n°101 dans les environs de Lefousseret. Le 27, le groupement rejoignit Montbrun où le 7e BCL allait rester jusqu'à sa dissolution. Le 4e BCC rejoignit le groupement et l'ensemble fut placé sous les ordres du chef de bataillon de Saint-Sernin. Affecté à l'école des chars le 1er juillet, le commandant Giordani n'en continua pas moins de s'occuper de son ancienne unité jusqu'à sa dissolution.

Le mois passé dans la région de Montbrun fut consacré à la préparation et au reversement des chars et des autres matériels au parc d'arrondissement d'Auch. Par sa tenue exemplaire jusqu'à la fin, le bataillon fut apprécié de la population qui lui fit un accueil chaleureux. Le 31 juillet à minuit, le bataillon fut officiellement dissout. Ce dernier acte marqua la fin de l'épopée du 7e BCL qui, non content de se battre jusqu'à l'extrême limite de ses moyens, mit un point d'honneur à ramener tous les équipages survivants et les matériels non détruits à leur destination finale.

CONCLUSION

Ces quelques lignes montrent comment les tankistes de 1940 ont combattu et soulignent leur sens du devoir et du sacrifice. Ce ne furent pas des fuyards comme le montre souvent l'imagerie populaire mais des hommes prêts au sacrifice suprême pour leur patrie et pour l'honneur. Pendant ces engagements, les équipages du 7e BCL n'hésitèrent pas une seconde à se jeter dans un combat où ils se savaient surpassés techniquement et tactiquement [1]. Mais leur sacrifice ne fut pas vain. Ils parvinrent à remplir leur mission et à retarder l'ennemi au prix de lourdes pertes (plus de 50% du personnel et 70% des chars). Ils furent fidèles à leur devise « Seigneur Suis » [2] gravée en lettres d'or sur leur insigne ; nous devons non seulement leur rendre hommage mais aussi faire en sorte que leur comportement exemplaire ne disparaisse pas de nos mémoires. ■

[1] Rappelons que la doctrine française d'emploi des chars prévoyait de les utiliser en accompagnement de l'Infanterie (à l'exception des DCr) alors que les Allemands avaient concentré leurs moyens dans quelques Panzer-Divisionen destinées à la percée et à l'exploitation.

[2] Cette devise est actuellement celle du 3e Escadron du 503e RCC qui a repris les traditions du 7e BCL dont il est l'héritier.

La rédaction souhaite remercier Pascal Danjou pour son aide quant à cet article qui n'a pu être illustré que grâce aux clichés issus de sa collection personnelle.

▼ Ce char est référencé comme le n°30097 de la 1e Compagnie du 4e BCL. Ce FCM 36 est touché le 10 juin lors des combats pour le village de Voncq. L'avance rapide des troupes allemandes empêche malheureusement son dépannage. Abandonné à ses cotés, un Renault D1 du 67e BCC attend lui aussi que les Allemands décident de son sort. Coll. Danjou

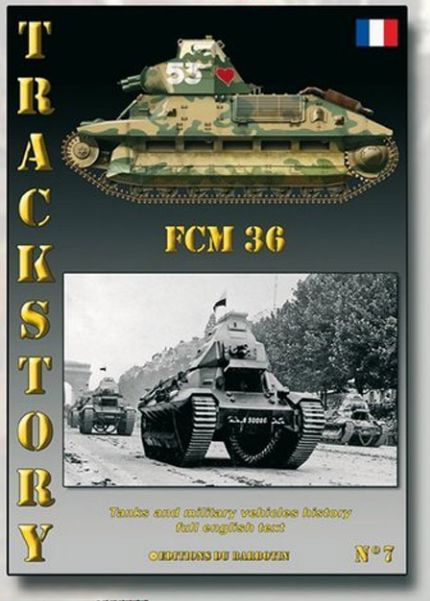
EDITIONS DU BARBOTIN

DES COLLECTIONS UNIQUES DE MONOGRAPHIES

Format 17,5 cm X 24,5 cm - Couverture pellicullée - Dos carré cousu collé
Photos d'archives et de détails inédites pour la plupart - Nombreux profils couleur
Edition bilingue Français / Anglais

TRACKSTORY
Les blindés français de 1940

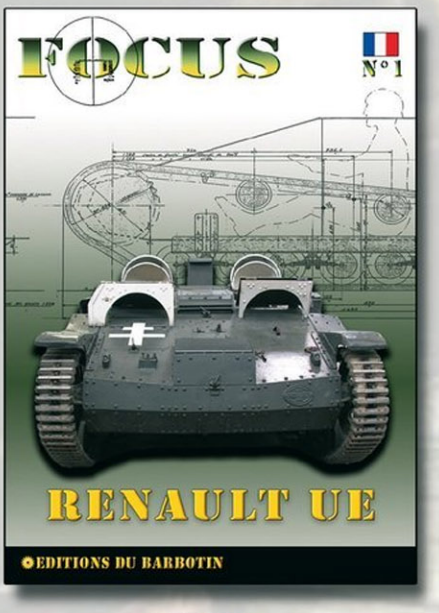
Nouveau/ new
n°7 : FCM 36



n° 3 : Chars B1-B1 bis
n°4 : Renault R35-R40
n° 5 : Juin 40
n° 6 / Hotchkiss H35-H39

FOCUS

Nouvelle collection !
Photoscope complet d'un matériel
avec historique, photos d'archives, profils
et plus de 100 photos couleurs
44 pages, format 17,5 x 24,5 cm

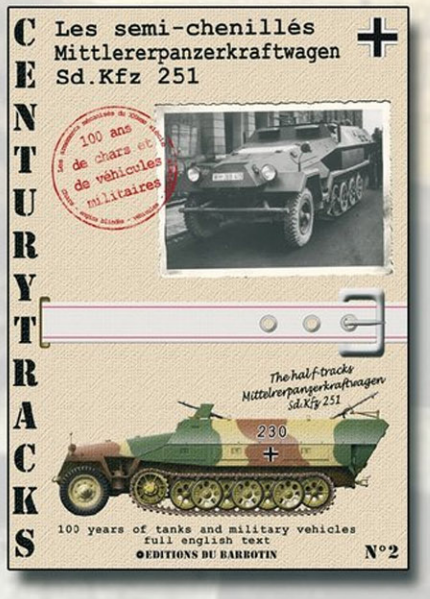


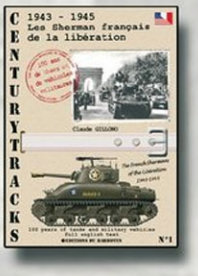
Juin 2007
n° 1 : Renault UE

New serie !
complete walk around
with history and color profils
more than 100 photos

CENTURYTRACKS
100 ans de chars et véhicules militaires

Bientôt / soon
n° 2 : SDKFZ 251 et ses variantes





CENTURYTRACKS n° 1
1943-1945
Les Sherman Français

Size 17,5 cm X 24,5 cm - Full bilingual edition - lot of archives and details photos unpublished - Colour profiles

Bon de souscription / Subscription form

Nombre d'exemplaires commandés : Trackstory n°3 ☐ n°4 ☐ n°5 ☐ n°6 ☐ n°7 ☐

Centurytracks n°1 ☐ n°2* ☐ Focus n° 1 * ☐

TRACKSTORY et CENTURYTRACKS :14,50 € - FOCUS 9,90 € par n° commandé + port .... exemplaire(s) Total ☐

**Focus n° 1 parution fin juin 2007 - Centurytracks n° 2 parution juin/juillet 2007*

** Frais de port 3,00 € pour la France, CEE 4,00 € par numéro commandé (other countries, please contact us).*

Pour 3 n° commandés : frais de port 7,00 € (France) 9,00 € (CEE) / 4 n° fdp 9,00 € (France), 11,00 € (CEE) / 5 n° fdp 11,00 € (France), 15,00 € (CEE)

Nom / Name : Prénom / First name :

n°, rue / Street, number :

Code Postal : Ville/City : Pays / Country :

Email : Téléphone / Phone :

Je joins mon règlement / Payment by :

France uniquement : Chèque bancaire Chèque postal Mandat postal VISA Eurocard Mastercard

Autres pays /Other country : VISA Eurocard Mastercard uniquement / only

Numéro de carte/ credit card number :

Expire le /Expiry date : Code de securité (3 derniers chiffres au dos de la carte) :

Nom du porteur /credit card holder's name : Date et signature :

MT 0107

Editions du Barbotin - 25, rue des Jardins - 91160 BALLAINVILLIERS - France
Email : info@edbarbotin.com - website : http://www.minitracks.fr - ☎: (33) 01-69-01-62-40

FICHE N. 8

17 CM K.44 (SF)/GESCHÜTZWAGEN VI

L'effondrement de l'Armée française en juin 1940 et les clauses d'armistice qui en découlent permettent à la *Wehrmacht* de faire main basse sur pléthore de matériels. Parmi cet important butin de guerre, les vainqueurs s'intéressent particulièrement à un engin qui n'a pas d'équivalent au sein de leur arsenal, le canon automouvant Schneider « Grande Puissance Filloux » de 194mm. En 1940, afin de jouir d'un appui d'artillerie mobile, les troupes allemandes ne peuvent compter que sur une solution de fortune ou plutôt un « bricolage », le *15cm s.IG.33 (Sf) auf Pz.Kpfw. I Ausf. B*. Rien de comparable avec le GPF français capable d'expédier un projectile de 83,5 kilos à 19 kilomètres de distance. Les Allemands sont d'ailleurs si impressionnés qu'ils réutilisent les quelques exemplaires encore en état sous la désignation *19,4cm Kanone (Sf) (f)*. Tirant les enseignements des différentes campagnes de la *Wehrmacht* et des matériels récupérés à ces occasions, dès 1941, Adolf Hitler émet le souhait de voir ses armées être équipées d'un canon automoteur lourd. Le concept s'articule autour d'une pièce de gros calibre capable d'opérer loin du front tout en ayant la possibilité de suivre l'évolution des combats. À cette époque, aucun châssis chenillé ne permet l'installation d'un tel matériel. Il faut attendre la mise en service du Tiger *Ausf. B* pour que le projet soit réactivé. Détourellé et rallongé, le châssis se voit greffer une superstructure emportant un *17cm Kanone 18 in Mörserlafette* de 44 calibres. Il est un temps envisagé d'installer la pièce dans une casemate capable de tourner sur 360° mais, du fait de la complexité du projet, l'idée est abandonnée. Le canon de 172,5mm fabriqué par la firme Krupp installée à Essen dispose d'une large palette de munitions qui vont de l'obus explosif de 68 kilos au projectile à longue portée de 62,8 kilos (*Granate 38 Hb*) capable d'atteindre une distance de 29,6 kilomètres. Il existe aussi un obus perforant de 71 kilos, la *Panzergranate 73*, pour les objectifs particulièrement bien protégés. Des portées tout à fait exceptionnelles qui permettent aux *Kanoniere* de surclasser la majorité des pièces que les Alliés auraient pu leur opposer. Le poids respectable des obus limite toutefois la cadence de tir et impose la présence de quatre servants uniquement pour les manipuler. L'équipage se compose de sept hommes (un chef de pièce, un pointeur, un tireur et quatre chargeurs) plus le conducteur du blindé. L'installation de cette bouche à feu pose pourtant une multitude de problèmes techniques. D'une part, son encombrement et son poids sont loin d'être négligeables – 17,5 tonnes pour la pièce tractée une fois mise en batterie – et, d'autre part, le recul est tout bonnement terrifiant ! Les ingénieurs allemands procèdent ainsi à une « simplification » de l'arme tout en installant un frein de bouche de type « poivrière » pour réduire autant que faire se peut les secousses engendrées par les tirs. Malgré tout,

le châssis ne peut encaisser le recul. Une solution est trouvée en installant la pièce sur un rail coulissant. Lors de la mise en batterie, le canon sort par l'arrière puis est stabilisé par deux énormes bêches. Les performances affichées permettent au *17cm K.44 (Sf) / Geschützwagen VI* d'intervenir en arrière de la ligne de front. Toutefois et parce que « prudence est mère de sûreté », pour parer à un tir de contrebatterie, la casemate est blindée à hauteur de 30mm en frontal et 16mm sur les côtés. Une épaisseur certes faible mais qui reste suffisante pour protéger l'équipage des éclats d'obus. L'engin atteint tout de même le poids respectable de 58 tonnes et les 650 chevaux de son moteur ont toutes les peines du monde à lui faire atteindre les 35km/h sur route. Malgré ses dimensions imposantes, 13 mètres de long, l'engin ne peut pas embarquer plus de cinq coups. La faute en incombe principalement à l'imposante culasse du *17cm Kanone 18* qui occupe largement l'espace disponible. De plus, les flancs inclinés de la casemate, s'ils renforcent la protection, limitent eux aussi le volume intérieur. Cette faible réserve impose d'ailleurs le recours à un *Munitionspanzer*.

Regroupés au sein de *schwere Panzer-Artillerie-Abteilungen* à raison d'une dotation de trois engins, ces puissants automoteurs auraient assuré aux *Panzer-Divisionen* un appui feu sans pareil. Fin de guerre obligeant, le *17cm K.44 (Sf) / Geschützwagen VI* ne dépassera pas le stade du prototype. Reprenant le même châssis, d'autres projets titanesques sont imaginés avec comme armement l'obusier lourd de *21cm Mörserlafette 18/1* ou bien un mortier de *30,5cm GrW*.

Autre dénomination :

Geschützwagen Tiger für 17cm K72 (Sf),
Geschützwagen Tiger für 21cm Mrs 18/1 (Sf)
Geschützwagen Tiger für 30,5cm GrW Sf 1-606/9

17cm K.44 (Sf) on Gw VI

Stoff-gliederung	Geheime Kommandosache!	Blatt
21	17cm K 44 (Sf) / GW VI	G 370

Dringl.-St.: DE

Technische Daten:

Gesamtgewicht des Fahrzeuges (Gefechtsgewicht) 58 t
Motor 650 PS

Höchstgeschwindigkeit 35 km/Std.
Mitgeführte Kraftstoffmenge 950 l (einschl. Reservetank)
Fahrbereich mit einer Kraftstoff-Fullung:
Straße 200÷300 km; mittl. Gelände 100÷150 km
Grabenüberschreitfähigkeit 3,0 m

Besatzung Fahrer + 1÷6

Länge 13000 mm, Breite 3270 mm
Höhe mit Aufbau 3150 mm

Bordmunition 5 Schuss für 17cm K 44 (Sf)

Bestückung: a) Turmwaffen 17cm K 44 (Sf)
b) Bugwaffen ÷

Abfeuerung Handabfeverung
Optisches Gerät: a) Turmoptik Rblf 36 + Pak Z F. 3x8°
b) Kugeloptik ÷
c) Fahreroptik ÷
Funkgerät (normale Ausstattung) Fu Spr. Ger. u. Bord Spr. Ger.
Panzerung: Front 30 mm Seite 16 mm
Turm 16 mm Dach ÷

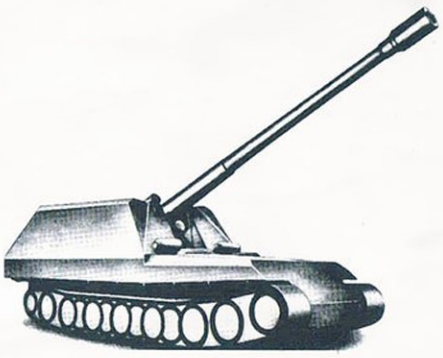
Kette Glieder, Kettengewicht kg

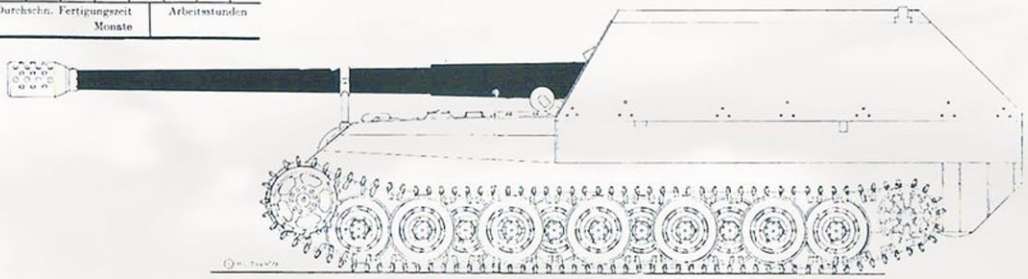
	Ni	Kautschuk	

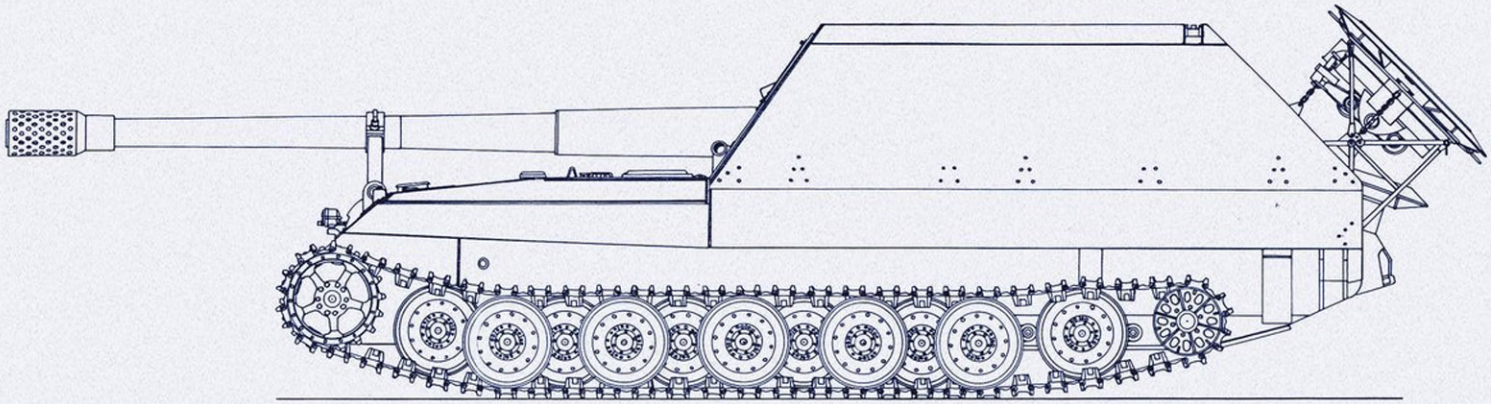
Rohstoffbedarf f. Stck. i. kg	Fe	Mo	Cr	W	Mg	Sn	Cu	Al	Pb	Zn

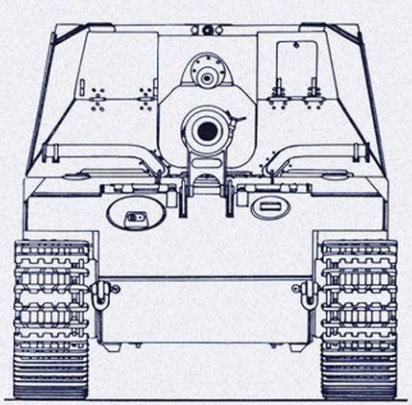
Preis RM | Durchschn. Fertigungszeit Monate | Arbeitsstunden

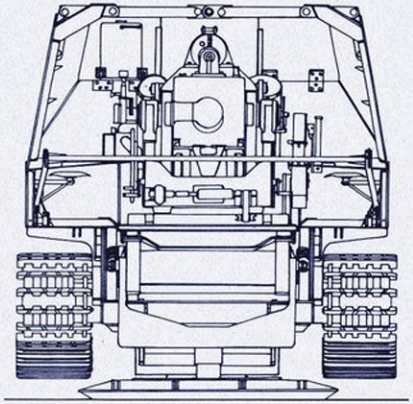
Fertigungsfirmen:

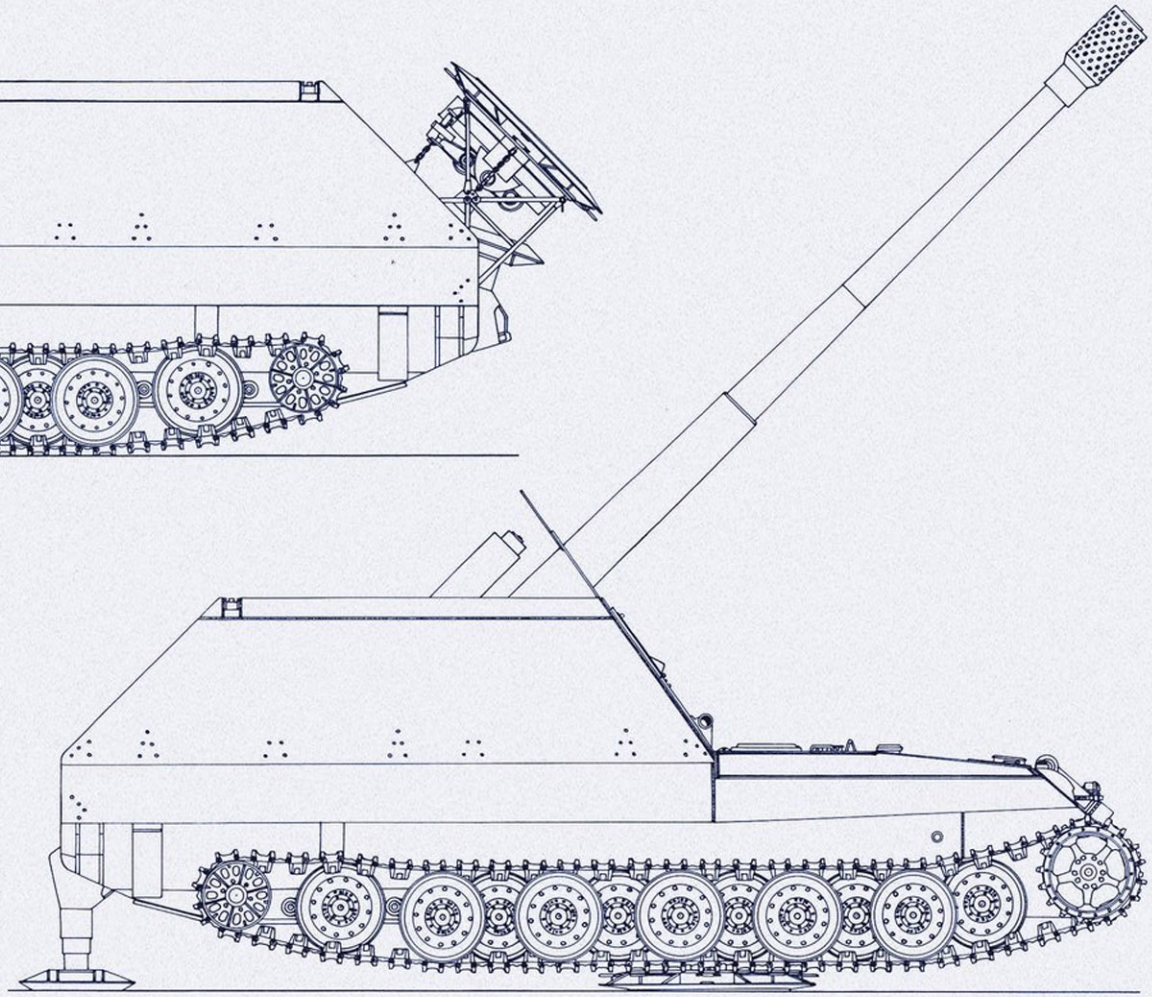


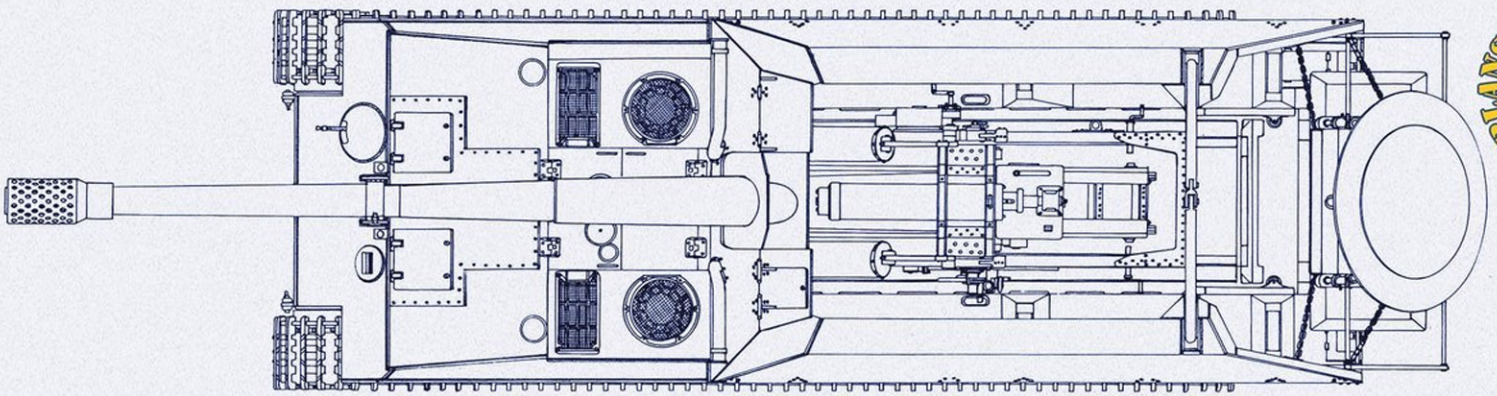








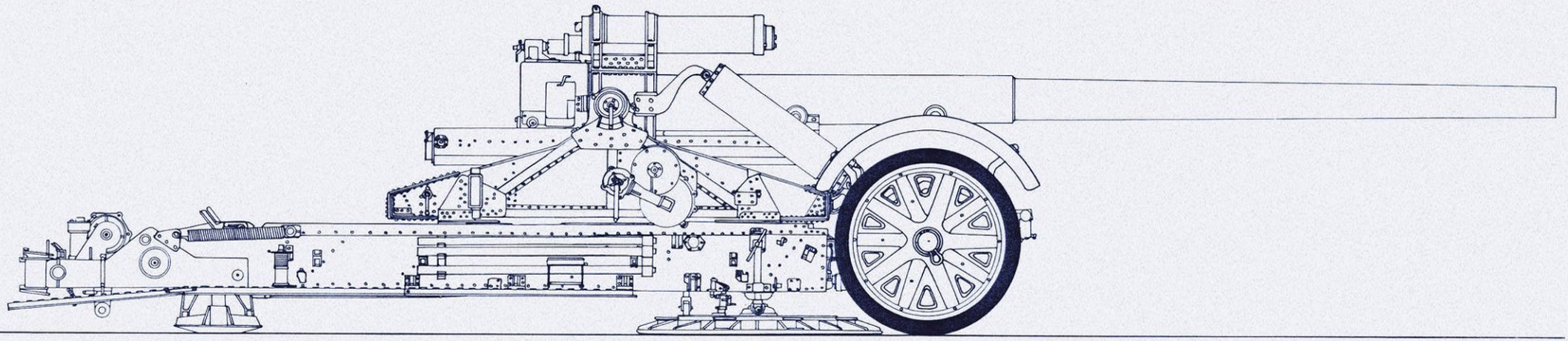


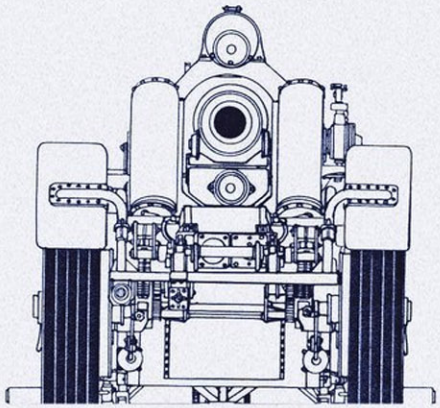


PLANS AU 1/48

GESCHUTZWAGEN TIGER II FUR 17CM KANONE 72 (SF.) "GRILLE" 17

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2007

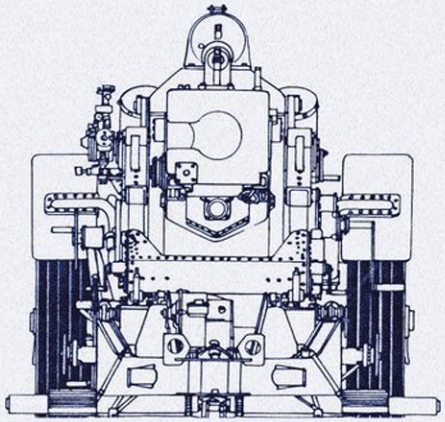


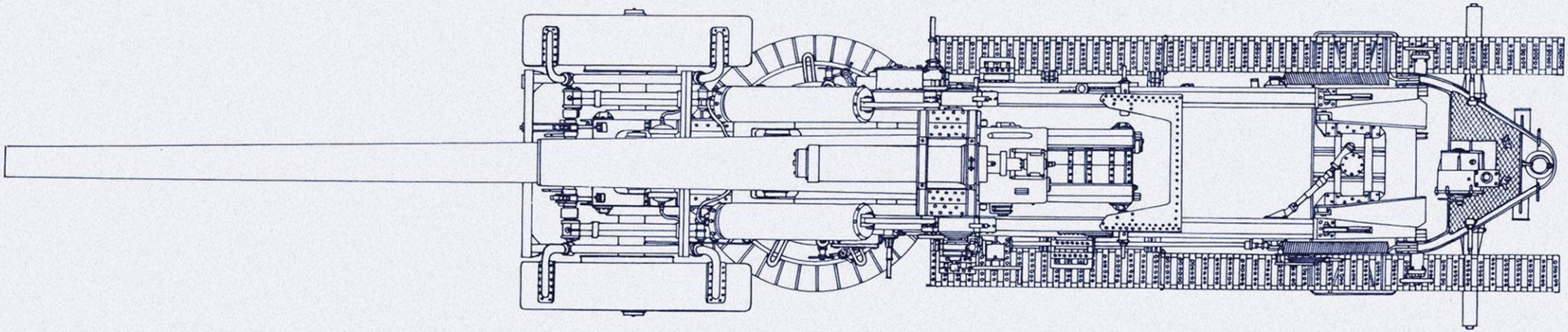


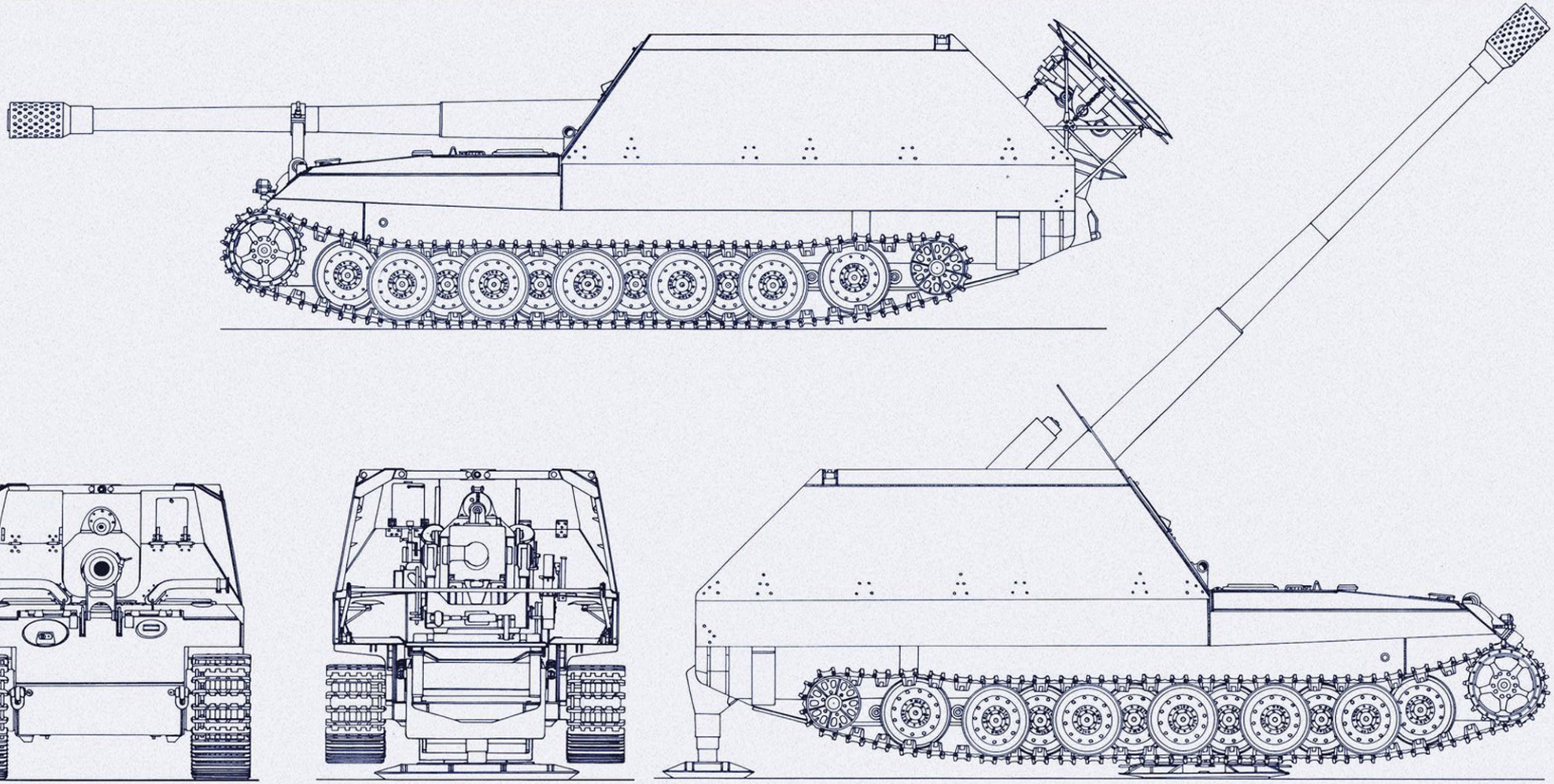
PLANS AU 1/48

17 cm K 18 'MATTERHORN" KANONE

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2007



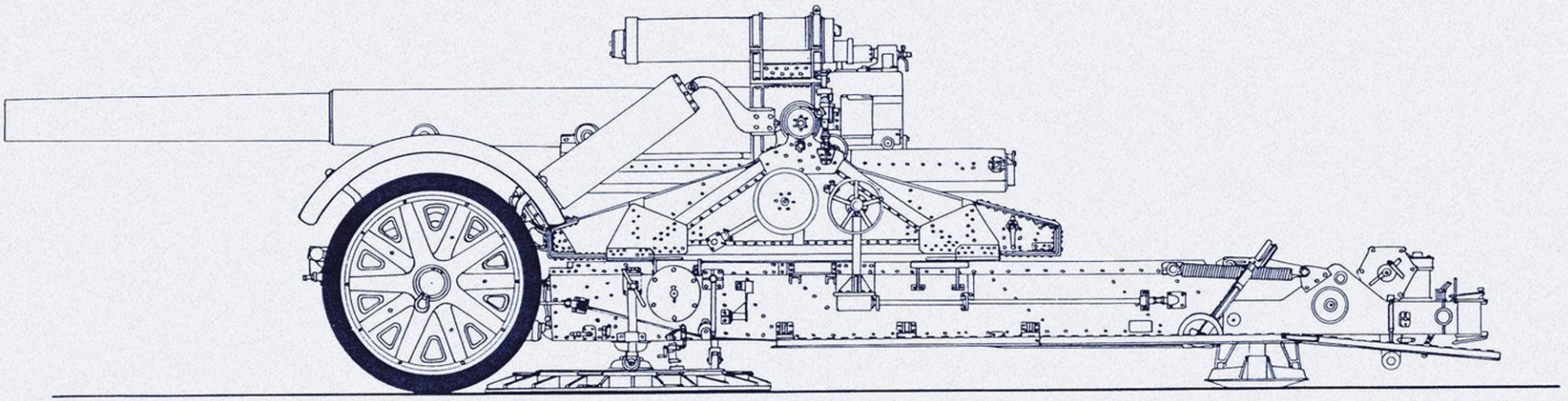


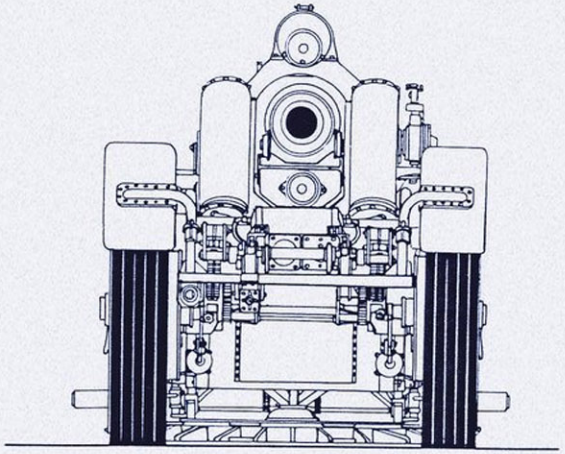


PLANS AU 1/48

GESCHUTZWAGEN TIGER II FUR 17CM KANONE 72 (SF.) "GRILLE" 17

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2007

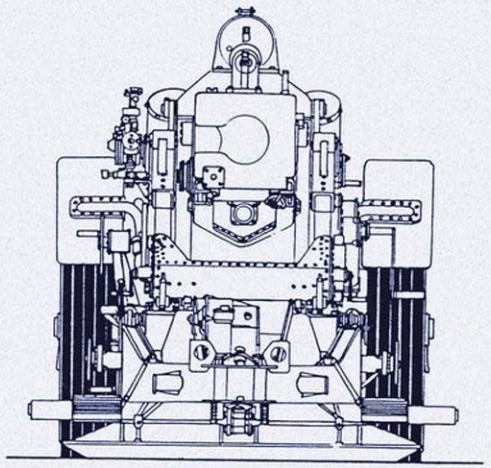


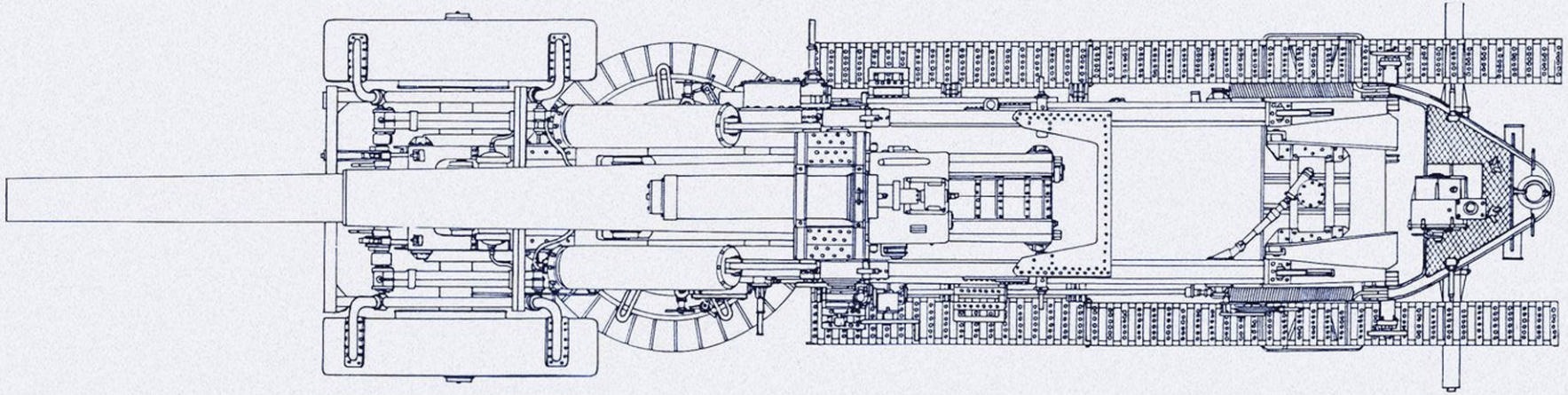


PLANS AU 1/48

21cm MRS 18 "MATTERHORN" MOSER

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2007





La guitoune

Retour à Singling (Batailles & Blindés n°20) Pascal DELANNOY

Je lis avec beaucoup d'attention et un très grand plaisir vos trois publications que je trouve formidables. L'article consacré à la « bataille » de Singling est remarquable, le lecteur appréhende très bien la tactique et les choix qui se présentent au Lieutenant-Colonel *Abrams. Néanmoins, une question me vint à l'esprit et après plusieurs relectures, je ne pouvais y répondre alors je vous la livre : Que font, pendant que les Sherman du* 37th Tank Battalion *se font allumer, les M18 Hellcat du* 704th Tank Destroyer Battalion *dont on sait qu'ils sont restés un peu en arrière, à défilement de tourelle, pour couvrir l'opération ? N'ont-ils pas vu les Panther manœuvrer aux abords du village ? Où étaient-ils situés ? Combien étaient-ils ? Bien sûr, le rôle de ces* Tank Destroyers *n'était pas de se substituer aux Sherman et d'entrer dans ce village, mais l'absence de relation de leur non-engagement laisse planer une petite ombre sur cet article au demeurant fort explicite et très satisfaisant. Avez-vous des informations à nous communiquer ?*

Dans une émission télévisée, à une telle série d'interrogations, un homme politique répondrait : « *Je vous remercie de m'avoir posé cette question fort intéressante à laquelle je vais m'empresser de répondre avec le plus de clarté possible pour que les Français puissent comprendre mon point de vue.* »… avant, bien évidemment, de changer de sujet et de noyer le poisson. Langue de bois, quand tu nous tiens ! Pour ma part, je le dis tout net, je n'ai pas la réponse à vos questions pour la bonne et unique raison que malheureusement les documents et les archives consultés pour la rédaction de cette étude ne font quasiment pas mention des Hellcat du *704th Tank Destroyer Battalion*. Par contre, une chose apparaît clairement, les mouvements des blindés allemands, Panther et *StuGe*, ne semblent pas avoir été détectés par les Américains qui pourtant jouissaient de bons points d'observation ; pourquoi ? Je l'ignore aussi. Il y a tout de même une piste intéressante à explorer puisque le journal de marche de la *4th Armored Division* indique que, lors de la bataille de Singling, plusieurs accrochages auraient eu lieu à l'Ouest de la ferme de Welschoff (voir la carte publiée à la page 25 du numéro 20) entre un *Zug* de Panther et des blindés américains. Dès lors, il est fort possible que les M18 soient les blindés américains en question puisqu'ils étaient les seuls à être à proximité de la zone de ces combats et à ne pas avoir été engagés dans le bourg de Singling (et donc disponibles pour intervenir). Ce n'est toutefois qu'une hypothèse. Enfin, je souhaite vous remercier, vous ainsi que de nombreux autres lecteurs, pour l'intérêt porté à cet article que j'ai souhaité le plus complet possible. Ce texte a été un régal à écrire et je suis content qu'il ait été agréable et intéressant à lire !

Chapeau l'artiste ! (Batailles & Blindés n°20) Henri TARDAT

Deux lignes pour vous féliciter quant à la qualité de vos profils en couleur ; ils sont tous simplement superbes !

Merci pour ce gentil commentaire qui me donne l'occasion de préciser que les profils que nous publions sont avant tout des interprétations de photographies d'époque, ce qui est tout sauf une science exacte, ou alors ça se saurait ! Autrement dit, le risque d'erreur n'est pas à écarter. Je pense qu'il était honnête de le préciser, une fois encore.

Peut-on jouer avec l'Histoire ? (Batailles & Blindés n°20) Nicolas MALARME

Je vous écris ce petit courriel pour vous tirer un ÉNORME chapeau pour votre travail (ainsi qu'à votre équipe, bien sûr !). Étant passionné par la Seconde Guerre mondiale et pratiquant le jeu d'Histoire, vos publications sont, pour moi, une source inestimable d'informations (ordres de bataille, cartes, schémas de couleurs de véhicules, etc.). De plus, on a rarement atteint un tel niveau de précision (surtout pour un magazine) avec une variété de sujets très intéressants. Je tenais aussi à appuyer l'idée de Nicolas Thouvenot à propos des photos aériennes (avec précisions) car, pour reconstituer un champ de bataille pour le jeu d'Histoire, ce serait très utile, même si vos nouvelles cartes (Singling du n°20 de B&B ou Berlin du n°6 de LdF) sont un support très appréciable. Bref, encore bravo pour votre boulot et un grand merci pour votre passion qui nous anime à notre tour. Vivement la suite !

Je suis toujours ravi de « croiser » des joueurs de *wargames*, enfin, de jeux d'Histoire en français, car, à l'époque où je ne passais pas mes journées à fouiner de droite et de gauche pour retrouver telle unité américaine ou tel village ukrainien, j'étais moi-même accro – je le suis toujours, mais faute de temps… – au « pousse-pions ». Ce loisir – on ne peut plus sérieux – m'a permis de comprendre nombre de choses quant aux tactiques de combat souvent présentées de manière austère dans la presse ou les livres d'Histoire militaire. Toutefois, nombre de spécialistes – autoproclamés ? – et d'historiens militaires regardent avec condescendance ces jeux permettant de recréer une bataille ou bien un conflit à l'échelle tactique, opérationnelle, stratégique ou même grand-stratégique, c'est selon. À ceux-là, qui argumentent en affirmant que l'Histoire est l'Histoire et que tout ça ne sert à rien car les faits sont là, je répondrai simplement que nombre d'officiers allemands ont utilisé le *Kriegspiel* pour se former, que les cadets de West Point travaillent sur des *scenarii* complexes avec de tels jeux et que le bon vieux « bac à sable » de l'Armée française a encore de beaux jours devant lui ! En résumé, le jeu d'Histoire militaire a bel et bien sa place, tout autant que les maquettes ou bien que les simulateurs de chars qui font actuellement florès, ce pour une bonne raison : une passion ne se discute pas ! Et pour finir, Cher Nicolas, rendez-vous dans « Ligne de Front » n°7 où l'idée de publier des photos aériennes commentées a tellement emballé Vincent Bernard que je n'ai eu guère d'autres choix que d'accepter (avec plaisir) !

8,8cm à Colmar (Batailles & Blindés n°19) Joël MORELL

Bravo pour votre magazine objectif et riche en informations, un travail de pro qui pour un amateur comme moi est une véritable source d'informations et de culture. Ceci dit, en pages 27 (en haut) et 29 du numéro 19, j'ai reconnu l'endroit précis où ont été prises les photos des pièces de 8,8cm. *Cette ville française est Colmar, dans le Haut-Rhin, en Alsace. Ces photos ont été prises rue des Clefs, en face de la place de la mairie, je pense du balcon d'une banque, au 2e étage. À titre d'information, le bâtiment à droite de la photo de la page 29 où vous pouvez lire « meuble et literie Émile Pfau » a servi*

pendant la Première Guerre mondiale de grenier a blé pour la population colmarienne. Un lecteur passionné.

Merci d'avoir pris le temps de nous transmettre ces précisions fort intéressantes. Et comme l'occasion fait le larron et que vous faites référence à la Première Guerre mondiale, voici un petit topo rapide concernant la belle cité de Colmar : Fondée au IX[e] siècle, Colmar est nommée pour la première fois dans un document écrit datant de 823. Gros bourg comptant quelques centaines d'habitants, Colmar devient une petite ville prospère au XII[e] siècle. Elle est alors sous le contrôle de l'empereur Frédéric de Hohenstaufen. Devenue française en 1648 du fait des traités de Westphalie, elle passe le cap des 10 000 habitants quelques années avant la Révolution. Après la défaite de 1871, elle repasse sous contrôle allemand (traité de Francfort). De nouveau française en 1919, elle est annexée au *III. Reich* en 1940. La ville sera libérée non sans mal le 2 février 1945.

Sidi Rezegh (Hors-Série Batailles & Blindés n°6) Jean LANG

*J'ai lu avec énormément d'intérêt le hors-série n° 6 de « Batailles et blindés » que vous avez consacré à l'*Afrika-Korps. *Le récit est extrêmement détaillé et les divers engagements des troupes sont décrits avec beaucoup de détails. Je vous écris cependant pour vous faire part d'une lacune que je comprends difficilement compte tenu de la qualité de vos publications. Il s'agit du manque de cartes appropriées. Un exemple particulièrement frappant est celui qui concerne, aux pages 84 et suivantes, les batailles de Sidi Rezegh. L'ensemble des diverses opérations est certainement bien suivi et décrit mais le lecteur, qui se sent parfois perdu au milieu des différentes unités citées, n'a aucun moyen de se représenter leurs mouvements car aucune carte de la région de ces combats n'est publiée. Sidi Rezegh, sauf erreur de ma part, n'est mentionné sur aucune des cartes du fascicule n° 6, pas même sur celle de la page 14. Pourquoi cette lacune qui, hélas, se retrouve trop souvent dans des ouvrages de ce genre quels qu'en soient les auteur et éditeur ? C'est dommage car cela nuit à la compréhension des événements dont il devient difficile de suivre l'évolution. Je ne sais s'il vous sera facile de tenir compte de cette remarque mais cela faciliterait beaucoup la lecture de certaines parties de vos publications.*

Ne tergiversons pas en essayant de se trouver des tas d'excuses pour justifier de l'absence d'une bonne série de cartes dédiées à la bataille de Sidi Rezegh car vous avez parfaitement raison. Oubli, car c'est bel et bien de ça dont il s'agit, d'autant plus impardonnable de ma part que l'auteur de ce hors-série, Cédric Mas, m'avait fourni de superbes cartes de ces opérations réalisées par les Italiens. Certes, nous avons détaillé sur le plan cartographique d'autres accrochages ainsi que le dispositif défensif du *Commonwealth* à Tobrouk, mais il est exact que ces cartes manquent pour faciliter la compréhension des événements par le lecteur. Plusieurs officiers, dont des généraux, lecteurs assidus de « Batailles & Blindés » m'ont déjà fait cette réflexion : une bonne carte vaut toutes les explications du monde et permet d'économiser de la place. C'est vrai et depuis quelques mois, dans toutes nos publications, nous faisons des efforts dans ce sens. Toutefois, force est de constater que nous ne sommes pas totalement au point, alors charge à moi d'être plus vigilant à ce sujet.

Fiche de lecture

« Le Général Estienne – Père des Chars »

Colonel Ramspacher

C'est à la biographie du général Jean-Baptiste Estienne qu'est consacrée cette fiche de lecture. Ce livre publié par la célèbre maison Charles Lavauzelle est la conséquence d'un premier ouvrage du colonel Ramspacher consacré à l'histoire des chars français. Ancien officier de « l'Artillerie d'Assaut » durant la Grande Guerre, à l'occasion de ses recherches, l'auteur a découvert le rôle fondamental joué par le général Estienne ainsi que sa personnalité exceptionnelle.

Né le 7 novembre 1860 à Condé sur Meuse, Estienne décide très jeune de s'engager dans l'Artillerie par patriotisme. Il faut dire que dès l'âge de dix ans, il avait été confronté à l'humiliation de l'occupation prussienne sous le toit de la maison familiale. Élève brillant doté d'un caractère bien trempé, son intelligence et sa liberté d'esprit lui valent un Prix d'honneur de Mathématiques spéciales au Concours Général mais aussi l'inimitié de certains professeurs de l'École Polytechnique, dont il sortira assez mal classé… ceci expliquant celà ! Suivra ensuite un début de carrière classique de jeune officier. Un début car Estienne aurait pu se contenter du confort offert par une vie de garnison en province, mais son esprit curieux et son intelligence le poussent rapidement à se lancer dans de nombreuses recherches et études. Sans entrer dans les détails, il multiplie les activités dans toute sorte de domaines. Certains de ses travaux feront autorité : recherches théoriques sur le pointage des pièces de campagne, tir indirect ou masqué, dispersion des tirs, etc. Il conçoit également de nombreux matériels. Parmi ceux-ci, quelques-uns sont retenus par l'Armée ; l'on pensera notamment au goniomètre, au collimateur de visée, au télémètre planimétrique ou encore à l'octant de poche. En 1907, ses compétences reconnues par sa hiérarchie, il prend la direction de l'École d'Artillerie de Grenoble avec le grade de commandant. Il y acquiert un savoir-faire cognitif qui lui sera bien utile par la suite, lorsqu'il devra présenter et « vendre » ses idées à ses chefs tout en les vulgarisant. D'ailleurs, ses qualités attirent déjà l'attention des plus hautes autorités du pays. En 1909, c'est à lui que l'Artillerie s'adresse pour prendre la Direction du service d'aviation au sein de l'Établissement d'Artillerie de Vincennes. Il s'agit d'étudier ce que l'avion, qui en est encore à ses balbutiements, peut apporter aux militaires. Estienne trouve en cette mission un défi à la mesure de sa vivacité d'esprit. Comme toujours, il s'investit énergiquement dans cette tâche, ce malgré une virulente opposition politique et de nombreux retards administratifs. Cette expérience dans la gestion d'un projet innovant face aux arcanes de l'Administration française et aux rivalités interservices lui sera précieuse pour la suite de son parcours. Il travaille ainsi sur le transport des aéronefs et leur armement, concevant par exemple la fabrication des fléchettes en métal qui seront employées contre les colonnes allemandes durant la campagne de 1914. Le 3 août 1914, désormais colonel, Estienne est mobilisé en tant que commandant du 22e Régiment d'Artillerie. Il fait emmener avec lui deux monoplaces démontables et transportés dans des roulottes automobiles mises au point par ses soins. Accompagnant la 6e Division d'Infanterie du général Philippe Pétain, le 6 septembre, il appuie l'attaque de Montceaux-les-Provins par les fantassins grâce au repérage des positions ennemies par avion. En un mot, il vient d'inventer l'aviation d'observation et le réglage d'artillerie par voie aérienne.

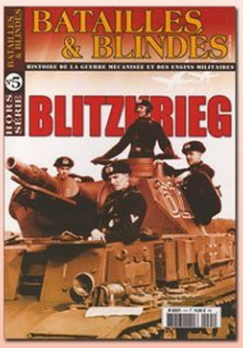
En outre, dès 1913, l'homme a aussi commencé à réfléchir à la problématique des retranchements bloquant la progression de l'Infanterie. Poursuivant ses recherches, le 1er décembre 1915, il sollicite une audience auprès du général Joffre. Estienne souhaite lui exposer ses idées quant à la création d'un « cuirassé terrestre ». Malgré le caractère peu réglementaire d'une telle sollicitation contournant la hiérarchie, le 12 décembre, il est reçu au Grand Quartier Général de Chantilly par un représentant de l'État-Major Général. L'entrevue est concluante. Elle représente à proprement parler le point de départ de l'odyssée des chars français. Mis en congé pour réaliser ses premiers travaux, le colonel se lance dans l'étude et la conception du char CA.1 Schneider. Les plans sont prêts en janvier 1916 mais de multiples tracasseries politico-administratives génèrent des retards dans la production des machines. Estienne doit alors s'adresser à Joffre en personne pour espérer débloquer la situation. Pour ce faire, en septembre 1916, le dernier nomme le premier au poste de commandant de « l'Artillerie d'Assaut ». À 56 ans, Jean-Baptiste Estienne devient général de brigade. La capacité de travail de l'officier est d'autant plus remarquable que,

jusqu'à cette nomination, il est également resté commandant de l'artillerie de la 6e Division puis du 3e Corps d'armée et qu'il participera à de nombreuses opérations, dont la bataille de Verdun qui lui vaudra une citation à l'ordre de l'Armée. Le livre du colonel Ramspacher ne nous cache rien des difficultés et des entraves administratives et politiques qu'Estienne rencontrera. Malgré cela, l'obstination du visionnaire qu'il est et l'appui de quelques grands chefs français, dont Joffre et Pétain, lui permettront d'atteindre son but. Outre la conception du Schneider, il se charge de l'installation des camps de Marly et de Cercottes. Tout doit être imaginé à partir de rien ou presque : les matériels, les installations, les doctrines d'emploi, les tactiques, l'instruction, etc. Parallèlement, Estienne et l'industriel Louis Renault planchent sur le concept d'un char léger capable d'apporter un appui-feu immédiat aux « Poilus » montant à l'assaut des tranchées « boches ». Malgré l'opposition de l'administration militaire et de certains parlementaires, Renault accepte de poursuivre ses études sans que le projet ne soit validé par Paris. C'est d'autant plus risqué qu'à cette date Nivelle a remplacé Joffre, ce qui a fait perdre à Estienne le plus précieux de ses partisans. Le projet est tout de même mené à son terme, malgré d'incroyables résistances et des rivalités entre les fournisseurs concurrents de Renault ; sans oublier l'hostilité du Ministère de l'Armement... Albert Thomas lui-même, alors ministre de l'Armement, multipliera ainsi les manoeuvres contre Estienne. Malgré tout, après plusieurs semaines perdues en tergiversations, la production du FT-17 est définitivement lancée en mai 1917. Il faut dire que le général Estienne a pris soin de se rapprocher du Président du Conseil, Clemenceau, qui est conquis par sa personnalité. Grâce à cet ouvrage, l'on découvre une personnalité exceptionnelle et parfois complexe intimement liée à l'avènement du char en France. Si dès le début ils furent nombreux à se passionner pour cette « affaire », il n'y en eu qu'un capable de mener à son terme ce projet qui révolutionnera « l'art de la guerre ».

« Le Général Estienne – Père des Chars »
Colonel E.G. Ramspacher
Livre broché, 141 pages
Éditions Charles Lavauzelle, 1983
ISBN-10: 2702500366
ISBN-13: 978-2702500361

Retrouvez l'histoire de la naissance des chars français dans les parutions Batailles & Blindés suivantes :

Batailles & Blindés Hors-série n°5 « Blitzkrieg »



Figurant parmi les plus marquants de la Seconde Guerre mondiale, le terme de Blitzkrieg ou « guerre-éclair » reste encore aujourd'hui associé à la traumatisante défaite française de mai 1940. Ce hors-série tente d'apporter un éclarage sur la naissance du concept de « guerre-éclair » dans le contexte de 1914-18, son évolution et jusqu'à son apogée lors de l'éclatante victoire du « système Wehrmacht » qui triomphera en 1940. Ce Hors-Série aborde aussi le développement des doctrines d'emploi des chars français durant l'entre-deux-guerres.

Batailles & Blindés n°19

« Lors du premier conflit mondial, la France, tout comme les autres belligérants, se doit de trouver une solution pour sortir de l'impasse meurtrière des tranchées. Après bien des tâtonnements, elle prendra finalement le parti d'utiliser des chars d'assaut pour y arriver. Ne sachant pas à quoi doit ressembler l'engin idéal pour aider les fantassins, les inventeurs français vont rivaliser de créativité. Paradoxalement, ce foisonnement d'idées retardera l'émergence de la solution adéquate. »
Retrouver un article sur « la naissance difficile des chars français » dans le n°19 de Batailles & Blindés.

Bon de commande page suivante

Anciens numéros

N°7
- La SS-Totenkopf dans l'enfer de Targul
- T-35, le géant des steppes (1e partie)
- Char lourd ARL 1937
- Le conflit indopakistanais de 1971

N°8
- Pacte de Varsovie – Le plan d'invasion de 1964
- Sherman « Tulip » - Les fleurs du mal
- Sturmtiger, la démesure à l'état brut !
- Il faut sauver le soldat Lynch ! (Mortain, août 1944)
- T-35, le géant des steppes (2e partie)
- La Panzer-Abteilung z.b.V. 66

N°9
- Le cimetière des éléphants (Orel-Koursk – 1943)
- Le dernier combat de la « Tawakalna »
- « Josef Stalin 2 » - Le char de la victoire (1e partie)
- La 11. Panzerdivision à l'été 1944
- T-34 allemands en Italie !

N°10
- T-34/57 sur Kalinine – Hiver 1941
- NVA – Histoire de « l'autre » armée allemande
- La Panzerauto Romfell
- Le régiment la Chaudière en Normandie
- Biographie : Kurt « Panzer » Meyer
- La 1/501 RCC au combat à Écouché

N°11
- L'URSS et le lend lease
- La motorisation de l'armée belge (1914-40)
- Le cauchemar afghan (1979-89)
- Les JS-1 et JS-2 au combat (2e partie)

N°12
- Christie's Tracks - De Rock Island à Kubinka
- La 1e Division Blindée polonaise au combat !
- La Kampfgruppe Peiper dans les Ardennes
- « Nordwind » - Dernière bataille pour Strasbourg
- 1917, Berry-au-Bac (1e partie)
- Le cauchemar afghan (2e partie)

N°13
- Normandie 1944 par le « patron » de la 2. Panzer
- La brigade Piron au combat !
- Fox killed in the open ground - Libye 1940-41
- Ernst Barkmann - As de la Panzerwaffe
- 1917, Berry-au-Bac - (2e partie)

N°14
- Mai 1940, Rommel s'impose sur la Meuse
- Libye 1940-41 (2e partie)
- Un de ceux de la 8. Panzer-Kompanie
- Le 13/18 Hussars au combat
- La libération de Nancy

N°15
- MBV, la mort sur rails
- Un de ceux de la 8. Panzer-Kompanie (2e partie)
- « Preux demeurons », le 6e GRDI à Stonne
- « Tiger Jack » contre le Baron, suite et fin
- Iran-Irak 1980-88

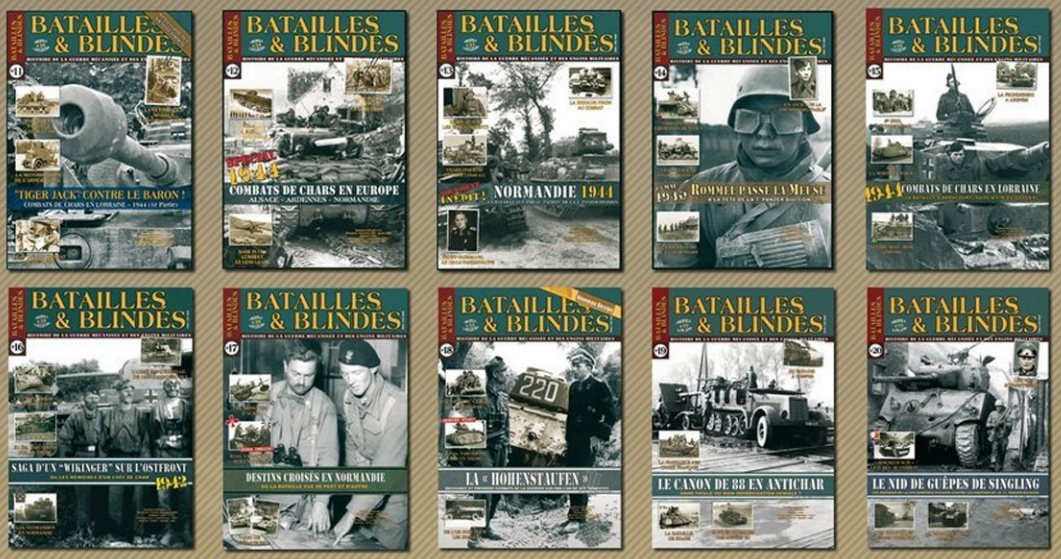
N°16
- Croisade en Provence pour la division "Saint Louis"
- Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (1e partie)
- B1 bis, variations sur un thème
- Les Yeomanries en Normandie
- L'Arme blindée belge de 1946 à aujourd'hui
- Guerre Iran-Irak (suite & fin)

N°17
- Les premiers chars anglais
- Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (fin)
- Destins croisés en Normandie
- B1 bis, variations sur un thème
- Duo de prédateurs

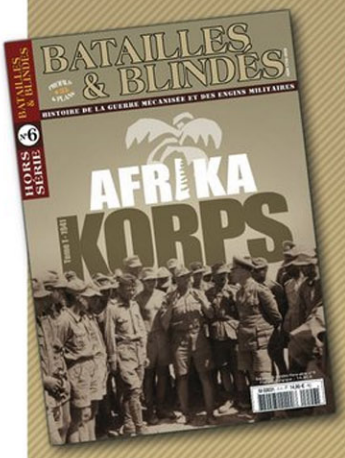
N°18
- Une division « Celere » à Stalingrad
- Des Belges au service du Tsar
- De l'or noir pour les braves
- La division Hohenstaufen
- Le B1- bis : camouflages
- Heinz Lammerding

N°19
- La naissance des chars français
- Le canon de 88 en antichar
- Du paradis à l'enfer de l'Ostfront
- La bataille de Khafji
- La force blindée roumaine
- Panzerknacker !

N°20
- Des Crocrodiles sous les pommiers
- Le nid de guêpes de Singling
- Le paradoxe russe
- Léo Geyr Von Schweppenburg
- Le 7e BCL au combat



NUMÉROS HORS-SÉRIE



Batailles & Blindés Hors-Série n°6

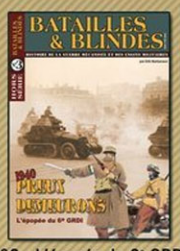
NOUVEAU

- 132 pages
- 29 profils couleurs
- 7 pages de plans
- album photo
- 14,90 €

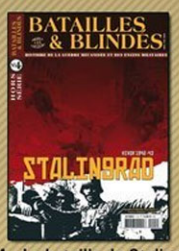
AFRIKA KORPS - Tome 1

Dépêché en Libye pour y secourir les Italiens, l'*Afrika-Korps* enchaînera succès sur succès face à des Alliés désemparés. La légende de l'*Afrika-Korps* est indiscutablement liée à la personnalité et au talent d'Erwin Rommel qui, en février 1941, est encore un illustre inconnu pour le grand public. C'est sous le soleil mordant de Cyrénaïque et de Marmarique, dans les effroyables *Khamsins*, à la tête de « son » *Afrika-Korps* que le « Renard du désert » va se tailler une réputation de fin tacticien.

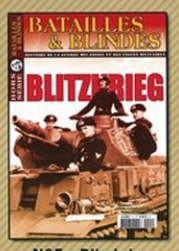
N°2 - L'Opération Daguet



N°3 - L'épopée du 6e GRDI



N°4 - La bataille de Stalingrad



N°5 - Blitzkrieg

☐ Oui, je m'abonne à Batailles & Blindés pour une année, soit 6 numéros, à partir du n°22 inclus.
France : 35.00 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 40.00 € - Reste du monde : 45.00 €

☐ Oui, je souhaite recevoir les anciens numéros de Batailles & Blindés indiqués ci-dessous au prix de 8.00 € pièce, frais de port inclus pour toutes les destinations.

N° .....

☐ Oui, je souhaite recevoir les hors-série de Batailles & Blindés cochés ci-dessous

- ☐ N°2 - **Opération Daguet.** France : 12.50 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 16.50 € - Reste du monde : 20.00 €
- ☐ N°3 - **L'épopée du 6e GRDI.** France : 12.90 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 16.50 € - Reste du monde : 20.00 €
- ☐ N°4 - **Stalingrad.** France, Belgique : 14.90 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 18.00 € - Reste du monde : 22.00 €
- ☐ N°5 - **Blitzkrieg.** France, Belgique : 14.90 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 18.00 € - Reste du monde : 22.00 €
- ☐ N°6 - **Afrika Korps.** France, Belgique : 14.90 € - UE, Suisse et DOM-TOM : 18.00 € - Reste du monde : 22.00 €

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : ..... Pays : .....

E-Mail (facultatif) : ..... Téléphone (facultatif) :.....

Règlement :

☐ Chèque (à l'ordre de Caraktère) ☐ Virement SWIFT (nous consulter afin d'obtenir nos BIC et IBAN)

☐ Carte Bancaire VISA EUROCARD MasterCard ☐ Mandat Postal

Numéro : ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date d'expiration : ☐☐☐☐

Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

Bon de commande à retourner à :

CARAKTERE

Service abonnements

306, avenue du Prado

13008 Marseille - FRANCE

Trucks & Tanks Magazine

Le magazine historique et technique des engins et véhicules militaires du XX[e] siècle

Renseignements : ***CARAKTERE*** - 306, avenue du Prado - 13008 Marseille - FRANCE / Tél: 04 91 41 83 03

www.caraktere.com

HUMBER HEAVY UTILITY
2nd Australian Division

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2007